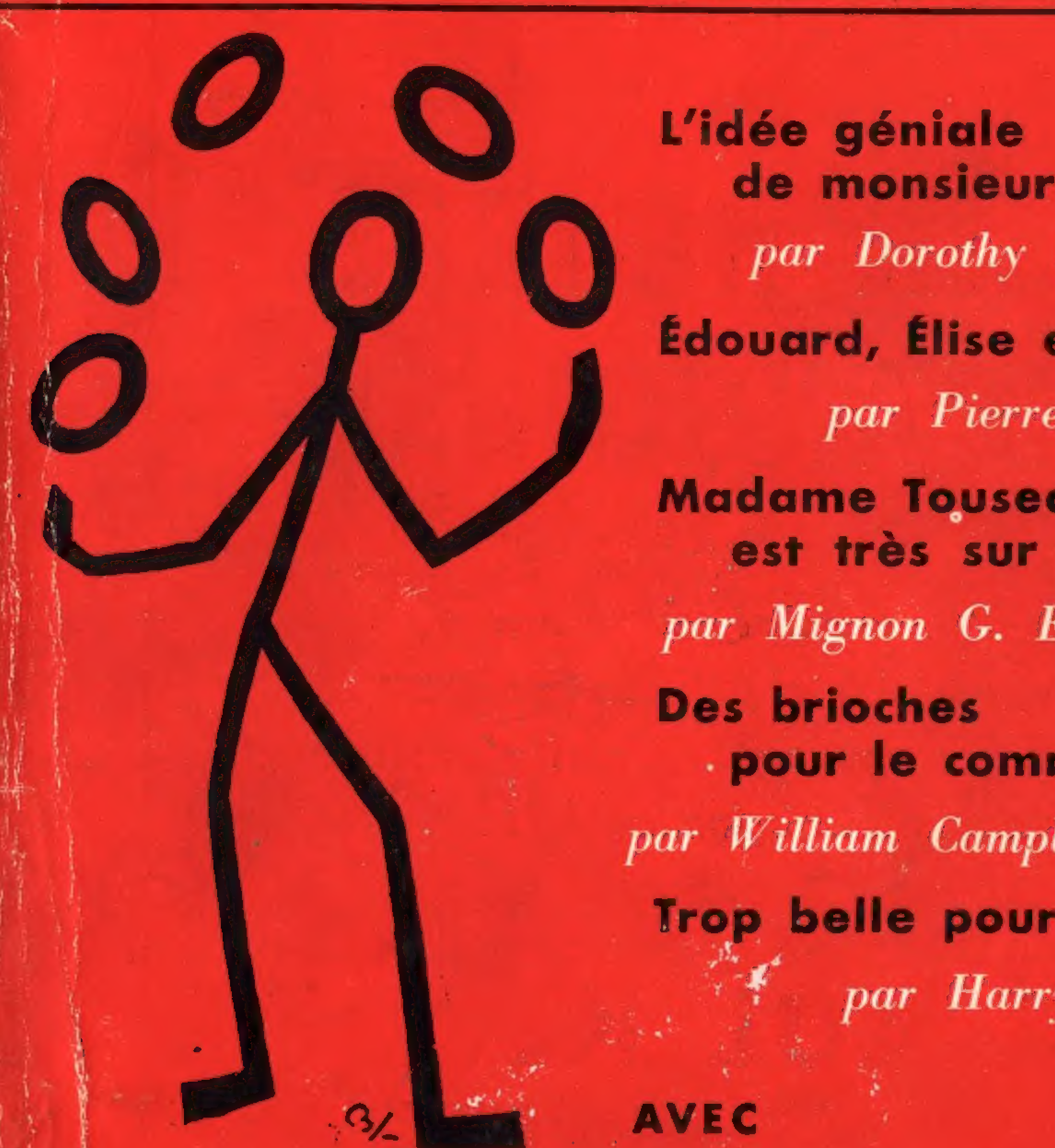
le saint

DÉTECTIVE MAGAZINE

N° 6
AOUT 1955
PRIX
100 FRS



L'idée géniale de monsieur Budd.
par Dorothy L. SAYERS

Édouard, Élise et moi.
par Pierre BOILEAU

Madame Touseau est très sur l'œil.
par Mignon G. EBERHART

Des brioches pour le commissaire.
par William Campbell GAULT

Trop belle pour mourir.
par Harry WIDMER

AVEC PIERRE NORD

L'homme qui croyait avoir la chance

une aventure inédite du Saint par

LESLIE CHARTERIS

le saint

DÉTECTIVE MAGAZINE

N° 6 - AOUT 1955 — LE NUMÈRO : 100 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
18, RUE DU SAINT-GOTHARD
PARIS XIV° - GOB. 11-96
PUBLICITÉ : 14, RUE BEZOUT

REVUE MENSUELLE
PRÉSENTÉE PAR
LESLIE CHARTERIS

TARIF DES ABONNEMENTS
FRANCE : 1080 Frs.
ÉTRANGER : 1280 Frs.
C. C. P. PARIS 388-84

SOMMAIRE

L'homme qui croyait avoir la chance

***par** Leslie*

CHARTERIS

Luckner éliminait ses ennemis avec la sauvagerie d'une bête fauve. Mais Simon Templar savait apprivoiser les tigres.

Simon Templar, tout en savourant son petit déjeuner, lisait un article de journal dans lequel on parlait de lui :

« Le rebelle d'hier est le héros de demain. Simon Templar, plus connu sous le nom du Saint, dont l'arrestation était l'ambition de chaque policier londonien il y a quelques années, en raison de la façon personnelle dont il exerçait la justice, est maintenant photographié en compagnie de stars de cinéma les soirs de « première », et la police doit le protéger contre la foule d'admirateurs qui se battent pour obtenir un autographe.

« Le contraire est également vrai.

« Joe Lukner, « le Veinard », idole de Soho, chef d'une bande opérant dans les milieux hippiques, un peu comme les racketers d'Amérique, va passer en jugement pour tentative de meurtre.

« Nous ne voyons pas l'utilité, pour le Saint, de reprendre ses anciennes activités. On s'occupe de nos criminels comme ils le méritent. Cette besogne est confiée à des hommes dont c'est le métier, et qui ont pour eux l'opinion publique. »

Simon Templar mit la coupure de côté. Il conservait volontiers les articles dans lesquels la

---

Malgré les conseils de son « ami et ennemi » Claude Eustace Teal, le Saint se lance dans une nouvelle aventure londonienne dans laquelle il fait montre de son astuce habituelle et où il déploie tout son charme personnel.

presse lui faisait de temps en temps une publicité gratuite.

Au cours de sa carrière, on lui avait donné bien des noms et surnoms... et tous l'intéressaient.

Pour ceux que, par son intervention dans leurs funestes activités, il rendait plus tristes, plus pauvres, ou même conduisait au bourreau, il n'était qu'une calamité dont il valait mieux ne pas parler. Pour ceux qui avaient la charge de calmer sa fâcheuse tendance à rendre lui-même la justice, il constituait un problème toujours difficile à résoudre. Pour certains, il était un héros. Pour lui-même, il n'était qu'un homme épris d'aventure, s'efforçant de mettre un peu de fantaisie dans notre triste époque; combattant le crime, parce qu'il lui fallait combattre quelque chose, et ne s'inquiétant pas beaucoup s'il transgressait ainsi la loi de tout le monde. Son code était très simplifié.

Quelquefois, ses aventures le laissaient appauvri; le plus souvent, elles l'enrichissaient; mais elles lui apportaient toujours des péripéties passionnantes. C'était tout ce que le Saint demandait à la vie.

Le lendemain, il montra la coupure de journal à l'inspecteur Claude Eustace Teal, à Scotland Yard, et le détective se frotta le menton. Puis il dirigea vers le Saint le regard de ses yeux endormis.

— Tout cela est en partie exact, dit-il enfin.

Simon détecta une inflexion légèrement hésitante dans la voix de l'autre, et il éleva un peu les sourcils.

— Pourquoi seulement en partie?

— Vous avez vu les journaux?

— Il l'ont transféré à Old Bailey, ce qui est déjà mieux que ce que vous aviez obtenu.

— Oh oui, dit le détective d'un ton ironique. Il sera jugé au cours de la prochaine session. En attendant, l'un des principaux témoins a été matraqué si durement qu'il a neuf chances sur dix d'en mourir, et l'autre a disparu.

Le Saint hocha la tête d'un air méditatif :

— Il n'y a aucun doute sur sa culpabilité ?

— Vous connaissez les jurés aussi bien que moi, dit Teal. Tirez la conclusion vous-même.



Celui qui a été tué est un petit « book » qui commençait à exercer ce métier. Les gars de Lukner l'ont averti qu'il devrait payer pour sa protection s'il voulait travailler tranquille. Vous connaissez cela; toujours le même procédé. Il a répondu n'avoir besoin de la protection de personne. Sur quoi, ils l'ont passé à tabac. L'incident m'a été raconté aussitôt par son assistant, Romaro. Nous avons la chance que Luckner se soit justement trouvé à Epsom et ait présidé au matraquage. Romaro l'a reconnu au cours d'une confrontation. Mais vous savez comment ils ont ensuite arrangé Romaro. Maintiendra-t-il sa déposition à Old Bailey? Ça c'est une autre histoire.

Teal développa une plaquette de chewing-gum dans laquelle il mordit avec vigueur.

— Vous savez ou du moins vous saviez vous débrouiller sans l'aide de personne, Saint. Et c'est à moi que vous demandez si Lukner est coupable !

Simon passa une jambe pardessus l'un des bras de son fauteuil et contempla le détective à travers la fumée de sa cigarette; une lueur moqueuse brillait dans ses yeux.

— J'ai l'impression que la chance traditionnelle de Joe-le-Veinard l'abandonnerait vite si vous aviez le droit de recourir au troisième degré, remarqua-t-il.

Teal cilla, mais il hocha la tête en signe d'assentiment.

— Il serait pendu qu'il ne l'aurait pas volé. C'est le type même de gansgter dont notre pays n'a nul besoin.

Il se tut brusquement, comme s'il venait de comprendre la portée de sa phrase. Peut-être le sourire du Saint et son air de détermination lui rappelaient-ils trop de souvenirs pour qu'il poursuivît, la conscience sereine.

Car l'époque n'était pas si lointaine où le grand et paisible hors-la-loi, présentement vautré dans un fauteuil, mettait en application ses fâcheux principes avec un brio étonnant.

— Je sais ce que vous pensez, reprit Teal, mais je ne suis pas d'accord. Nous nous chargerons de Lukner, nous sommes là pour cela. Quant à vous, rappelez-vous la conclusion de cet article. Continuez à escorter Marlène Dietrich et à signer des autographes, tout ira bien.

Le Saint poussa un petit ricanement.

— Claude, vous me connaissez. Je ne voudrais pas que vous vous surmeniez.

C'était dit avec tant de docilité et d'innocence que Teal le considéra un moment d'un œil soupçonneux. Mais le Saint rit cordialement, invita l'inspecteur à déjeuner et tint ensuite des propos si anodins que tout malaise était dissipé lorsqu'ils se séparèrent. Et c'est exactement ce que voulait Simon.

Il ne cherchait nullement les complications, estimant que la vie lui en apportait bien suffisamment. Si bien qu'il faillit abandonner Lukner à sa chance

habituelle, tant cette affaire lui était indifférente.



Il y avait deux jours qu'il n'y pensait plus quand, près d'une agence de voyages de Piccadilly, il entrevit un visage qui lui rappela brusquement certains souvenirs.

La jeune femme était si occupée à se frayer rapidement un chemin dans la foule qu'elle ne l'aperçut même pas, mais il lui prit le bras et la fit pivoter sur elle-même.

— Bonjour, Cora, dit-il aimablement. Vous partez en croisière ?

Son expression de surprise, et aussi de peur, l'intrigua. Cette expression disparut tout de suite, mais il l'avait remarquée et en tenait compte. Il gardait la main posée sur le bras de la fille.

— Tiens ! Bonjour, Saint, dit-elle.

— Chut, fit-il en souriant ; pas si fort. Je suis peut-être un citoyen honnête, plein de bonnes intentions, mais je n'en ai pas encore l'habitude. Venez prendre un verre avec moi et racontez-moi l'histoire de votre vie.

Était-ce son imagination, ou la jeune fille respirait-elle avec peine ? S'était-il trompé quand il avait cru voir, en lui prenant le bras, une petite lueur d'effroi dans ses yeux ?

— Non, pas maintenant, dit-elle. Nous pourrions déjeuner ensemble demain, par exemple. J'ai... j'ai un rendez-vous urgent.

— Avec Marty ? demanda Simon.

Il en était sûr maintenant. Elle répondit, après une très courte hésitation, comme une femme qui réfléchit avant de décider si elle dira la vérité ou inventera une histoire.

— Oui. Je vous en prie, je suis pressée...

— Moi aussi, dit le Saint avec une intonation innocente. Puis-je vous accompagner ? J'aimerais revoir Marty.

— Mais... je crois qu'il est souffrant...

C'était un mensonge, le Saint le savait ; mais son sourire ne s'altéra pas. Ceux qui le connaissaient bien savaient que ce sourire vague indiquait chez lui une détermination inflexible. Un taxi en maraude passait à proximité. Simon le héla, ouvrit la portière et, sans lâcher Cora, la poussa gentiment dans la voiture.

— Où allons-nous ? demanda-t-il quand ils se furent assis.

Elle pencha la tête et ferma les yeux. Au bout d'un moment, elle lui donna l'adresse, qu'il transmit au chauffeur. Puis il tira de sa poche un paquet de cigarettes. Ils fumèrent plusieurs minutes en silence, et il en profita pour étudier sa compagne, sans en avoir l'air. Elle avait toujours été jolie, malgré ses cheveux blonds mal coiffés; mais il découvrait maintenant en elle un caractère dont il n'avait pas eu conscience lorsqu'il avait

fait sa connaissance. Cette particularité existait peut-être alors, mais il ne l'avait pas observée d'assez près pour la remarquer. Elle était à l'époque l'amie de Marty O'Connor et, apparemment, elle l'était toujours. Simon se pencha en avant et ferma la séparation en verre afin de ne pas être entendu du chauffeur.

— Alors, ma chérie, vous me dites ce qu'il y a, ou dois-je vous tirer les mots un à un? Marty a encore des ennuis?

Après une légère hésitation, elle acquiesça de la tête. Le Saint tira une bouffée de fumée de sa cigarette, sans manifester de surprise. Quand on est un turfiste acharné, qu'on joue à ce jeu dangereux qui consiste à fausser les cotes, vendre des tuyaux et, à l'occasion, maquiller des chevaux, il est normal qu'on ait fréquemment, comme Marty O'Connor, des ennuis graves.

— De qui proviennent ses embêtements? demanda-t-il.

— Pourquoi tenez-vous à le savoir?

— Marty m'a rendu un grand service, un jour. S'il a des difficultés, je veux essayer de l'en tirer. C'est peut-être immoral, mais j'ai toujours eu un faible pour cette vieille fripouille. Je ne médite aucune entourloupette, Cora.

Elle le considéra quelques secondes avant de répondre, et encore sa réponse fut-elle indirecte. Se penchant en avant, elle ouvrit la séparation, le temps de donner au chauffeur une autre adresse, dans le même quartier.

— Vous connaissez les règles du jeu, dit Simon avec une intonation admirative.

Pour la première fois, elle le regarda droit dans les yeux :

— Il le faut bien, dit-elle. Les gars de Lukner ratissent toute la ville depuis plus de trois semaines à la recherche de Marty. Et les flics en font autant.

— Qu'a-t-il fait? Il a roulé à plus de soixante à l'heure dans une ville, ou acheté un paquet de cigarettes passé huit heures?

Elle le considéra un instant d'un rôle d'air et, quand elle se mit à rire, ce fut un rire, forcé qui jaillit de sa gorge.

— Le malheur, c'est qu'il en sait trop sur le book qui s'est fait amocher à Epsom. Marty serait le principal témoin contre Lukner, si on pouvait recueillir sa déposition.

— Et il ne veut pas la faire?

— Il ne veut pas mourir, répondit brutalement la jeune femme.

Simon, les pieds appuyés à l'un des strapontins, fumait tranquillement. Le jeu des coïncidences était décidément une chose curieuse; son esprit était de nouveau sollicité par le cas de Joe-le-Veinard. Et cette répétition donnait au problème une acuité nouvelle.

Mais il eut la sagesse de ne pas exiger de Cora d'autres détails durant le trajet. Il ne tarderait pas à savoir ce qu'il voulait, aussi était-il préparé à attendre. Il verrait Marty lui-même.

Le taxi s'arrêta devant une maison délabrée, dans une ruelle sordide proche de la gare Paddington; les vitres des fenêtres de la façade étaient rendues opaques par une étonnante épaisseur de suie.

Quand il fut entré, Simon fit quelques pas sur un linoléum usé jusqu'à la trame, puis sentit sous ses doigts une rampe poisseuse qui montait au premier étage. Il ne put s'empêcher de froncer le nez en sentant des relents de vieille cuisine refroidie.

En outre, il plissait le front : que Marty habitât un taudis pareil constituait déjà un véritable mystère. Marty, qui était si soigné de sa personne, si épris de luxe, aimant à s'entourer d'objets précieux dans un riche décor !



La jeune femme ouvrit une porte, sur le palier, et ils entrèrent dans le living-room. Le mobilier s'accordait avec le reste de la maison : c'était de qualité médiocre, laid et triste; mais, contrairement au reste, d'aspect très propre.

Cora ôta son chapeau.

— Marty! appela-t-elle. Je t'amène un ami.

Marty O'Connor apparut dans l'encadrement de la porte d'une chambre. Il était en manches de chemise, et tenait sa main droite derrière lui. Il considéra le Saint un instant, puis, lentement, un bon rire éclaira son visage cordial.

— Ça alors!... D'où sortez-vous, patron?

Le Saint rit à son tour. Marty ramena sa main droite à hauteur de sa poche de pantalon et y laissa tomber son revolver. Puis, il serra la main que lui tendait le visiteur.

— Marty, je ne vous croyais pas capable d'enlaidir encore, mais je vois que vous y êtes parvenu.

L'homme le poussa vers un fauteuil et le fit asseoir. Il paraissait amaigri et ses joues mal rasées lui donnaient l'air malade. Mais la lueur qui dansait dans ses yeux était toujours celle qui avait fait disparaître chez Simon l'antipathie qu'il éprouvait ordinairement à l'égard des écumeurs des champs de courses.

— Ça fait plaisir de vous revoir, patron. Y a longtemps qu'on n'a pas pris un verre de bière ensemble, dit Marty en s'asseyant sur le coin de la table. Cora! Regarde s'il ne reste pas quelque chose à siffler.

Il regarda le Saint avec une expression de plaisir qui contrastait avec l'air méfiant qu'il avait en entrant.

— Où avez-vous été ces temps-ci?

— Ici et là, dit évasivement Simon. Je me déplace pas mal. Et vous, comment ça marche?

— Ça pourrait aller plus mal!

La jeune femme revint dans la pièce, apportant une bouteille et trois verres assez grossiers.

— Tu peux y aller, Marty, je lui ai dit.

O'Connor se gratta la tête et, pendant un moment, une expression soupçonneuse envahit son visage. Mais, bientôt, il fit entendre un petit rire forcé comme un gamin impénitent.

— Enfin, Saint, vous savez comment ça se passe, dit-il d'un air d'excuse.

— Non, justement. C'est ce que j'ai besoin de savoir.

Marty emplit les trois verres, vida le sien et se rassit. Il prit dans un cendrier une cigarette à demi fumée et la ralluma.

— Eh bien... vous savez comme était Cora? Elle prétendait ne pas pouvoir sortir avec moi sans avoir peur qu'un poulet me tape sur l'épaule et me dise : « Monsieur O'Connor, voulez-vous me suivre, s'il vous plaît? » Enfin, elle m'a tellement fait la morale que j'ai décidé de devenir honnête. Au fond, je crois qu'elle avait un peu raison. Alors, je me suis associé avec un gars qui commençait dans le métier, comme « book », avec l'intention de travailler régulièrement et de ne plus me mettre dans les ennuis. Là-dessus, le gars se fait casser la gueule par la bande à Lukner. Vous avez vu ça sur le journal?

— J'en ai entendu parler.

— J'avais travaillé une ou deux fois pour Lukner... pour faire gagner des toquards. Il ne me plaisait pas, mais ça rapportait. Plusieurs fois, j'ai failli lui mettre les yeux au beurre noir, quand il essayait de me soulever Cora.

— Oh, avec lui, il n'y avait pas de danger! s'exclama la jeune femme.

— N'empêche qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, gronda O'Connor. J'ai jamais vu un gars tourner autour d'une fille comme lui autour de Cora. Tenez, il lui a même dit qu'elle n'avait qu'un geste à faire pour qu'il me liquide et pour qu'il l'épouse!

Marty poussa un rire guttural qui manquait de conviction.

— On peut se fier à Lukner à peu près comme à un serpent, reprit-il. Alors, j'ai dit au copain avec qui je travaillais qu'il ne pourrait pas tenir tête à Lukner, qu'il ferait mieux de payer et de mettre ça dans les frais généraux, mais il n'a rien voulu savoir. « Je ne donnerai pas un rond à cette bande de crapules », qu'il m'a dit. Alors, j'aime autant vous dire qu'ils l'ont soigné : coups de poing, coups de matraque, coups de rasoir... et tout. Et moi, j'ai tout vu. Si je voulais le dire aux deux poulets qui me filent le train, ils m'appelleraient : « monsieur » et me ficheraient la paix jusqu'à la fin de ma vie.

— Vous pourriez si facilement faire peau neuve, Marty, insinua le Saint.

— Je ferai peau neuve sous une dalle de marbre, fit l'autre avec un petit rire triste. Si on doit pendre Lukner demain, je ne bougerai pas le petit doigt pour le sauver; mais je tiens à ma peau. Vous avez vu ce qui est arrivé à Romaro? Je connais Lukner, et je sais les ordres qu'il

a donnés à ses gars pour quiconque témoignerait contre lui. Aussi, Cora et moi, on s'est cachés ici, où j'espère que personne ne nous dénichera, et je ne mets plus le nez dehors. C'est pas drôle... surtout sans argent, mais on est vivants.

Le Saint promena lentement son regard dans la pièce, notant l'état d'usure du tapis, la laideur de la table sur laquelle Marty était assis, l'aspect misérable des fauteuils déchirés.

— Ce ne doit pas être drôle, en effet, dit-il.

Marty hocha la tête :

— Pourtant, j'ai eu un coup de veine, l'autre jour. Je me demandais ce qu'on allait devenir, quand je me suis souvenu d'un copain, en Irlande, qui avait une petite écurie avec quatre ou cinq poulains à l'entraînement. Il n'a pas beaucoup d'argent, mais il m'a écrit qu'il me trouverait quelque chose en attendant, si je pouvais me débrouiller pour filer là-bas.

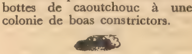
« Cora a réussi à emprunter. Il fallait qu'elle prenne beaucoup de précautions, parce qu'ils la surveillent aussi. Elle est allée prendre nos places aujourd'hui. C'est sans doute comme ça que vous l'avez rencontrée. Alors, si j'arrive à me tailler, je serai sorti de l'auberge.

Simon ne rit pas, bien qu'il en eût envie, à la pensée que Marty O'Connor, qui avait longtemps gagné des sommes énormes qu'il dépensait aussitôt avec prodigalité, allait travailler comme garçon d'écurie à quinze shillings par semaine. Il examina de nouveau le pauvre décor qui l'entourait, et son regard s'arrêta finalement sur Cora. Il comprenait maintenant quelle intuition l'avait poussé à réviser son jugement sur elle.

— Il est dommage que vous n'ayez pas une certaine somme à emporter et à investir dans cette écurie, dit-il.

Il savait que, s'il formulait cette suggestion sous la forme d'une offre, elle serait automatiquement repoussée.

Plus tard, dans la soirée, il eut une meilleure idée ; cependant, il lui fallut une demi-heure de propos persuasifs pour arracher à Marty son acceptation. Quels furent les arguments invoqués, il n'aurait pu s'en souvenir; mais quand le Saint avait une inspiration, son éloquence avait tant de force qu'elle lui aurait permis de vendre des bottes de caoutchouc à une colonie de boas constrictors.



Joe-le-Veinard, libéré sous caution et se remettant de ses émotions dans sa luxueuse villa de Hampstead, avait toujours foi en sa chance, malgré ce flâneur qui surveillait sa maison toute la journée, et le suivait à distance respectueuse chaque fois qu'il sortait de chez lui.

Lukner n'avait pas l'intention de profiter de sa libération pour filer. Il se voyait fort mal dans

le rôle d'un homme traqué. Il attendait en toute quiétude son acquittement, à l'issue d'un procès qui lui rendrait certainement la liberté et le blanchirait intégralement. Si son avocat ne partageait pas cette superbe confiance, il devait cependant reconnaître que son client s'était toujours fort bien tiré de ses démêlés avec la justice.

— Je te parie qu'ils ne pourront même pas me mettre à l'ombre une semaine! dit Joe à l'un de ses gardes du corps.

L'olympien M. Toscelli approuva chaudement le patron, ce qui était l'un de ses devoirs les plus élémentaires. Sur quoi Lukner lui donna une grande claque sur l'épaule et lui offrit un cigare. Les hommes aiment généralement qu'on fasse écho à leurs vantardises; c'était là une des principales faiblesses de Joe.

C'était un petit homme grassouillet, brun de peau, noir de poil, qui affectionnait les chemises à carreaux, les gilets jaunes, les chapeaux cascadeurs, et les brillants de belle taille. Il était convaincu que ces marques de prospérité et de bon goût renforçaient singulièrement son pouvoir fascinateur sur les femmes. Le pouvoir en question n'existait que dans son imagination, mais ses associés trouvaient plus commode d'en parler comme d'une réalité qui méritait le respect.

Joe prétendait qu'aucune femme convoitée par lui ne lui avait résisté, et comme il avait le don d'oublier les nombreuses exceptions à cette pseudo-règle, il était fort content de lui. A part cela, il était aussi sentimental qu'un scorpion. Et le Saint le savait.

S'il avait été prudent, Simon n'aurait jamais tenté une visite personnelle au gangster; mais il croyait à l'action directe et connaissait exactement sa force.

Il parcourut la route de Hampstead par une belle journée ensoleillée et gravit le perron de la villa sous le regard inquiet et désapprobateur de voisins qui l'observaient de leur fenêtre. Le Saint n'aurait pas compris leur état d'esprit, car il se sentait particulièrement en forme et sûr de ce qu'il allait tenter. Toutefois, il aurait admis que la présence de Joe Lukner constituait un nuage menaçant qui planait sur la tranquillité des braves bourgeois du quartier. Ces gens avaient certes de bonnes raisons de trouver le personnage indésirable. Mais le Saint ne s'en souciait pas.

Les mains dans les poches, son chapeau légèrement incliné en avant, il s'arrêta sur la dernière marche et appuya nonchalamment son coude sur le bouton de sonnette.

Au bout d'un moment la porte s'ouvrit, juste assez pour démasquer un visage mal rasé, couturé de cicatrices, aux yeux noirs aussi expressifs que ceux d'un merlan frit.

— Salut, jeune homme, dit cordialement le Saint. Il y a

longtemps qu'ils vous ont remis en circulation?

Le regard s'assombrit, sans pour autant exprimer davantage.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda la brute.

— Je veux voir Joe-le-Veinard.

— Il est pas là.

— Dites-lui que c'est au sujet de Marty O'Connor. Et dites à Joe, ajouta le Saint d'une voix très douce, que sa veine n'est pas aussi solide qu'il le croit.

La brute le considéra un moment, puis referma brusquement la porte. Simon alluma une cigarette et attendit paisiblement. Le battant ne tarda pas à se rouvrir.

— Entrez.

Simon obéit. L'homme qui l'accueillait resta derrière lui, le dos plaqué à la porte. Une autre brute, aux mâchoires bleues et au regard également mort, le dévisagea et lui désigna une porte sur la droite.

Le Saint entra d'un pas tranquille dans une grande pièce. Un homme au visage inexpressif était assis sur le bras d'un fauteuil, près de la fenêtre, et se curait les dents avec application. Joe Lukner, en manches de chemise, reposait sur un divan, les pieds sur le bord d'une table basse. Il considéra le Saint avec attention et ôta le cigare qui obstruait sa bouche.

Simon s'approcha lentement de lui, le salua ironiquement en portant deux doigts négligents à son chapeau, et sourit. Lukner parut mal à l'aise.

— Alors... Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

Le Saint tira une bouffée de sa cigarette et la rejeta dans la direction du visage du gangster.

— Rien, fit-il. Je venais comme cela, en passant... Je me suis demandé si vous étiez aussi joli garçon qu'on prétend. Entre nous, Joe, votre réputation est assez surfaite. Et puis, on m'a dit que vous seriez heureux d'avoir des nouvelles de Marty O'Connor.

— Où est-il?

— Ça, c'est mon secret, dit le Saint en souriant largement.

Lukner ôta ses pieds de la table et se leva lentement jusqu'à se trouver nez à nez avec Simon. Il avait une bonne tête de moins que son vis-à-vis, mais, en se haussant sur la pointe des pieds, il parvenait à amener ses yeux à la hauteur voulue.

— Où est-il?

— J'ai l'impression, dit lentement le Saint, que vous vous faites des idées assez fausses sur ce que je suis, et sur le but de ma visite. Si vous vous figuriez, par exemple, qu'en voyant votre merveilleux visage d'Apollon, j'allais tomber dans vos bras, ou que je vous dirais quoi que ce soit avant d'avoir choisi le moment de le faire, alors il vaut mieux revenir à zéro et tout recommencer.

Lukner roula un instant des yeux furibonds, puis, élevant la voix, il demanda :

— Qui êtes-vous?

— Le Saint.

L'homme assis sur le bras du fauteuil ôta son cure-dents de sa bouche qu'il oublia de refermer. Un autre, posté près de la porte, aspira brusquement de l'air, avec un bruit de forge. Seul Lukner ne manifesta rien, mais il pâlit légèrement et son visage se figea.

Simon laissa l'effet se prolonger et se contenta de souffler doucement la fumée de sa cigarette dans les yeux de Joe. Il y avait dans son attitude tant de sérénité et tant de force que l'on sentait dangereuse, qu'aucun des hommes ne bougea.

— Je suis le Saint, répéta Simon. Vous devez connaître mon nom. Je sais où trouver Marty O'Connor. Je n'ai qu'une question à vous poser : quelle valeur lui accordez-vous?

Lukner plia les jambes jusqu'à s'asseoir sur le divan, et colla de nouveau son cigare dans sa bouche.

— Asseyez-vous, dit-il. C'est une chose à discuter.

Le Saint secoua la tête.

— Pourquoi perdre notre temps, Joe? Vous savez certainement ce que Marty représente pour vous. Il vous connaît tous, et s'il était appelé à la barre des témoins, il pourrait faire beaucoup de dégâts. Notez que votre mort ne troublerait pas mon sommeil, mais il y a sûrement un moyen de s'arranger. Vous serez coincé un jour ou l'autre, ne vous faites pas d'illusion; mais pour l'instant, le point capital, c'est Marty.

Simon considéra attentivement l'état de ses ongles.

— Je dois quelque chose à Marty, mais je n'ai pas les moyens de m'acquitter de cette dette. C'est une des conséquences désagréables de cette vague de vertu qui déferle sur tout le monde actuellement. Mais je ne vois pas pourquoi vous ne me rendriez pas ce petit service.

Le regard du Saint durcit brusquement et plongea dans celui de Lukner.

— Ce que vous ferez de Marty, cela m'est égal, du moment que vous me payez ce que vous estimez sa valeur.

— C'est-à-dire?

— Seulement cinq mille livres.

Lukner se redressa comme s'il venait de recevoir un coup de trique sur les reins.

— Combien? fit-il d'un air outragé.

— Cinq mille pauvres petites livres, dit calmement le Saint. C'est une affaire, vous savez. Ça ne fait que cinq cents livres par année que vous écoperez si vous refusez de payer. Je veux la somme en billets de cinq, à dix heures, ce soir.

Les yeux de Lukner restèrent dilatés pendant un moment par une incrédulité totale. Puis ils se rapetissèrent et demeurèrent fixés sur ceux du Saint. Le bonhomme montra son caractère en ne cherchant même pas à discuter.

Simon ne semblait nullement disposé à marchander, et son

adversaire était assez fin pour s'en rendre compte. Il ne se demanda pas davantage si Simon Templar serait véritablement en mesure de tenir son engagement. Son nom et sa réputation constituaient pour Lukner une garantie suffisante. Le gangster entrevit cependant une possibilité et, tout en sachant d'avance que c'était insensé, il ne put se retenir d'en parler.

— Et si on vous gardait ici, sans vous verser un rond, pour vous cuisiner jusqu'à ce que vous nous disiez où est Marty?

Le Saint sourit d'un air un peu las :

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cela. Pas plus que je n'ai songé à me faire accompagner d'un type qui m'attend dehors et fera le nécessaire si je ne suis pas sorti dans... (il consulta sa montre)... trois minutes exactement. Le nécessaire, c'est-à-dire que, s'il doit repartir sans moi, ce sera pour filer chez Marty et le conduire tout droit chez notre bon vieil ami Claude Eustace Teal, à Scotland Yard... Vous croyez vraiment au Père Noël, Joe! Cependant, si vous pensez que deux minutes et demie vous suffiront pour m'obliger à parler, je ne peux pas vous empêcher d'essayer.

Lukner fit passer son cigare d'un coin à l'autre de sa bouche. Il se trouvait au pied du mur et s'en rendait parfaitement compte.

— Où se fera le versement?

— Vous n'aurez qu'à envoyer deux de vos gars avec l'argent à Thames Ditton, ce soir. J'attendrai dans une voiture, juste avant le passage à niveau. Si tout se passe régulièrement, je leur dirai où trouver Marty, et ils pourront être chez lui dans les cinq minutes. S'il n'était pas chez lui, je leur dirai exactement où le trouver. Ce qu'ils en feront ensuite, cela ne me regarde pas.

Le Saint gardait ses yeux bleus rivés sur ceux de Lukner.

— C'est bien compris? demanda-t-il.

Lukner soutint son regard un instant, puis baissa la tête.

— Vous aurez votre fric, dit-il d'une voix sourde.

Le Saint sourit de nouveau :

— On ne pouvait pas vous donner de surnom plus juste, Joe-le-Veinard!



Pendant quelques minutes après le départ du Saint, Lukner demeura assis dans la même posture, les mains à plat sur les genoux, mâchonnant son cigare, le regard perdu dans le vide. L'homme au cure-dents continuait ses travaux de forage. La brute de la porte d'entrée et le garde posté dans le salon allumèrent chacun une cigarette et tournèrent leur regard vague vers la fenêtre.

La situation était parfaite-

ment claire et Lukner avait assez de sang-froid pour l'envisager de façon pratique. Il se décida à donner ses ordres.

— Luigi, tu vas y aller, dit-il, avec Karlatta. Prenez des armes, cette fois, Je ne veux pas de travail à moitié fait, comme avec Romaro.

Toscelli acquiesça de la tête et rangea avec soin son cure-dents dans une poche de son gilet.

— On emmène aussi le fric?

— Je comprends! T'as entendu ce qu'il a dit? Tu lui donnes le grisbi, et il te dira où est Marty. Je vais te faire un chèque que tu iras encaisser tantôt à la banque. Et pas de blagues, hein? Le gars connaît tous les trucs. Tu te rappelles ce qu'il a fait à Ganning et à Baldy Mossiter?

— Quand même, Lucky, c'est un drôle de paquet... gémit Toscelli.

Joe Lukner serra les mâchoires.

— Dix ans, c'est aussi un drôle de paquet. T'en fais pas pour le fric. L'essentiel, c'est que Marty ne puisse plus parler. L'argent... on le récupérera peut-être après!

Il trouvait encore le moyen de croire à sa chance. Quelqu'un d'autre aurait sans doute trouvé que cinq mille livres, c'était un cadeau un peu cher; mais pour Lukner ce n'était pas un prix exagéré.



Les nerfs du sensible M. Toscelli furent soumis à rude épreuve, l'après-midi, lorsqu'il eut touché les cent billets neufs et dut se promener une première fois, puis une deuxième, avec cette grosse somme sur lui. Mais le poids de ses responsabilités fut un peu allégé, le soir, quand il parvint au lieu du rendez-vous et vit une voiture arrêtée exactement à l'endroit désigné par le Saint. Cependant, il garda la main droite serrée sur son automatique, pendant que les espèces passaient de sa gauche, par la portière, dans les doigts de Simon Templar.

Celui-ci examina soigneusement les billets à la lumière du tableau de bord et s'assura qu'il n'y avait pas de tricherie.

— Ça doit vous faire mal au ventre, mon pauvre Luigi, dit-il. Dites, ce n'est pas la peine de serrez si fort la crosse de votre arme. Je vous tiens au bout de la mienne et, dans nos positions respectives, vous constituez une bien meilleure cible que moi.

Toscelli plissa le front et sortit sa main de sa poche. Il souffrait effectivement de voir partir tout ce bel argent. Mais il se rappelait les avertissements de Lukner et connaissait, lui aussi, la réputation du Saint.

— Alors, où est-ce qu'on va? Où est Marty? gronda-t-il.

Le canon brillant de l'arme de Simon décrivit un arc de cercle et pointa vers une direction :

— Après le croisement, et au delà du champ de courses de Hurst Park. Rangez votre voiture

près de la fontaine, et attendez. Il se dirigera vers Walton, et, vers une voiture garée au même endroit que la vôtre. Vous ne pouvez pas vous tromper; j'ai collé une petite croix sur le phare de gauche. J'espère que ça vous donnera des idées pieuses. En route, mon vieux.

Toscelli parti, Simon roula doucement le long de la route de Porsmouth. A environ deux kilomètres après Esher, il se gara sur le bas-côté, alluma les phares à deux reprises et, finalement, les éteignit. Bientôt une voix prudente se fit entendre dans l'obscurité d'une haie; le Saint rit largement et ouvrit la portière.

— Bonsoir, Marty, dit-il.

Il boutonna sa veste et descendit de voiture.

— Êtes-vous prêt à voyager? demanda-t-il.

— Si rien ne doit nous en empêcher.

— Rien ne vous en empêchera.

Simon lui donna un coup de poing amical dans l'estomac, puis ils se serrèrent la main.

— Le monde est à vous entre ici et le port où vous vous embarquerez pour l'Irlande. Vous pourrez laisser la voiture chez Fairfield, j'irai la rechercher plus tard. Vous trouverez cinq mille livres dans la poche de la portière gauche. Si j'ai l'occasion de passer à Cork, je compte sur vous pour me donner un tuyau increvable. Tout cela pour vous remercier de ce que vous avez fait un jour pour moi.

Il serra un moment dans ses mains les épaules de Marty, puis se tourna vers une silhouette mince qui venait de s'approcher d'eux.

— Prenez bien soin de lui, Cora... et de vous-même.

— Soyez tranquille.

Le Saint alluma une cigarette et la flamme jaune éclaira un moment son visage. Il souffla une longue bouffée de fumée avant de demander, d'une voix neutre :

— Vous avez appelé Lucky, Cora? Vous lui avez dit que vous aviez rompu avec Marty, et que vous ne pouviez pas attendre un jour de plus pour vous jeter dans ses bras?

— Oui. Je lui ai dit tout cela il y a une heure.

— Je suis persuadé qu'il foncera tête baissée dans le panneau.

— Il a dit qu'il serait au rendez-vous.

Elle hésita une seconde, puis releva les yeux vers Simon.

— Je ne sais pas pourquoi ni comment vous avez fait tout cela pour nous, Saint. Mais pourquoi m'avez-vous fait jouer cette comédie? Pourquoi m'avoir fait lui donner rendez-vous près de la fontaine?

Simon, invisible dans la nuit, sourit de plaisir.

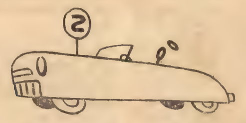
— Parce que je voulais être sûr qu'il serait là. Il y retrouvera certains de ses amis, M. Luigi Toscelli, M. Karlatta qui ont précisément l'ordre de tirer à

volonté sur la voiture qui s'approchera. Je suis obligé, maintenant, de travailler comme cela, parce que Claude Eustace m'a conseillé de me tenir à l'écart de toute affaire. Mais ne passez pas vos nuits à essayer de comprendre, ma jolie. Bonne chance!

Il embrassa Cora et lui tint la portière pendant qu'elle et Marty s'asseyaient dans la voiture.

C'était le moment, où, d'après ses estimations, M. Toscelli exécutait les derniers ordres donnés par Lucky Joe, qui n'aurait plus jamais la chance.

(*Traduction par M. Michel-Tyl de* The man who was lucky. — *Dessin de Bernad.*)



● Un commissaire de police préfère que ses inspecteurs, à l'instar des fameux « g-men », ne soient pas armés au cours de leurs enquêtes.

— C'est, dit-il, sur le seul terrain de l'intelligence qu'il faut battre le hors-la-loi. Celui-ci, en effet, est rarement un homme intelligent... sinon il ne se serait pas mis en marge de la société.

● Une découverte récente du professeur Sannié, directeur du service de l'Identité judiciaire, permet de savoir avec précision à quelle distance a été tiré un coup de feu. Entre le « à-bout-touchant » et le « à-bout-portant » existe, — ou plutôt existait, — une marge d'environ un mètre qui présentait au moins 80 centimètres d'inconnu pour les experts. Les traces de poudre relevées dans la trame du tissu, les brulûres selon leur importance, étaient, avec les particularités de la blessure occasionnée, les seuls points de repère qu'ils possédaient. A présent, les experts en balistique peuvent dire avec une précision démoniaque la distance qui séparait la victime de l'arme du tueur, voire la position exacte de celui-ci au moment du meurtre. C'est la quantité et la répartition sur le vêtement ou le cadavre d'un sel de mercure utilisé dans la fabrication des projectiles qui le leur permet.

● Le docteur Paul, médecin légiste, a coutume de répondre, indifféremment, à ceux qui regrettent son obstination à ne pas vouloir écrire ses Mémoires : « Il y a des cadavres qu'il faut laisser reposer en paix ! » Ou bien : « Des Mémoires ? Je n'ai encore que des souvenirs... »

Le praticien, — que l'on appelle couramment « l'homme aux cent mille autopsies », — exerce la médecine légale (dans le sens judiciaire) depuis plus de cinquante ans... et il prétend n'avoir « encore » que des souvenirs.

L'idée géniale de monsieur Budd

par Dorothy L. SAYERS

Il paraît que les coiffeurs sont doux comme des agneaux. Ils peuvent, cependant, en certaines circonstances, se transformer, tout comme M. Budd, en lions... sages et courageux.

« L'*Evening Messenger*, toujours désireux de servir les intérêts de la justice, a décidé d'offrir une récompense de 500 livres à quiconque donnera des renseignements permettant d'effectuer l'arrestation de William Strickland, connu aussi sous le nom de Bolton; cet homme est recherché par la police pour l'assassinat d'Emma Strickland, 59 Acacia Crescent, Manchester.

« Signalement du criminel :

« Voici le signalement officiel de William Strickland : Age : 43 ans, taille : 1 m 81 ou 82, teint brun, cheveux épais et gris argent, peut-être teints maintenant, moustache et barbe grises, le criminel les a peut-être fait raser. Yeux gris clair assez rapprochés; nez aquilin, dents fortes et blanches, très apparentes quand il rit; canine gauche aurifiée à la mâchoire supérieure; ongle du pouce gauche arraché par un accident récent.

« Parle d'une voix sonore, gestes vifs et décidés, manières distinguées. Vêtu peut-être d'un complet gris ou bleu marine, col montant, feutre mou... N'a plus été vu depuis le 5 courant et

---

Fille d'un pasteur, née en 1893, *Dorothy Leigh Sayers fit ses études au Somerville College d'Oxford, où elle remporta un diplôme de littérature médiévale. Elle devait, par la suite, s'orienter vers la littérature policière. Rappelons simplement la longue suite des aventures de Lord Peter Wimsey (publiées dans la collection du* Masque). *Depuis quelques années, elle a repris ses austères études, auxquelles elle semble s'être définitivement consacrée. Définitivement ?... Nous sommes nombreux qui ne désespérons pas de la voir revenir quelque jour à ses... secondes amours.*

tentera sans doute de quitter l'Angleterre, s'il ne l'a déjà fait. »

M. Budd relut ce signalement en s'arrêtant sur chaque mot et poussa un profond soupir. Entre tous les salons de coiffure que possédait Londres, par quel miracle William Strickland choisirait-il sa petite boutique obscure pour se faire raser barbe et moustache et teindre les cheveux? En admettant même qu'il fût à Londres, ce que M. Budd n'avait aucune raison de supposer.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'assassinat et il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que William Strickland eût déjà quitté un pays trop désireux de lui offrir une hospitalité gratuite. Cela n'empêcha pas M. Budd de lire et de relire le signalement comme s'il voulait l'apprendre par cœur.

C'était une chance à courir, tout comme le grand concours de mots croisés, la loterie de l'Arc-en-Ciel et la chasse au trésor organisée par l'*Evening Clarion*. En cette période de vaches maigres, toute manchette de journal offrant une possibilité de gain attirait l'œil de M. Budd. Tout lui faisait envie : cinquante mille livres à encaisser comptant, une rente viagère de dix livres par semaine ou même une modeste somme de cent livres.

On s'étonnera peut-être de l'anxiété de M. Budd à une époque où les cheveux courts sont à la mode et où toutes les femmes se font faire des permanentes ou des mises en plis. C'est que M. Budd a un concurrent de l'autre côté de la rue et ce concurrent a une fortune insensée. L'année précédente, il ne joignait les deux bouts qu'en vendant des cigaretes à bon marché et des journaux comiques et il a récemment acheté la fruiterie voisine. Maintenant, un essaim d'élégantes coiffeuses, de ravissantes manucures, s'affairait dans son Salon et celui-ci s'enorgueillissait de rideaux couleur orange, de deux rangées de lavabos de marbre et d'un appareil à permanentes aussi volumineux qu'un lustre de l'époque victorienne.

De plus, l'heureux Figaro avait fait placer au-dessus de sa porte une grande enseigne électrique entourée d'une bordure écarlate qui tournait perpétuellement, comme un petit chat qui cherche à attraper sa queue. Ses hommes-sandwiches arpentaient le trottoir avec des affiches lumineuses promettant des traitements miraculeux et des prix défiant toute concurrence. Et, en ce moment même, les clientes ne cessaient d'affluer, espérant, contre tout espoir, que l'artiste capillaire leur accorderait la faveur d'un shampooing et d'une mise en plis avant l'heure de la fermeture.

Si la réceptionniste secouait la tête d'un air de regret, elles n'avaient pas l'idée de traverser l'avenue pour entrer dans la boutique presque obscure de

M. Budd. Elles prenaient rendez-vous pour plus tard et se résignaient à garder encore quatre ou cinq jours leurs cheveux trop longs sur la nuque et leurs mèches défrisées.

Chaque jour, du matin au soir, M. Budd contemplait les allées et venues et priait instamment le ciel de diriger de son côté les pas de quelques-unes de ces femmes. Mais le ciel restait sourd à ses prières.



Et cependant M. Budd savait que son concurrent ne lui arrivait pas à la cheville. Ce qu'il voyait sortir du luxueux salon de coiffure! Ne m'en parlez-pas! Ça, des coupes? De quoi faire rougir un coiffeur consciencieux! Faire payer trois shillings six pence pour ce sabotage, c'était un vol! Des nuques trop dégagées à coups de ciseaux maladroits, qui ne savaient pas respecter la forme des jolies têtes et accentuaient les défauts des autres. Du travail bousillé, exécuté les après-midi de presse par une assistante qui n'avait fait que trois ans d'appentissage et à qui les mystères de l'effilage étaient inconnus.

Et les teintures! C'était là la spécialité de M. Budd et il avait étudié le sujet avec amour... Ces sémillantes coquettes, que ne venaient-elles le consulter! Il les dissuaderait avec douceur de demander cette horrible teinte acajou qui les faisait ressembler à des robots de métal.. il les mettrait en garde contre cette préparation qui devait sa vogue à une publicité tapageuse et qui avait parfois des effets si désastreux. Il consacrerait à leur service sa longue expérience et son habileté, un art délicat, acquis au cours des années et qui savait corriger la nature sans l'offenser.

Pourtant, personne ne franchissait le seuil de M. Budd, à part les terrassiers, les jeunes voyous du quartier et les ouvriers occupés à goudronner les rues voisines.

Et pourquoi M. Budd n'avait-il pas fait lui aussi des débauches de marbre, d'électricité, et profité de la mode pour faire fortune?

La raison en est affigeante et,



comme par bonheur, elle n'a aucun rapport avec cette histoire, nous ne la relaterons que brièvement.

M. Budd avait un jeune frère Richard et il avait promis à sa mère de veiller sur lui. En des jours plus heureux, M. Budd avait possédé un commerce florissant dans sa ville natale de Northampton et Richard était employé de banque. Mais Richard n'avait pas eu la force de caractère pour résister aux tentations et M. Budd se reprochait amèrement de n'avoir pas été pour lui un mentor assez sévère. Une aventure avec une jeune fille s'achevait en scandale; les transactions avec les bookmakers tournaient au désastre et, tombant de Charybde en Scylla, Richard avait puisé dans la caisse de la banque. Mais il n'était pas assez adroit pour jongler avec les chiffres et maquiller les registres de façon convaincante.

Le directeur de la banque, homme dur qui appartenait à la vieille école, poursuivit le jeune homme. M. Budd remboursa la banque et les bookmakers, et aida la jeune fille séduite pas son frère à passer une période pénible. Puis, quand Richard sortit de prison, il retint deux places sur un bateau en partance pour l'Australie et donna aux jeunes époux assez d'argent pour commencer une nouvelle vie.

Mais toutes ses économies étaient épuisées et il n'osait plus regarder en face ses voisins et ses amis. Il quitta donc Northampton et s'installa à Londres, la grande ville, refuge de tous ceux qui ont à rougir devant les témoins de leur vie; il avait acheté un petit magasin de Pimlico; ses affaires n'avaient pas mal marché jusqu'au moment où les nouvelles modes, si profitables à son vis-à-vis, lui furent fatales à lui, faute d'un petit capital pour transformer son salon.

Voilà pourquoi M. Budd dévorait toute annonce qui faisait miroiter devant ses yeux une perspective dorée.

Il posa le journal et, ce faisant, il aperçut son image dans le miroir et sourit, car il ne manquait pas d'humour. Il n'avait vraiment pas la tête d'un homme capable d'arrêter à lui tout seul un assassin brutal. Agé de quarante-cinq ans, il commençait à prendre du ventre et ses cheveux blonds frisés ne cachaient plus son crâne; la calvitie était héréditaire dans sa famille... et avec tout le souci qu'il se faisait! Il avait tout au plus un mètre soixante-cinq et ses mains étaient molles, de vraies mains de coiffeur.

Même le rasoir à la main, il ne serait pas de taille à se mesurer avec ce William Strickland, qui avait si férocement massacré sa pauvre tante, l'avait dépecée sans pitié et avait fourré ses restes dans la chaudière. Secouant la tête d'un air

de doute, M. Budd s'avança vers la porte pour jeter un coup d'œil découragé sur le salon de coiffure rival... et il se heurta à un client de forte carrure qui s'engouffrait dans sa boutique.

— Je vous demande pardon, monsieur, murmura M. Budd, affolé à l'idée de perdre neuf pence. Je sortais pour respirer un peu d'air frais. La barbe, monsieur?

Le colosse se débarrassa de son pardessus sans attendre l'aide obséquieuse de M. Budd et grommela quelques mots presque indistincts où le coiffeur crut comprendre :

— Êtes-vous prêt pour la vie future?

Cette question alarmante qui suivait immédiatement ses méditations sur l'assassinat de Manchester fit oublier à M. Budd tous ses soucis professionnels.

— Je vous demande pardon, monsieur, balbutia-t-il.

Il reprit aussitôt son sang-froid et décida que le nouveau venu devait être un prédicant appartenant à une secte quelconque. Un vrai fanatique à en juger d'après ses yeux clairs et bizarres, sa crinière de cheveux roux et sa barbe en bataille. Peut-être venait-il faire une quête; ce serait une grande déception, car M. Budd escomptait un gain de neuf pence et peut-être même d'un shilling avec le pourboire.

— Êtes-vous capable de faire une teinture? demanda l'homme à haute voix cette fois et avec impatience.

— Oh! dit M. Budd soulagé. Oui, monsieur; certainement, monsieur.

Une véritable aubaine. Une teinture se paie cher; l'espoir au cœur, M. Budd se promit de demander sept shillings six pence.

— Bien, dit l'homme.

Il s'assit et permit au coiffeur de l'envelopper d'un peignoir et d'une serviette. Maintenant, l'affaire était dans le sac... le client ne pourrait pas s'enfuir dans la rue emmailloté de linges blancs.

— Le fait est, dit l'homme, que ma fiancée n'aime pas les cheveux roux. Elle prétend que c'est trop voyant. Ses collègues de bureau en font des gorges chaudes. Aussi, comme elle est beaucoup plus jeune que moi, je veux la contenter et j'ai pensé qu'on pourrait peut-être donner à mes cheveux une teinte qui se remarque moins. Châtain foncé; c'est la couleur qui lui plaît. Qu'en dites-vous?

M. Budd pensait que cette brusque transformation inciterait plus encore des jeunes filles moqueuses à rire. Mais les affaires sont les affaires et il se hâta d'approuver : le châtain foncé serait beaucoup plus seyant et attirerait moins les regards. Au fond du cœur, il doutait fort de l'existence de cette fiancée. Une femme déclare à qui veut l'entendre qu'elle a envie de se faire teindre pour changer, pour voir ce que cela donnera, ou dans l'espoir de rajeunir et d'embellir. Mais un homme n'ose

pas avouer ses petites vanités et cherche à en rejeter la responsabilité sur autrui.

— Très bien, dit le client. Allez-y. Et ma barbe est condamnée, j'en ai peur. Ma fiancée m'a demandé de la couper.

— Les jeunes filles n'aiment pas la barbe, monsieur, renchérit M. Budd. Elles trouvent que c'est démodé. Mais vous n'y perdrez pas; heureusement pour vous, monsieur, vous avez un très beau menton. Faudrat-il couper aussi la moustache, monsieur?

— Non, non, je crois que je la garderai tant que j'en aurai la permission.

Il rit bruyamment et M. Budd aperçut des dents soignées dont l'une était aurifiée. Le client, de toute évidence, ne regardait pas à l'argent et tenait à son charme physique.

Emporté par la folle du logis, M. Budd se représenta cet homme riche et distingué conseillant à tous ses amis d'aller chez ce coiffeur là-bas, derrière Victoria Station... « Un type formidable... je suis tombé chez lui tout à fait par hasard... une toute petite boutique, mais cet homme connaît son métier... Je vais vous donner son adresse par écrit. L'important était de le satisfaire. Et les teintures ne sont pas sans danger. Les journaux avaient relaté un cas dernièrement.

— Je vois que vous avez déjà eu les cheveux teints, monsieur, dit respectueusement M. Budd. Pourriez-vous me dire quel produit on a employé?

— Eh? dit l'homme. Oh! oui... eh bien, ainsi que je vous le disais, ma fiancée est beaucoup plus jeune que moi. Vous le constatez peut-être, j'ai commencé à grisonner de bonne heure, — comme mon père, c'est de famille, — et j'ai fait retoucher quelques mèches. Mais je suis trop rouquin pour son goût et je me suis dit : s'il faut que je me teigne complètement, pourquoi, à tout faire, ne pas choisir une couleur qui lui plaise?

On a tendance à considérer les coiffeurs comme d'incorrigibles bavards. En réalité, ils sont des sages. Ils sont les dépositaires de beaucoup de secrets et de beaucoup de mensonges. Plutôt que de révéler des confidences ou de propager des racontars, ils parlent à tort et à travers du temps, de la situation politique et d'autres sujets sans danger.

Tout en discourant d'un ton badin sur les caprices des femmes, M. Budd soumit les mèches de son client à l'examen de son œil et de ses doigts expérimentés. Jamais, au grand jamais, la nature n'avait donné une teinte rousse de cette texture. C'était des cheveux noirs, devenus prématurément d'un gris argenté, ce qui est assez fréquent. Il se garda bien d'ailleurs d'en faire la remarque. Il obtint le renseignement dont il avait besoin, le nom du produit précédemment employé, et se promit d'être prudent. Les teintures

font souvent mauvais ménage ensemble.

Sans cesser de bavarder gaiement, M. Budd couvrit de mousse de savon le visage de son client, supprima la barbe indésirable et exécuta un shampooing énergique, avant toute autre opération. Puis il mit en marche le séchoir bruyant et, ayant épuisé les sujets que lui offraient les sports et la politique, il aborda tout naturellement l'assassinat de Manchester.

— La police a tout l'air de s'avouer vaincue, dit l'homme.

— La récompense activera peut-être les recherches, dit M. Budd qui, depuis la lecture du journal, ne pensait pas à autre chose.

— Oh ! il y a une récompense, je ne le savais pas.

— C'est dans le journal du soir, monsieur. Voulez-vous y jeter un coup d'œil.

— Volontiers.

M. Budd laissa un moment le séchoir ronfler à son gré pendant qu'il allait quérir l'*Evening Messenger*. Le client lut attentivement le paragraphe et M. Budd, qui l'observait dans le miroir, selon l'habitude troublante des gens de son métier, le vit brusquement retirer sa main gauche qui reposait sur le bras du fauteuil et la cacher sous le peignoir.

Mais M. Budd avait eu le temps de la voir. Il avait eu le temps de remarquer le pouce déformé et sans ongle. Bien sûr, cela ne prouve rien, se hâta de se dire M. Budd; les accidents sont si fréquents, — par exemple, son ami Bert Webber, blessé dans une chute de motocyclette, avait une cicatrice absolument identique.

L'homme leva la tête et les yeux, reflétés dans le miroir, se fixèrent sur le visage de M. Budd avec une horrible insistance; le doute n'était pas permis : ses yeux interrogeaient l'image de M. Budd et cherchaient à deviner la pensée du coiffeur.

— La récompense ne servira pas à grand-chose, dit M. Budd. Elle vient trop tard. L'assassin a sûrement déjà plié bagages et quitté l'Angleterre.

L'homme se mit à rire.

— Bon débarras, dit-il.

M. Budd se demanda si beaucoup de gens avaient à la fois un pouce sans ongle et la canine gauche de la mâchoire supérieure aurifiée. Probablement, on aurait pu en compter des centaines en Angleterre. Et les hommes de quarante-trois ans aux cheveux gris argent sont encore moins rares.

Il remit le séchoir en place et passa machinalement un peigne dans les cheveux que la nature n'avait pas destinés à être roux.

Et, soudain, il se remémora avec une exactitude affolante le nombre exact des blessures que l'assassin de Manchester avait infligées à sa victime, vieille dame d'un respectable embonpoint. Un coup d'œil jeté au dehors apprit à M. Budd que son rival en face avait baissé son rideau de fer. Une foule animée remplissait la rue. Rien ne serait plus facile que de...

— Dépêchez-vous, dit l'homme d'un ton aimable, mais un peu impatient. Il se fait tard. Je vais vous retenir après l'heure de la fermeture.

— Cela ne fait rien, protesta M. Budd. C'est sans la moindre importance.

Non... s'il s'élançait vers la porte, son redoutable client lui sauterait à la gorge, le ramènerait dans la boutique en étouffant ses cris d'une main brutale et lui fracasserait le crâne ainsi qu'il l'avait fait à sa malheureuse tante.

Pourtant M. Budd avait en main tous les atouts. Un homme pourvu d'un peu de cran n'hésiterait pas une seconde. Il serait dans la rue avant que le client ait eu le temps de quitter son fauteuil. M. Budd fit un mouvement vers la porte.

— Où allez-vous? cria le client.

— Je voulais regarder l'heure, monsieur, dit M. Budd en s'arrêtant avec soumission.

Il aurait pu encore mettre son projet à exécution s'il en avait eu le courage; il n'avait qu'à bondir dans la rue et à appeler au secours.

— Il est huit heures vingt-cinq, dit l'homme. J'ai réglé ma montre à la radio. Je vous paierai un supplément pour vous dédommager.

— Non, non, je n'accepterai pas, protesta M. Budd.

Trop tard maintenant. Une nouvelle tentative risquait de se terminer en désastre. Il s'imagina trébuchant sur le seuil de la porte, tombant; il vit le poing terrible levé pour le réduire en bouillie. On peut-être sous le tablier blanc, la main au pouce déformé étreignait-elle déjà un révolver.

M. Budd battit en retraite au fond du magasin et réunit les ingrédients nécessaires à la teinture. Si seulement il avait eu l'esprit plus prompt, — comme les détectives des romans policiers, — il aurait remarqué ce pouce, cette dent, et tiré des conclusions; alors il aurait couru au dehors pour donner l'alarme pendant que l'homme avait la tête dans l'eau du shampooing et le visage recouvert par la serviette. Ou bien il lui aurait éclaboussé les yeux avec la savonnade... personne ne peut commettre un assassinat ou même s'enfuir avec du savon plein les yeux.

Encore maintenant... M. Budd prit une fiole, secoua la tête, et la remit sur l'étagère. Encore maintenant était-ce vraiment trop tard? Pourquoi ne pas payer d'audace?

Il n'avait qu'à ouvrir un rasoir, se planter derrière l'homme sans méfiance et déclarer d'une voix ferme et impérieuse :

— William Strickland, haut les mains. Si vous faites un geste, vous êtes mort. Ne bougez pas jusqu'à ce que je vous aie débarrassé de votre revolver. Maintenant en avant marche; vous allez m'accompagner au poste de police.

Sûrement, à sa place, c'est ce

qu'aurait fait Sherlock Holmes.

Mais en revenant avec un petit plateau chargé de flacons, M. Budd comprit qu'il n'était pas taillé sur le patron des grands détectives. Il en avait la certitude, son geste héroïque était d'avance voué à l'échec.

S'il approchait le rasoir de la gorge de William Strickland et criait : « Haut les mains! » William Strickland, sans doute, se contenterait de lui saisir les poignets et de lui enlever le rasoir. Et M. Budd, qui jugeait son client dangereux même sans arme, sentait que ce serait le comble de la folie de lui mettre un rasoir dans les doigts.

Ou s'il criait « Haut les mains! » et que l'homme refuse catégoriquement d'obéir, que faire? Lui trancher la carotide? Ce serait un assassinat, même en admettant que M. Budd eût le courage de couper la gorge de quelqu'un. Ils ne pourraient pas rester là, immobiles, jusqu'à ce que l'aide de M. Budd fît son apparition le lendemain matin.

Un agent peut-être remarquerait la lumière, la porte qui n'était pas fermée à clé. Il entrerait et dirait :

— Je vous félicite, M. Budd, d'avoir capturé un criminel très dangereux.

Mais si l'agent ne remarquait rien, M. Budd serait obligé de passer toute la nuit debout derrière le fauteuil. Épuisé, il aurait un moment d'inattention et...

Ce fut à ce moment que M. Budd eut son idée géniale.

En sortant une fiole d'un placard vitré, il se rappela avec une étrange netteté un vieux coupe-papier de bois qui avait appartenu à sa mère. Entre deux guirlandes de myosotis peints à la main, une inscription était sculptée : « Savoir, c'est pouvoir. »

M. Budd éprouvait maintenant une étrange confiance. Envolés la crainte et le doute. Son esprit avait recouvré toute sa vivacité. Il remit les rasoirs en place d'un mouvement naturel et entama une conversation à bâtons rompus, tout en appliquant la teinture d'une main habile.

La rue était presque déserte quand M. Budd escorta son client à la porte. Il le suivit des yeux et le vit traverser Grosvenor Place et monter dans l'autobus 24.

— Ce n'est qu'un stratagème, se dit M. Budd en prenant son chapeau et son pardessus et en éteignant les lumières. Il changera à Victoria et fera des tas de détours pour brouiller sa piste. C'est un malin.

Il ferma la porte du magasin, la secoua selon sa coutume pour s'assurer que la clé avait bien tourné dans la serrure, prit à son tour le 24 et descendit à Whitehall.

Le policier prit un air de dignité offensée lorsque M. Budd demanda à voir quelqu'un d'un peu haut placé. Mais le petit coiffeur s'entêtait à affirmer qu'il

apportait des nouvelles fraîches de l'assassin de Manchester et qu'on n'avait pas une seconde à perdre. De guerre lasse, le policier consentit à l'annoncer.

M. Budd fut d'abord interrogé par un inspecteur en uniforme qui écouta poliment son histoire, lui fit répéter tous les détails : la dent aurifiée, le pouce cicatrisé, les cheveux qui avaient été noirs avant d'être gris ou roux et étaient maintenant châtain foncé.

Quand M. Budd n'eut plus rien à dire, l'inspecteur appuya sur un bouton de sonnette et déclara : « Perkins, je crois que Sir Andrew serait content de voir tout de suite ce Monsieur. » Le coiffeur fut introduit dans un second bureau où un vieux monsieur en civil, perspicace et cordial, l'écouta avec plus d'attention encore, puis appela un autre inspecteur et lui fit relever le signalement exact de... oui, sûrement le client de M. Budd ne pouvait être que William Strickland.

— Mais ce n'est pas tout, dit M. Budd, Dieu veuille que je n'aie pas commis d'erreur et que cet homme soit bien l'assassin!

Pétrissant nerveusement son feutre dans ses mains, il relata d'une voix haletante la félonie professionnelle dont il s'était rendu coupable.

Sur le paquebot *Miranda*, à destination d'Ostende, le radio inscrivait rapidement les messages qui lui arrivaient en bourdonnant comme une nuée de moustiques.

Tzing... tzing... tzing.

L'un de ces messages lui arracha un éclat de rire.

— Il faut que je porte tout de suite cela au Vieux, dit-il.

Le Vieux se gratta la tête et sonna le steward. Le steward courut au petit bureau où le commissaire comptait l'argent avant de l'enfermer pour la nuit. En recevant le message du Vieux, le commissaire se hâta de mettre les liasses de billets dans le coffre-fort, prit la liste des passagers et rejoignit le capitaine. Après une courte consultation, la sonnette appela le maître d'hôtel.

Sur toute l'étendue de la Manche, de la mer du Nord et jusque dans l'Atlantique, bourdonnaient les nuées de moustiques. Sur tous les bateaux, le radio envoyait le message reçu au capitaine, le capitaine convoquait le commissaire, celuici appelait le maître d'hôtel et le maître d'hôtel réunissait tout son personnel autour de lui.

Les grands transatlantiques, les paquebots, les torpilleurs, les yachts particuliers, toutes les embarcations qui possédaient une antenne réceptrice, tous les ports d'Angleterre, de France, de Hollande, d'Allemagne, de Norvège, de Danemark, tous les centres de police capables d'interpréter ce bourdonnement de moustiques entendirent, par-

tagés entre le rire et l'admiration, le récit de la félonie de M. Budd. A Croydon, deux scouts, qui s'exerçaient sur un poste de fortune, le déchiffrèrent laborieusement et le recopièrent sur un cahier d'écolier.

— Cristi! dit Jim à George, c'est marrant! Tu crois qu'on arrêtera ce type?

Le *Miranda* arriva dans le port d'Ostende à sept heures. Un homme se précipita dans la cabine où le radio se débarrassait de ses écouteurs.

— Ça va barder, cria-t-il. Le capitaine a envoyé chercher la police. Le consul monte à bord.

Le radio, avec un soupir, se remit à la besogne.

Tzing... tzing... tzing... Message pour la police anglaise. « Un passager à bord répond au signalement. Il a donné le nom de Watson. Il s'est enfermé dans sa cabine et refuse de sortir. Demande avec insistance un coiffeur. Avons appelé la police d'Ostende. Attendons instructions. »

Le Vieux, avec quelques ordres brefs ponctués de gestes autoritaires, se fraya un chemin dans la petite foule rassemblée devant la cabine de 1re classe No 36. Plusieurs passagers avaient pressenti qu'un événement sensationnel se préparait. Le capitaine les refoula vers la passerelle avec armes et bagages. Il renvoya aussi les stewards qui attendaient, leurs plateaux dans les mains. A tous, il enjoignit le silence. Quatre ou cinq matelots à côté de lui se disposaient à lui prêter main-forte. Quand la coursive fut déblayée, on entendit le passager du No 36 aller et venir dans sa cabine et faire couler l'eau dans le lavabo.

Enfin des pas résonnèrent sur le pont. Quelqu'un apportait un message. Le capitaine fit un signe affirmatif. Trois gendarmes belges descendirent l'échelle. Le capitaine parcourut le papier officiel qui lui était tendu et approuva d'un geste.

— Vous êtes prêts? demanda-t-il.

— Oui.

Le capitaine frappa à la porte du No 36.

— Qui est là? cria à l'intérieur une voix angoissée.

— Le coiffeur que vous avez demandé, monsieur.

— Ah! s'écria le passager avec un indicible soulagement. Qu'il entre! Tout seul! Je... il m'est arrivé un petit accident.

Le verrou fut tiré avec précaution; le capitaine fit un pas en avant. La porte qui s'était entrebâillée se referma aussitôt. Mais le pied du capitaine la maintint ouverte. Les gendarmes s'élancèrent. Un cri, un coup de feu, le fracas d'une vitre brisée en éclats, et le passager fut entraîné hors de la cabine.

— Zut! cria un mousse. Zut! Que je sois pendu si ses cheveux ne sont pas devenus verts cette nuit!

Des cheveux verts!

Ce n'était pas pour rien que M. Budd avait étudié les réactions des teintures chimiques les

unes sur les autres. Fier de sa science, il avait octroyé à William Strickland un signe distinctif qui le rendait reconnaissable parmi les millions d'habitants de notre globe surpeuplé. Quel était le port de la chrétienté où pouvait se réfugier un assassin pourvu d'une moustache et de sourcils vert perroquet et d'une épaisse toison de la couleur des forêts au printemps?



M. Budd empocha les 500 livres. L'*Evening Messenger* publia toute l'histoire. Tremblant, le coiffeur se crut perdu de réputation. Aucun client, bien sûr, ne franchirait plus le seuil de sa porte.

Mais, le lendemain, une somptueuse limousine bleue s'arrêta devant le trottoir, immédiatement entourée de tous les gamins du quartier. Une dame, tout en vison et diamants, pénétra majestueusement dans le petit salon de coiffure.

— Vous êtes bien M. Budd? cria-t-elle. Le grand M. Budd? C'est formidable! Cher M. Budd, je vous demande une faveur. Teignez mes cheveux en vert, je vous en supplie. Tout de suite. Je veux être la première à avoir les cheveux teints par vous. Je suis la duchesse de Winchester et Lady Melcaster a juré qu'elle me devancerait, la chipie!



Si vous voulez avoir des cheveux verts, je vous donnerai le numéro de téléphone de M. Budd, à Bond Street, le quartier chic de Londres. Mais vous saurez ce que cela vous coûtera.

(*Traduction par Jeanne Fournier-Pargoire de* The inspiration of Mr. Budd.)

● Un honorable professeur, — qui n'est plus tout à fait un jeune homme, — doit à un sang-froid hors pair de n'avoir pas été dévalisé, une nuit, par deux malandrins. Il regagnait son domicile quand deux ombres menaçantes l'abordèrent.

— Ton fric !

A leur accent, il identifia des « pays ».

— Rentrez vos calibres, dit-il en retrouvant, épicé d'argot, le parler de son enfance.

Puis il leur expliqua, en patois, qu'il n'était pas un « cave », mais, au contraire, des leurs. Il affirme, — encore qu'il rencontre des incrédules, — qu'ils le crurent et qu'en lui faisant un bout de conduite, ils lui exprimèrent leurs doléances :

— Il n'y a plus moyen de s'en tirer, dirent-ils, la grosse entreprise motorisée ruine maintenant le petit artisanat...

Édouard, Élise et moi

par Pierre **BOILEAU**

Jamais deux sans trois, prétend le célèbre dicton. Or, deux fois déjà, j'avais sauvé la vie à mon ami Edouard.

— Accordons-lui encore une minute, dit Elise. S'il n'est pas là à neuf heures, nous déjeunerons sans-lui.

Vaines paroles! Je savais fort bien que la minute se prolongerait jusqu'à l'arrivée d'Edouard, dussent nos cafés au lait, qui déjà ne fumaient plus, être complétement froids.

L'indépendant Xavier avait, lui, depuis longtemps bu le sien. A travers la baie vitrée, j'accompagnai des yeux sa maigre silhouette blanche et bleue qui s'éloignait sur la plage encore déserte. Sa boîte de couleurs à la main, le frère d'Elise avançait à son habitude à la mouvante limite de l'eau. Aux sinuosités de sa marche, on pouvait suivre la progression des vagues.

Le brouillard venu de la mer se levait très vite, laissant deviner le sommet des falaises. Encore invisible, le soleil inondait le sable d'un or blanc.

Elise se baissa et ramassa la tasse vide de Xavier, dont Youko, son vieux pékinois, venait de récurer le fond. Je

Spécialiste du problème insoluble, — insoluble pour le lecteur, s'entend, — l'auteur du Repos de Bacchus *et de* Six crimes sans assassin *(pour ne citer que ces deux titres) fait depuis quelques années équipe avec Thomas Narcejac, le théoricien du roman policier. Les deux complices ont mis au point une nouvelle formule qui allie le classique roman à énigme au roman fantastique. Nous devons déjà à leur heureuse association :* Celle qui n'était plus... *(dont Clouzot a tiré son film* Les Diaboliques), Les visages de l'ombre *et* ...D'entre les morts *(qu'Alfred Hitchcock portera prochainement à l'écran). (Ces trois romans aux Editions Denoël.) Pierre Boileau fait, aujourd'hui, cavalier seul. Ce sera, la prochaine fois, et pour notre plaisir, le tour de Thomas Narcejac.*

me sentis rougir. Instinctivement, je lançai un coup d'œil inquiet au vieux monsieur qui, déjà, à plusieurs reprises, avait exprimé à voix haute ses sentiments sur l'incroyable sans gêne de certaines gens. Il lisait son journal. Je respirai. Mais j'aurais parié qu'Elise était déçue. Il y avait longtemps que j'avais soupçonné, dans ses incessantes attentions à l'égard du minable Youko, une large part de provocation.

La porte de la salle à manger s'ouvrit. Ce n'était pas Edouard, mais ce gros homme à courte moustache, arrivé la veille au soir en motocyclette à l'hôtel, et que nous avions tous eu le sentiment de connaître, sans toutefois réussir à mettre un nom sur ses traits. Son regard lourd se posa sur nous, mais il n'esquissa pas le plus léger signe de tête et passa, raide, devant notre table.

— Eh bien, avez-vous retrouvé l'identité de ce gentleman ? me demanda Elise.

Je n'eus pas le loisir de répondre. La porte s'ouvrit à nouveau, livrant passage au séduisant fiancé d'Elise.

Une des coquetteries d'Edouard était d'arborer, chaque jour, un nouvel ornement vestimentaire. A croire que, en prévision du mois de vacances que nous devions passer ensemble, il avait effectué trente emplettes particulières. Cette fois, c'était une pochette de soie mauve, brodée d'une discrète chimère. Il baisa les ongles laqués d'Elise.

— Pardonnez-moi, chérie. J'ai encore lu si tard avant de m'endormir...

Elle lui sourit de cet indulgent sourire qui m'exaspérait.

— En somme, c'est uniquement la faute de votre roman. Il faudra que vous me le prêtiez. Seulement, vous, m'attendrez-vous pour déjeuner ?

Il remuait avec application son café crémeux où le sucre était depuis longtemps fondu.

— Vous savez, j'ai appris qui est ce type à moustache.

Edouard aimait renseigner et surprendre. Il prit un temps, ménageant son effet.

— C'est le fameux inspecteur Moiraud dont tous les journaux ont publié la photo.

— Ah! Je comprends pourquoi nous... commença Elise.

Je me retournai pour regarder le policier et, dans ce mouvement, mon coude heurta la main d'Edouard qui portait la tasse à ses lèvres. Il lâcha prise et la porcelaine alla se briser sur le parquet.

— Quel maladroit je fais! m'écriai-je, affectant de ne m'adresser qu'à moi-même et négligeant de m'excuser auprès de l'intéressé.

Edouard frottait, consterné, la jambe de son pantalon.

— N'allez surtout pas vous changer, chéri, fit Elise. Nous ne vous reverrions pas de la matinée.

Le vieux monsieur nous observait en remuant les lèvres. Il avait définitivement trouvé ceux qui lui gâcheraient ses vacances.

Elise fit signe à la servante d'apporter un nouveau déjeuner.

— Finalement, c'est vous qui allez manger chaud! dit-elle à Edouard. C'est un comble!

Elle abaissa les yeux sur Youko qui lapait à petits coups pressés l'épaisse flaque.

— C'est la noce, aujourd'hui, ma beauté bleue!

La beauté bleue émettait son éternel grongement de catarrheux. La servante revint. Nous beurrâmes nos tartines.

— Voyez-le donc. Qu'est-ce qui lui prend? fit soudain Edouard en désignant Youko.

Le pékinois avait commencé de tournoyer comme s'il courait après sa queue, ce qui n'avait rien que de très banal. Mais voici que, le corps raidi, il se mettait à trembler de plus en plus violemment et à un tel point que nous eûmes bientôt le sentiment que ses pattes n'allaient plus pouvoir le porter. Déjà, Elise se baissait, tendait des mains hésitantes...

Un dernier frisson parcourut Youko dont les poils se hérissèrent, révélant une longueur insoupçonnée, et il tomba sur le côté, sa gueule ouverte laissant échapper un ruban de langue violette.

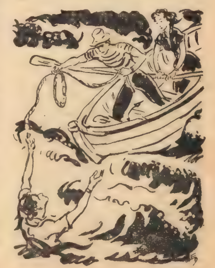
Elise ne comprit pas immédiatement. Puis, avec un cri plaintif, elle se jeta à genoux, n'osant toutefois toucher le corps.

Nous nous regardions, Edouard et moi, avec une fausse consternation. Nous nourrissions une égale répulsion pour ce vieux petit chien triste et fripé, d'apparence toujours sale. Avec un ennui visible, Edouard s'agenouilla auprès de sa fiancée. D'un geste inutile, mais plein de gravité, il passa la main devant les yeux vitreux de la bête, puis il lui souleva une patte qui retomba mollement.

— Il aura avalé quelque chose. Seulement je me demande bien quoi?

— Tout simplement le café au lait qui vous était destiné, fit derrière nous une voix calme.

L'inspecteur Moiraud s'approchait à pas lents, achevant de s'essuyer la bouche avec son mouchoir. Détaché du cadavre de Youko, le douloureux regard d'Elise enveloppa Edouard avec une égale intensité d'expression Et, en dépit de ma propre angoisse, cette soudaine trans-



position me parut d'un comique puissant.

Le policier arriva à notre hauteur, mais, contrairement à notre attente, il poursuivit son chemin vers la porte. Edouard avait progressivement pâli; la main comprimant son cœur, il masquait la chimère brodée.

— Dans ce cas, que... que dois-je faire?

L'inspecteur Moiraud remettait son mouchoir dans sa poche. Il répondit sans se retourner.

— Aviser la gendarmerie qui pourra éventuellement...

— Mais vous-même, ne pouvez-vous pas...?

— Moi, je suis en vacances. N'importe comment, je n'ai pas qualité...

L'inspecteur sortit. Peu après, s'éleva le crépitement de sa moto.



Nous étions seuls maintenant, dans l'immense salle à manger, avec une fille de salle qui, occupée à passer des pots vides par le judas de la cuisine, avait ignoré l'incident. Edouard et Elise s'étaient rassis. Auprès de la tache humide et des débris de porcelaine, l'infortuné Youko semblait l'article de ménage destiné au nettoiement du parquet.

— La gendarmerie, reprit pitoyablement Elise, qu'est-ce qu'elle fera, la gendarmerie?

— Une enquête et, pour commencer, elle ordonnera vraisemblablement l'autopsie pour découvrir la nature du poison.

— Mon Dieu! On lui ouvrirait le ventre! Mais c'est horrible, horrible! On doit pouvoir s'opposer...

— N'oublions tout de même pas... commença Edouard avec raideur, mais il s'interrompit et posant sa main sur la mienne :

— Somme toute, je vous dois la vie, Roger. Sans votre opportun coup de coude, c'est moi qui serais...

Il ajouta, pensif, en contemplant le sol :

— Il est vrai que le poison doit agir plus lentement sur un organisme humain. Quoi qu'il en soit, le résultat eût été le même.

— Mais, objectai-je en répondant néanmoins à son étreinte, rien ne prouve que c'est le café au lait. Youko peut fort bien avoir avalé auparavant quelque saleté.

— C'est justement ce que l'autopsie...

Elise éclata en sanglots. Edouard lui tendit un peu brusquement sa pochette, et de nouveau tourné vers moi :

— Je suppose que la servante avait empli nos quatre tasses en même temps.

— Oui. Nous pensions que vous alliez tout de suite nous rejoindre. Xavier était avec nous. Il a aussitôt filé pour ne pas rater son effet de soleil.

Nos regards cherchèrent, à l'extrémité de la plage, une petite touche bleue. Xavier était au travail. Juste au-dessus

de lui, dans une échancrure de la falaise due à un récent éboulement, le clocher de la chapelle Sainte-Philomène émergeait d'un cocon de brume.

— Ainsi nos trois tasses sont restées servies pendant...?

— Oh! pendant plus de dix minutes.

— Et comme notre table est sur le chemin de la porte, n'importe qui, en passant, a pu jeter...

— Et vous pensez que nous n'aurions rien vu! protesta Elise recouvrant l'usage de la parole.

Edouard récupéra sa pochette, la défroissa, la replaça le dessin apparent.

— Je ne pense rien. Je cherche.

— Mais, dis-je à mon tour, comment le... criminel aurait-il su que cette tasse vous était destinée? S'il est arrivé après nous dans cette pièce, il devait ignorer que Xavier avait déjà déjeuné.

— Autrement dit, ce pourrait ne pas être Edouard qui était visé, mais Xavier, fit vivement Elise.

Edouard semblait déçu à l'idée de perdre la vedette.

— Allons donc! Vous n'imaginez pas que notre assassin aurait agi sans savoir très exactement quelle serait sa victime. Pourquoi ne pas supposer aussi que le poison a été déposé à l'avance, au hasard, dans une des quatre tasses encore vides?

C'était là le langage de la raison. Et chacun s'enferma dans ses pensées.

— Enfin, vous n'avez pas d'ennemis, reprit Elise d'une voix de petite fille, assez peu en harmonie avec le ton de notre conversation.

— Je ne connais même pas les pensionnaires de cet hôtel... A part le vieux monsieur qui ne cesse de nous faire les gros yeux.

— Croyez-moi, dis-je, nous nous faisons bien inutilement du souci. Ce café au lait n'a, de toute évidence, rien à voir avec la mort de notre pauvre Youko. Il n'y a là qu'une troublante coïncidence.

— Décidément, vous ne tenez pas à ce que je vous doive la vie, Roger.

— Devez-moi simplement l'apéritif, répliquai-je avec un enjouement destiné à bien montrer que, pour ma part, je considérais le débat comme clos.

Quoi qu'en pensât Edouard, il ne pouvait plus être question de suivre le conseil de l'inspecteur Moiraud. Et Elise le marqua nettement en observant à travers ses larmes revenues :

— Nous n'allons tout de même pas le laisser ramasser par les domestiques, et jeter Dieu sait où!

— *Inhumons*-le dans le sable, fit Edouard en soulignant le mot.

— Pour que des enfants le découvrent en jouant, ou que la mer...

— Eh bien, enterrons-le dans le jardin, proposai-je. On nous autorisera certainement.

Elise me remercia du regard.

— Oui, c'est cela, au pied

du tilleul. Je vais demander une caisse.

Edouard mit un temps avant de comprendre. Il répéta enfin, l'air hébété.

— Une caisse!... Ah! oui, une caisse.

Encadrant Elise qui portait le petit cadavre, nous nous dirigeâmes vers le bureau de l'hôtel.



Après la cérémonie, Edouard et Elise partirent en auto pour une localité voisine où venait, nous apprit-on, de s'ouvrir un chenil. Ils n'insistèrent que faiblement pour que je les accompagne et je ne leur cachai pas combien me semblait indécente cette hâte à remplacer Youko, comme s'il se fût agi d'un quelconque article de série. En réponse à quoi Elise me demanda ce que je devais alors penser de ces parents en deuil qui se mettent incontinent en mesure d'avoir un nouvel enfant. Question qui, je l'avoue, me laissa quelque peu perplexe.

Mon slip au poing, j'allai retrouver Xavier. La plage était maintenant abondamment occupée. Le sexe faible dominait. Dans chaque groupe, on pouvait compter au moins deux de ses représentants pour un homme. On devinait parfois deux générations, sans toujours réussir à discerner la mère de la fille. La plupart des femmes étaient d'ailleurs étendues sur le ventre, traçant de l'orteil des arcs de cercle. Beaucoup de jolies filles, mais aucune cependant de comparable à Elise.

Sortant de l'eau, de jeunes hommes aux muscles luisants, les poils collés aux jambes, se lançaient avec vigueur un pesant ballon sur lequel leurs mains claquaient. Je fis un crochet pour les éviter et passai devant la rangée de cabines abandonnées, blancs sarcophages qui devaient abriter des momies en maillots à volants ou à raies.

Le dernier quart de la plage demeurait ordinairement désert (sauf toutefois le dimanche, où s'y installaient humblement des touristes à chaussures, qui apportaient leur déjeuner), il l'était à présent de façon définitive à cause de deux séries d'éboulements. La municipalité avait fait planter un écriteau : « Danger ».

Pour l'heure, cet écriteau portait le veston de flanelle de Xavier. Le frère d'Elise était assis au pied même de la falaise à laquelle il se serait sans doute adossé sans l'amoncellement de blocs crayeux dégringolés du sommet.

Il rêvassait sur son pliant, sa pipe vide à la bouche, le pinceau suspendu. Je lui lançai ma blague à tabac, qu'il rata, naturellement.

— N'aurais-tu pu choisir une autre place?... Crois-tu que la vue serait moins bonne vingt pas en avant?

— Non. Seulement je n'aurais plus la falaise juste derrière moi.

Comprends combien il est délectable de se demander...

J'étais maintenant tout près de lui. Il sentait l'alcool, et je me rappelai qu'un temps assez long s'était écoulé entre son départ de la salle à manger et le moment où nous l'avions aperçu à travers la fenêtre. Il avait dû s'arrêter au bar.

Je récupérai ma blague qu'il avait conservée sur ses genoux, et roulai une cigarette. Il attendit que je lui offre du feu et reprit :

— Ici, au moins, il peut se passer quelque chose. Songe à la valeur que prend chaque minute, chaque seconde. Le sentiment de vivre intensément en ne faisant rien. Quand je vois s'ennuyer tous ces imbéciles...

Je haussai les épaules.

— Pourquoi s'ennuieraient-ils? Ils chérissent le vide de leur existence et ne redoutent, au contraire, rien autant qu'un... imprévu fâcheux.

— Moi, j'ai toujours préféré un faire-part à pas de lettre du tout.

— D'autant que, dans ce cas, il s'agit d'un autre... A propos, il s'en est fallu de peu que je ne vienne t'annoncer la mort d'Edouard.

Xavier leva très haut les sourcils. Mais en même temps, d'un geste prompt, il endiguait mes paroles.

— Un instant! Laisse-moi savourer l'attente... Là, tu peux y aller.

Je lui résumai l'événement. Il m'écouta sans m'interrompre, béat, oubliant de tirer sur sa pipe qui s'éteignit. Lorsque j'eus terminé, il fit pensivement, mais sans témoigner de la moindre émotion :

— Youko! Comme c'est étrange! Moi qui me complaisais à l'imaginer mourant de vieillesse avec une tumeur mal placée, et empoisonnant le ménage, au sens figuré du mot : Edouard voulant le faire piquer, et ma sœur... Dommage!

Il poursuivit sans transition :

— Ainsi, pas un de vous ne m'a soupçonné. C'est très chic!

Je le regardai avec un étonnement amusé, mais son visage écartait toute idée de plaisanterie. Aussi, je répondis avec le plus parfait sérieux :

— Mais c'est exact. Tu aurais facilement pu... Eh bien, non, l'idée ne nous est pas venue!

— Très chic! répéta-t-il avec l'accent de la plus sincère conviction. Après un silence, il ajouta :

— Note que ce n'est pas moi... Tu as l'intention de te baigner?

— J'ai cette intention.

Je m'assis sur le sable et délaçai mes espadrilles.

— D'ailleurs, reprit Xavier, je ne suis pas celui à qui le crime profite. Edouard m'accepte. Il me déteste, mais il m'accepte. C'est bien convenu avec Elise qui a été parfaite. J'aurai ma chambre, mon couvert... Car on ne peut tout de même pas briser une vocation comme la mienne.

Je regardai la toile à peine ébauchée à laquelle, je l'aurais parié, il n'avait pas touché de-

puis la veille. Il y promena son pinceau sec.

— Peinture! Nom avouable de ma paresse!

— Ne te fais pas plus cynique que tu n'es, m'écriai-je. Tu as du talent et tu le sais.

— Laisse-moi l'oublier.

Je posai une pierre sur mes vêtements.

— Tu m'attends?

— Non. Je m'en allais. Je voudrais passer à la poste.

Je pensai que la poste devait renfermer de hauts tabourets, des préposés en vestes blanches et des flacons multicolores en guise de formules imprimées. Je descendis la grève en courant, ralentissant sur le sable luisant et dur, clouté de coquillages comme ces coffrets-souvenirs que vendent les marchands de la rue du Port.

L'eau était froide. J'éprouvai l'habituelle et horrible sensation, la plus affreuse que je connaisse. Je nageai comme on se bat.

Xavier avait rassemblé ses affaires. Il s'avança jusqu'à l'ourlet des vagues.

— C'est toi qui devrais épouser ma sœur!



J'arrivai en retard pour déjeuner. Bien entendu, on avait commencé sans moi.

Le repas fut moins lugubre que je ne l'avais craint. On ne parla ni de Youko, qu'aucun des pensionnaires du chenil n'avait été jugé digne de remplacer, ni de l'attentat. Toutefois, nous bûmes nos cafés dans un silence tragique.

Question rituelle et vaine, Edouard demanda qui venait l'aider à retirer ses lignes. Empruntant le canot de l'hôtel, il allait chaque jour pêcher des plies qu'il apportait aux cuisines, et qu'on ne nous servait jamais.

Nul d'entre nous ne l'accompagnait : Elise, par amour-propre, pour ne pas revenir, quelque envie qu'elle en eût, sur une opinion imprudemment avancée, Xavier, parce qu'il craignait d'être malade, et moi, pour ne pas demeurer seul avec Edouard.

Le soleil ardait. Nous allâmes tous trois nous installer le long des cabines où une ombre avare contraignait les peaux délicates à un alignement militaire. Devant nous, la plage nue semblait appeler une course. Je dépliai le « transatlantique » d'Elise avec ce sentiment de gêne qui ne m'a pas quitté depuis le jour où, adolescent, j'avais vainement lutté contre un de ces diaboliques fauteuils sous les yeux railleurs d'un groupe de jeunes filles. Je devais mettre longtemps à découvrir qu'il suffit de poser au sol les bras taillés en crémaillère.

Les mains en visière, nous regardâmes Edouard s'éloigner dans un scintillement presque insoutenable. Il était tête nue, se prétendant puérilement immunisé par un séjour de cinq années en Afrique équatoriale. (Je le soupçonnais, d'ailleurs, d'emporter un chapeau.) Il ramait

à longs coups réguliers. Le canot de l'hôtel était blanc avec un liseré vert. La digue nous le cacha tout à coup.

La nuque dans le sable, Xavier faisait semblant de dormir. Elise tira son tricot d'un sac bariolé... et ne tricota pas. Je contemplai le phare, trop court esthétiquement parlant, dont la chaleur ondulait les contours. Il me semblait qu'il fondait comme une glace trop tôt démoulée. Tout le paysage devenait flou. Autour de moi, les corps étaient des cires molles qu'on eût pu modeler à son gré. Et moi-même... Pourtant, n'avions-nous point connu presque quotidiennement une température semblable?

La sueur m'inondait les paumes, comme si j'avais puisé à un ruisseau; je la sentais sourdre sous mes cheveux. Plus intolérable encore était cette impression de respirer à travers un masque d'ouate. Je commençai réellement de suffoquer lorsque mes yeux rencontrèrent ceux d'Elise.

— Mon Dieu! Roger, qu'avez-vous?

— Et vous-même?

— J'ai peur.

— Moi aussi, j'ai peur. Je pense qu'il est tout seul et que si quelqu'un a vraiment décidé...

Je n'achevai pas. Elle porta son petit poing à sa bouche.

— C'est bien cela. Ainsi, vous aussi... Et moi qui me traitais de folle!

— Allons-y! dis-je en me redressant. Je sais où il pose ses lignes. C'est dans l'axe du sémaphore. Prenons n'importe quel canot.

J'empoignai Elise par le bras; je l'entraînai. Xavier n'avait pas bougé.



— Au fond, ce que nous faisons est ridicule et nous n'allons réussir qu'à l'effrayer, répétait-elle alors que son regard exprimait clairement que je ne ramais pas assez vite.

Passé la digue, la houle se fit instantanément plus forte. Aussi loin que l'œil pouvait porter, il n'y avait rien sur la mer. Elise s'agitait dangereusement pour notre stabilité.

— Enfin nous devrions le voir. Il ne peut être si loin!

— Seulement, il y a les vagues. Tenez, nous voici à la hauteur du sémaphore. Nous n'avons qu'à nous écarter de la côte.

Ensemble, nous aperçûmes les premiers flotteurs, et presque aussitôt nous entendîmes appeler. Mais, cherchant un canot, nous mîmes quelques instants à découvrir une tête. Edouard n'avait plus ni la force de nager, ni la maîtrise de faire la planche. Il battait désespérément l'eau pour se maintenir.

Notre vue lui rendit vigueur et sang-froid, et il fut au bateau avant que j'aie réussi à virer. Son abordage faillit nous être fatal.

— Il était temps! murmura-t-il en fermant les yeux.

Encore qu'Edouard fût manifestement épuisé, son visage avait conservé ses fraîches couleurs, ses traits étaient à peine altérés, et c'est avec grâce qu'il s'abandonna, dans une altitude qui eût pu paraître étudiée. Il n'avait rien de pitoyable et il me rappela ces jeunes premiers de cinéma qui, dans les plus déplorables situations, ne nous offrent jamais que l'image d'une déchéance dosée.

Nous n'osions parler et ce fut lui qui interrogea :

— Par quel miracle?

Je laissai Elise répondre.

— Un pressentiment. Cela nous a pris brusquement sur la plage. Roger a été magnifique d'initiative. C'est bien grâce à lui...

Je me hâtai de demander :

— Que vous est-il exactement arrivé?

Edouard avait retiré sa chemise; il se frottait la poitrine de ses poings serrés.

— Une voie d'eau à laquelle je n'avais tout d'abord pas prêté attention, et qui s'est agrandie d'un coup, comme si la coque se fendait. Jamais je n'aurais pu regagner la côte. J'étais sans force, peut-être à cause du déjeuner... Il faudra que je me remette à l'entraînement, conclut-il.

— Sans compter que vous auriez pu attraper une bonne congestion, dit assez platement Elise.

Après un temps, elle reprit timidement :

— Mais enfin, cette voie d'eau, un accident?

— Bien entendu. Que voulez-vous que cela soit? fit Edouard d'un ton trop assuré.

Nous ne nous quittâmes point de l'après-midi, qui nous parut interminable. A tous moments, nous regardions nos montres, à la fois désœuvrés et fébriles comme à la veille d'un départ. Nous appelions la nuit. Sans doute, chacun de nous nourrissait-il confusément l'espoir qu'elle suffirait à effacer, comme un rêve pénible, le souvenir de cette dramatique journée.

Tandis que nous nous lavions les mains à la fontaine du hall, Edouard me glissa à l'oreille :

— Je voudrais vous parler seul à seul. Voulez-vous dix heures devant la chapelle?

— Entendu.



Edouard invoqua une légitime fatigue, et je prétendis me rendre au casino où je savais que ni Elise, ni Xavier ne m'accompagneraient. Renonçant au sentier des douaniers, dont la prudence interdisait l'accès, je fis le tour par l'exténuant escalier du vieux port et la route à travers les prés. J'étais, du reste, dans un état de surexcitation extrême et j'avais grand besoin de marcher. Instinctivement, je ralentis en apercevant la chapelle, toute petite sous la lune.

Je m'arrêtai même un instant avant de la contourner.

Edouard était déjà là, assis sur la table d'orientation. Derrière lui, dans la brèche récente de la falaise, la mer, couleur de cendre, semblait une nappe de brouillard épaisse et très lointaine.

Il me tendit son étui à cigarettes. Je m'assis à mon tour sur le plateau circulaire, de telle sorte que nous ne pouvions nous voir qu'à la condition de tourner un peu la tête. Je le sentais contraint, impression que me confirma son silence. Il se décida enfin.

— Vous devez vous demander pourquoi je vous ai fixé ce rendez-vous solitaire, Roger. Simplement pour vous remercier. Mais pour vous remercier comme je ne pouvais le faire devant Elise. C'est-à-dire non plus seulement pour cette vie que je vous dois, mais... pour le fait d'avoir accompli un tel acte. Me comprenez-vous ?

Il paraissait chercher ses mots. Mais j'eus le sentiment qu'il forçait, pour ne pas dire qu'il feignait son trouble, et que ce laborieux préambule faisait partie du programme, comme le silence précurseur du début.

— Pour vous remercier en homme qui sait toute la valeur d'un tel acte venant de vous. Je ne parle pas, bien entendu, de votre providentielle maladresse de ce matin, — encore qu'il me soit impossible de n'y point voir une manifestation, ô combien symbolique, du Destin, — mais seulement de votre intervention de cet après-midi, de ce geste que vous avez accompli librement, volontairement, vous qui... devriez me haïr, puisque vous aussi... vous aimez Elise.

Le mot était lâché. Et Edouard, libéré, si tant est qu'il eût jamais éprouvé la moindre gêne, attaqua enfin son morceau d'éloquence soigneusement préparé.

— Car j'ai, depuis longtemps, percé votre douloureux secret, ô Roger, mon ami...

L'exécrable discours !

Edouard commençait par mon panégyrique, il exaltait mes vertus : modestie, délicatesse, abnégation ; parallèlement, il s'abaissait, en un sot démarquage des romans russes, pour conclure enfin à l'injustice du sort. « C'est vous, Roger, qui m'êtes tellement supérieur en tout, qui devriez être l'élu... »

Et sa fausse humilité laissait éclater l'orgueil de m'avoir été préféré.

Après quoi, nouveau parallèle, il imaginait, les rôles étant intervertis, ce qu'aurait été sa conduite à lui, l'indigne. A quelles extrémités la jalousie ne l'aurait-elle pas poussé ? De quoi n'aurait-il pas été capable ? C'est ce qu'il n'osait préciser. Mais, cette fois encore, la comparaison tournait à ma gloire et à sa confusion... Cependant, il sous-entendait : « Peut-on me haïr, moi, Edouard, le protégé des Dieux ? »

Tout d'abord, j'étais demeuré anéanti, puis la fureur monta

en moi. Pourtant, ce n'étaient ni la suffisance, ni l'hypocrite pitié de mon rival qui m'exaspéraient. A dire vrai, ce n'était aucune des paroles prononcées, mais seulement l'aveuglement qu'elles trahissaient et qui me fit l'effet d'un intolérable défi.

Intolérable, oui. Mille témoins eussent-ils alors dû m'entendre que je n'aurais pu résister au désir de lui crier la vérité, à la volupté d'anéantir sa légende et la mienne.

Et, pour que le coup portât d'autant mieux, répudiant toute brutalité, c'est de ma voix la plus posée, la plus douce que, dans le silence qui suivit sa péroraison et alors que, debout, il s'apprêtait, les mains offertes, pour la théâtrale étreinte qui eût consacré sa victoire, j'articulai :

— Une précision, toutefois, si vous permettez, Edouard... C'est moi qui, par deux fois, ai tenté de vous assassiner.

L'adorable minute, qui me dédommagea au centuple! Edouard littéralement plié en deux, devant prendre appui sur la table, et moi l'achevant sans hâte, à coups précis.

— A quoi peut tenir une vie humaine!... Je m'étais promis que si nous attaquions ce matin, sans vous, notre petit déjeuner, le poison demeurerait, cette fois encore, dans ma poche. Par sa sollicitude, Elise en a décidé autrement.

« Mon geste a passé inaperçu car, comme vous le pensez bien, elle n'avait d'yeux que pour la porte... où vous apparûtes enfin, toute pochette dehors, pour nous apprendre... qui était le gros homme assis à quelques tables derrière nous. Décidément, il sait tout, cet Edouard!

« L'inspecteur Moiraud! Beau prétexte à ma lâcheté, car déjà je tremblais... Ne tue pas un homme qui veut... Un coup de coude, et vous deveniez mon obligé... Et je ne vous en haïssais que davantage.

« Ce fut mon tour d'arriver en retard, à midi. Un léger crochet par le port, alors à sec et désert, où le canot de l'hôtel offrait son flanc... Une incision dans la coque... Vous remarquerez : toujours le crime à retardement, c'est-à-dire qui n'engage pas définitivement son auteur et qui laisse place au revirement du lâche. Encore ce mot, Edouard, pour que vous ne vous mépreniez pas (vous en seriez capable) sur le sens de mon intervention. Après ce que j'ai enduré sur la plage, la preuve est faite que ni l'amour, ni la haine ne pourront jamais suffire à faire de moi un assassin.

Il leva vers moi son beau visage pâle et glacé où, progressivement, se peignit une expression d'affectueuse pitié. En même temps, il inclinait la tête sur l'épaule, écartait les bras, se figeait enfin dans une attitude inspirée de la plus conventionnelle allégorie du pardon.

— Mon pauvre Roger! Comme vous avez dû souffrir et combien je vous plains!...

Il eût été capable d'ajouter :

« Et combien je vous aime! » sans la vue du revolver que je braquai soudain sur sa poitrine.

— Non, Edouard, ce n'est pas moi, ce n'est plus moi qu'il faut plaindre... Ni la haine, ni l'amour, vous ai-je dit... Mais la peur!... Or, j'ai maintenant peur de vous, affreusement peur, parce que vous savez la vérité, parce que vous pouvez parler... et que vous parlerez, car, en dépit de tout, vous ignorez ce dont je demeure capable...

L'angoisse ravageait ses traits. Je fis un pas en avant; le canon de l'arme effleura son veston. Et il recula d'un pas. Derrière lui, l'échancrure de la falaise dessinait comme un halo brumeux et lointain.

— Non! Non! Je me tairai, Roger. Je vous jure...

— Impossible! J'aurais trop peur... Un lâche! N'ai-je donc point suffisamment insisté?

Je fis un nouveau pas.

...Des pêcheurs découvrirent, au petit jour, son cadavre écrasé sous l'avalanche de roches blanches qu'il avait entraînées dans sa chute.

L'accident était évident. L'enquête conclut en ce sens, en dépit de la troublante déposition d'Elise, quant aux événements de la journée, que je confirmai point par point.



Il y a maintenant cinq ans que je suis le mari d'Elise, et mon bonheur, payé sans doute d'un prix trop élevé, est plus... calme que je ne l'avais imaginé.

Nous ne parlons jamais d'Edouard. Mais nous observons la pieuse tradition de la Toussaint. Xavier nous accompagne au cimetière. C'est lui qui porte les chrysanthèmes.

Cher vieil Edouard, si mauvais psychologue! Après ma pitoyable confession, avoir encore pu supposer que j'étais homme à le menacer d'un revolver chargé!...

(*Dessin d'E. Dufour.*)

● Un avocat reprochait aigrement à Me de Moro-Giafferi d'avoir dit qu'il était sot et plaidait fort mal.

— Comment, s'indigna Moro sincèrement contrarié, tu me le dis, à moi, alors que je suis précisément le seul au Palais à soutenir le contraire...

● Conclusion d'un échange d'amabilités entre avocats :

— Moi, Monsieur, je suis très à cheval sur le code...

— Méfiez-vous, mon cher confrère, il est toujours dangereux de chevaucher des montures que l'on connaît mal...

● Médecin psychiatre remarquable, le docteur Micoud essayait d'expliquer aux jurés d'une cour d'assises le caractère particulièrement tourmenté d'un meurtrier. Il s'agissait d'un bossu surnommé « Lagardère ». L'expert eut cette conclusion malheureuse, bien qu'en parfaite harmonie avec le physique de l'accusé : « Cet homme vivait replié sur lui-même ! »

Trop belle pour mourir

par Harry WIDMER

Le tueur était dangereux comme un cobra. Mais on ne pouvait le découvrir, à cause des arbres.

Par cette nuit étouffante de Brooklyn, Prospect Park était un véritable paradis pour les milliers de malheureux, en quête d'un peu de fraîcheur, qui étaient venus s'y réfugier. C'était un paradis aussi pour cet assassin avide d'échapper aux lubies qui s'étaient emparées de son cerveau enfiévré.

La voiture de police de Jim Dana contourna le parc et s'y engagea ensuite en franchissant l'entrée située dans Third Street, puis elle traversa la grande allée et s'engagea carrément à travers la prairie. Sa sirène gémissait sans cesse en sourdine pour signaler son approche.

Parvenu à l'emplacement où la foule des promeneurs était le plus dense, la voiture s'arrêta finalement. Il y avait là cinq voitures de patrouille vertes et, blanches, rangées en bon ordre, tant sur l'herbe que sur les allées. Au centre, passait un de ces sentiers très ombragés dits « sentiers d'amoureux ».

Jim Dana ouvrit son porte-insigne de cuir et sortit son écusson d'or de lieutenant. Puis, il mit pied à terre et se dirigea d'un pas rapide vers un groupe d'agents en uniforme stationnés non loin de là, et qui, en l'apercevant, se mirent aussitôt au garde-à-vous.

Cette incursion dans le monde du crime vous montrera que Harry Widmer n'est pas un amateur, et qu'il possède une connaissance approfondie des milieux qu'il dépeint. Nous sommes sûrs que vous aimerez le caractère très humain et le dénouement fort imprévu de cette dramatique nouvelle.

— Roy Schmidt a téléphoné? s'informa Dana.

L'un des hommes de patrouille sortit du rang.

— Oui, lieutenant.

Et, désignant d'un coup de tête un de ses collègues :

— C'est Morris qui était resté en faction auprès de la victime et des deux témoins.

Dana se retourna pour observer d'un coup d'œil les deux témoins : une jeune fille de vingt ans, jolie, aux cheveux châtain foncé, qui paraissait avoir très peur et un jeune homme de vingt-cinq ans, aux cheveux blonds taillés en brosse, à l'air gamin et sympathique qui semblait beaucoup plus calme.

Dana leur adressa un hochement de tête en manière de salut et interpella son sergent :

— Ryan, vous allez prendre le commandement de la patrouille. Le rapport de Roy Schmidt est venu assez rapidement pour nous permettre de cerner le parc. Même si l'assassin avait des ailes, il ne pourrait pas se glisser à travers nos voitures de radio. Actuellement, il se trouve forcément dans l'espace que nous englobons. Nous savons qu'il porte une chemise jaune avec une flèche noire brodée sur le devant. Assurez-vous de sa personne, Ryan. Il ne faut pas que Prospect Park devienne un autre Central Park.

Dana s'adressa à Schmidt :

— Maintenant, allons voir la victime.

Ils se dirigèrent vers le monceau de journaux que l'on avait étalés pour dissimuler le cadavre.

— Déblayez tout ça, ordonna Dana.

Trois hommes enlevèrent prestement les journaux, mettant entièrement à découvert le corps frêle qui gisait recroquevillé sur le gravier de l'allée et sur lequel on venait de braquer un projecteur qui l'éclairait en plein.

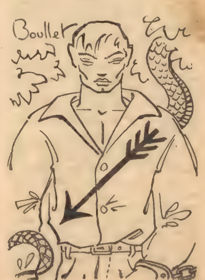
Schmidt soupira :

— Elle était belle, lieutenant.

— Trop belle pour mourir, répondit durement Dana, en se baissant pour regarder la morte de plus près.

La balle avait pénétré par l'œil gauche. Les cheveux noirs s'étaient plaqués, de ce côté, sur la joue.

Dana se releva.



— C'est bon. Vous pouvez la recouvrir. Éteignez la lumière.

L'obscurité grandissante retomba, voilant le corps.

Schmidt montra le braceletmontre que la victime portait au bras.

— Le vol n'a pas pu être le mobile du crime. Elle avait également trente dollars dans une petite poche de sa robe. On y a trouvé aussi des cigarettes et des allumettes; mais aucune pièces d'identité.

Dana et Schmidt rejoignirent les deux témoins. Dana leur fit signe de l'accompagner jusqu'à un banc et s'assit à côté d'eux. L'agent Schmidt éclaira son calepin et expliqua :

— Cette personne s'appelle Louise Roberts, lieutenant. Son nom, à lui, est Bert Laidlaw...

Et, se tournant vers le jeune homme et la jeune fille :

— Vous avez affaire au lieutenant Dana.

— Alors, mademoiselle? interrogea Dana. Vous étiez là quand ça s'est passé?

La jeune fille triturait nerveusement un petit mouchoir entre ses doigts.

— Non, pas absolument. J'étais assise au tournant de l'allée qui est après celle-ci. J'étais venue là pour prendre un peu l'air avant de rentrer chez moi pour taper des rapports. Je fais un peu de copie, le soir, dans ma chambre. Ça m'aide à joindre les deux bouts.

— Bien, fit doucement Dana. Voyons, vous avez vu l'homme qui a tiré?

— Oui, je l'ai vu à peu près dix minutes avant le moment où j'ai entendu le coup de feu. Comme je vous l'ai dit, j'étais là, sur un banc, au tournant de l'allée, quand ce type à la chemise jaune est venu s'asseoir à côté de moi, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'en débarrasser. Finalement, quand il s'est rendu compte que je ne voulais rien savoir, il m'a injuriée et il est parti.

Dana se retourna vers le jeune témoin.

— Et vous, monsieur Laidlaw, où étiez-vous?

— Moi, j'étais assis à deux bancs plus loin que cette jeune personne. (Il regarda la jeune fille en souriant.) A ce moment-là, nous n'avions pas encore fait connaissance. Je venais tout juste de m'asseoir quand l'individu à la chemise jaune a quitté le banc où elle était. (Il risqua un nouveau sourire à l'adresse de Louise et récolta, cette fois, un demi-sourire de sa part.) C'est bien dommage que je n'aie pas su, à ce moment-là, comment il s'était comporté vis-à-vis d'elle.

Il épia l'effet qu'allait produire cette insinuation.

Dana l'observa un instant :

— Qu'est-ce que vous faites, dans la vie, monsieur Laidlaw? demanda-t-il.

— Je suis employé à la Gowanus Metal Corporation. Ça se trouve là-bas, dans le quartier de Red Rock.

— Et vous, mademoiselle, questionna Dana en se retour-

nant vers la jeune fille. Ne m'avez-vous pas dit que vous faisiez des copies, pendant vos soirées?

— Oui, le soir, c'est cela. Dans la journée, je suis entraîneuse au *Melody Lane Dancing* de Fulton Street. (Elle s'était remise à tortiller son mouchoir.) En matinée, ce n'est pas la même clientèle que le soir.

La physionomie de Bert Laidlaw s'illumina.

— Entraîneuse! Oh, mais alors, vous pourrez me donner des leçons de danse. (Il la considéra avec admiration.) Ça, alors... c'est une veine!

Dana s'interposa :

— Quand vous en aurez fini de discuter dancing, nous pourrons peut-être parler du crime.

Et, s'adressant de nouveau à Louise :

— Qu'est-ce que vous avez fait quand vous avez entendu le coup de feu?

— Le coup de feu... balbutia Louise, impressionnée par la brutalité de Dana. Eh bien, voilà... J'ai eu l'impression qu'il était parti de derrière moi. Alors, je me suis levée d'un bond, et je me suis sauvée comme une folle. L'allée faisait un détour et revenait ensuite par ici... Et, tout à coup, je me suis trouvée en face de cette fille étendue en travers de l'allée. Le type à la chemise jaune était debout à côté d'elle.

Bert Laidlaw ajouta :

— Oui, c'était bien le même individu. Nous étions, Louise et moi, par ici, et on pouvait voir distinctement la flèche noire sur sa chemise jaune. (Laidlaw passa la paume de sa main droite sur la paume de sa main gauche.) Il s'est enfui à travers les arbres.

Dana quitta les témoins pour retourner auprès de l'agent Schmidt :

— Vous avez exploré le terrain pour voir s'il n'y avait pas un revolver par terre?

— Oui, pouce par pouce, lieutenant; mais on n'a rien trouvé nulle part. Cette allée-ci, où l'on a retrouvé la victime est, parallèle à celle où Mlle Roberts et M. Laidlaw s'étaient assis. Les deux allées sont séparées l'un de l'autre par une bande de terrain d'environ six mètres de large, plantée d'arbres et de broussailles. L'assassin a donc fort bien pu piquer à travers pour gagner l'autre allée et ensuite se mêler à la foule en profitant de la confusion provoquée par la détonation.

Dana, d'un coup d'œil, fit signe à Louise de s'approcher, et, quand elle fut auprès de lui, il lui demanda :

— Avez-vous vu si l'homme dont vous m'avez parlé avait un revolver dans sa main?

— Non, répondit Louise, il n'en avait pas.

Derrière Dana, des éclairs blancs trouaient l'obscurité par intermittence, tandis que le photographe de la police prenait des clichés de la victime. A

chaque lueur nouvelle qui se produisait, les yeux de Bert Laidlaw cherchaient le corps étendu.

Le jeune homme se mit à hocher la tête.

— Je sais ce qui est arrivé au type qui a fait coffrer Willie Sutton, dit-il. Je n'ai pas envie qu'il m'en tombe autant.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous présenté comme témoin?

— Je me suis borné à confirmer les déclarations de Louise, et, si j'ai fait cela, c'était pour vous rendre service. Voilà pourquoi je vous ai donné le signalement de l'assassin. Mais je n'ai pas envie de servir de point de mire à une bande d'égorgeurs.

— Soyez sans crainte. On vous protègera, dit Dana.

— Oui. Comme Arnold Schuster, n'est-ce pas? Grand merci! Je préfère me débiner tout de suite.

Dana regarda Louise.

— Et vous, mademoiselle?

— Oh, moi, si je peux vous être utile à quelque chose, je ne demande pas mieux, répondit-elle, mais je n'ai pas envie non plus d'y laisser ma peau.

Dana se renversa en arrière sur le banc où il s'était assis, considéra un instant les centaines de badauds massés derrière le barrage formé par les voitures de police.

— S'est-il présenté d'autres témoins? demanda-t-il à l'agent Schmidt.

— Non, lieutenant. Ces deux-là seulement. On a interrogé des douzaines d'autres gens, mais ils n'avaient rien vu... du moins, ils le prétendaient.

Dana fit de nouveau face à Louise Roberts et à Bert Laidlaw.

— Je vous donne ma parole qu'on ne vous fera aucun mal, mes enfants. Mais j'ai absolument besoin de vous, et c'est votre devoir de m'aider dans mes recherches. Alors, voici ce que je vais faire. L'assassin n'a pas pu s'enfuir en dehors du parc. Il est donc forcé de tomber entre nos mains, et ce n'est plus maintenant qu'une question d'heures.

Il eut un geste rassurant.

— Écoutez. Je vous propose une chose. Vous allez venir chez moi, dans mon appartement de Third Street. J'y ferai amener celui qu'on arrêtera. Vous serez dans une pièce et lui dans une autre, et vous pourrez le voir sans qu'il vous voie. Comme cela, vous serez à même de me dire si c'est bien lui. C'est tout ce que je vous demande... Ensuite, la police se chargera du reste.

Dana écarta les mains.

— Je crois que je ne peux pas mieux faire, hein? Ça vous va-t-il comme cela?

— En ce qui me concerne, déclara Bert Laidlaw, ça me paraît O.K. Seulement, je vous préviens. Ne m'en demandez pas davantage.

Il toucha l'épaule de la jeune fille et lui glissa dans l'oreille :

— Si je fais ça, c'est uniquement parce que j'aime les parcs où on peut rencontrer une jolie fille et avoir l'occasion de

tailler un brin de causette avec elle.

— Moi aussi, c'est un parc qui me plaît, déclara-t-elle.

— Merci, fit Dana. Et ne vous tracassez pas. Vous verrez qu'il ne vous arrivera rien.

Il appela un sergent.

— Frank, je vais emmener ces témoins chez moi, où je les tiendrai sous ma protection. Vous posterez à ma porte une voiture avec trois hommes. Vous en mettrez trois autres dans le sous-sol et trois autres encore sur le toit. Et tous en civil, n'est-ce pas ?

— All right.

Dana se leva et mit une cigarette non allumée entre ses lèvres, en surveillant les hommes qui plaçaient le corps de la morte dans une malle en osier. Tout endurcis qu'ils étaient, ces hommes ne la maniaient qu'avec une sorte de respect.

Les voitures munies de radio ronronnaient sans interruption. Jim Dana s'avança jusqu'à la plus proche.

L'agent qui était au volant secoua la tête.

— Rien de précis, lieutenant. On a ramassé vingt types à chemises jaunes, mais ils n'avaient pas de flèches nories.

— Prenez ceci en note, dit Dana.

Et, quand l'homme eut sorti son stylo et son bloc :

— Pour Bergen Q.G. J'emmène les témoins chez moi. Donner ordre au sergent Ryan, quand il aura mis la main sur l'individu soupçonné de le conduire directement à mon appartement. Vérifier s'il n'existe pas une bande ayant une flèche noire comme signe de ralliement. Fournir rapport détaillé.

Dana lut les notes prises par l'agent, lui prit son stylo et apposa ses initiales au bas de la page. Puis, tout en s'épongeant le front avec son mouchoir, il s'en fut retrouver Schmidt.

— Schmidt, allez dire à mon chauffeur qu'il amène ma voiture ici.



La voiture de police, actionnant sa sirène en sourdine, se fraya un passage à travers les curieux, se glissa entre les voitures de patrouille et vint se ranger devant Dana. Le lieutenant aida Louise à monter à l'arrière et fit signe à Laidlaw de s'asseoir à côté d'elle. Puis, il prit place à l'avant et commanda :

— Chez moi, Wally. Et pas de sirène en chemin.

Jim Dana se renversa en arrière sur le coussin. Prospect Park : que de souvenirs n'évoquait-il pas pour lui ? Il y avait fait ses premiers pas avec ses frères. Il y était monté, pour la première fois, le dimanche, sur un manège qui, dans ce temps-là, était installé sur la prairie. C'était un parc agréable. Oh, bien sûr, il y avait eu aussi de mauvais moments, des filles pas commodes et des pugilats assez rudes. Mais, dans l'ensemble,

chacun rentrait toujours à la maison avec ses deux oreilles. Enfin, c'était *son* parc, son parc à lui, le parc de son enfance, et il entendait le maintenir tel qu'il l'avait connu.

La radio se réveilla :

— Bulletin pour lieutenant Dana. Avons découvert Association Flèche Noire. Sept membres emmenés pour test paraffine.

Dana confirma la réception du message.

Bert Laidlaw se pencha pour lui parler.

— Compliments. Ça, c'est ce qu'on peut appeler du bon boulot. Dites-moi, lieutenant, est-ce que, habituellement, vous mettez la main sur ceux que vous recherchez ?

— Oui... en général, je suis assez chanceux.

— Et... est-ce que vous êtes quelquefois obligé de les abattre ?

— De temps en temps, fit Dana.

Laidlaw ne trouva rien à ajouter. Louise se taisait.

Les réflexions auxquelles il était en train de se livrer durcissaient les traits de Dana. Le type qui joue du revolver est toujours un type à part, il le savait.



La voiture stoppa devant un immeuble en pierre blanche de la Troisième Rue. Dana constata que l'autre voiture de police qu'il avait commandée était bien là avec ses trois hommes à l'intérieur, et cela lui indiqua que ceux qui devaient occuper le sous-sol et le toit étaient, eux aussi, à leur poste. Il mit pied à terre, tandis que Laidlaw aidait galamment Louise à descendre. Wally resta au volant.

Dana conduisit Louise et Laidlaw au second étage. Lorsqu'il pénétra dans son bureau, il en apprécia le calme et la fraîcheur. En maintenant, en ouvrant les fenêtres qui donnaient sur la cour et en prenant soin de fermer celles qui donnaient sur la rue, il y assurait constamment une température agréable.

— Oh, que c'est joli, et comme il fait bon ici, s'écria Louise.

Dana appuya sur l'interrupteur qui commandait les lumières du bureau. Il y avait deux bibliothèques chargées de livres. Il y avait aussi une commode longue et basse sur laquelle était posé un appareil téléphonique. Sur le parquet s'étalait une épaisse et moelleuse carpette verte. A droite du bureau s'ouvrait une grande salle à manger meublée à l'ancienne mode. En face, le living-room. Au fond, à travers la pénombre du vestibule, on entrevoyait la cuisine, la salle de bains et trois chambres à coucher.

— Fichtre ! vous êtes bien logé, constata Laidlaw. Vous êtes célibataire ?

Dana opina d'un hochement de tête.

— J'habite ici avec mes deux frères, qui sont eux aussi dans la police. Seulement, eux, ils

prennent leur congé en ce moment, les veinards.

Dana retira sa tunique, et le revolver de calibre 38 qu'il portait en bandoulière apparut ostensiblement.

Louise, en apercevant l'arme, se rejeta en arrière et parut se contracter. Laidlaw demanda :

— Est-ce que ça vous vaut des décorations, quand il vous arrive de tuer ceux que vous traquez?

— Je n'en ai jamais tué aucun. A quoi bon? En général, une balle dans le bras ou dans la jambe suffit amplement pour les maîtriser. (Dana laissa tomber sa tunique sur la commode basse.) Voyons, vous autres, qu'est-ce que vous diriez d'un bon verre de bière fraîche?

— Ça me ferait grand plaisir, déclara Louise.

— Vous n'auriez pas quelque chose de plus fort? demanda Laidlaw.

— Pas quand je suis de service, répliqua Dana.

Il se dirigea vers la cuisine, prépara de grands verres et, prenant dans le réfrigérateur des canettes de bière, essuya la buée dont elles étaient recouvertes.

On entendit claquer les hauts talons de Louise qui traversait le living-room. Elle apparut sur le seuil de la cuisine, sourit à Jim Dana, et hasarda :

— Je ne peux pas vous aider?

Dana remarqua qu'elle avait les cheveux un peu en désordre. Il s'informa tranquillement :

— Laidlaw a le béguin?

— Oh, vous savez... des béguins, les entraîneuses en font toujours plus ou moins.

La main de Dana se posa un instant sur la sienne.

— Je suis très sensible à ce que vous faites pour moi et pour la justice. (Son sourire adoucit la dureté de ses traits.) Vous êtes chez moi. Vous êtes mon invitée. Vous pouvez être certaine que tout le monde vous laissera tranquille.

Les regards de Louise s'abaissèrent sur le canon du revolver qui dépassait derrière lui, puis elle les releva et regarda le lieutenant bien en face.

— Je ne me suis jamais sentie aussi tranquille que depuis que je suis entrée ici. (Elle donna une petite tape sur l'arme.) Mais, comment se fait-il que vous soyez dans la police?

— Oh, c'est bien simple, mademoiselle. Mon père en faisait partie également. Nous devons avoir ça dans le sang, voyez-vous. Mes deux frères sont pareils. Nous avons joué tout gamins dans Prospect Park. C'est toujours resté pour nous quelque chose de merveilleux.

— Moi aussi, lieutenant. Papa venait m'y promener dans ma voiture quand j'étais toute petite. Plus tard, quand j'ai été un peu plus grande, nous allions dans les bateaux-cygnes sur le lac. Et c'est sur les courts de Prospect Park que j'ai appris à jouer au tennis.

Bert Laidlaw entra dans la cuisine, à ce moment.

— Je vous dérange ? demanda-t-il.

— Nullement, fit Dana. Vous arrivez juste à temps pour emporter votre bière dans le living-room.

Quelqu'un frappa à la porte d'entrée, et l'on entendit une voix au dehors qui disait :

— C'est moi, Wally, lieutenant.

Dana alla ouvrir.

— Nous le tenons, lieutenant, annonça brusquement Wally. C'est le sergent Ryan qui l'a déniché. Il s'était caché dans le zoo. On l'amène ici.

— Eh bien, à la bonne heure ! s'écria Laidlaw. Ça n'a pas traîné.

Après le départ de Wally, Dana referma la porte, puis montra aux deux jeunes gens la salle à manger obscure.

— Vous deux, vous allez entrer là-dedans, et vous n'en bougerez pas.

Une fois qu'il les y eut introduits, il tira les tentures qui servaient à masquer la porte de communication entre la salle à manger et le bureau.

— Vous pouvez aussi bien vous asseoir, ajouta-t-il.

Puis, traversant le living-room, il ferma les vieilles portes à glissières qui le séparaient de la salle à manger en laissant tout juste subsister une étroite fente entre les deux vantaux afin que Louise et Laidlaw pussent voir sans être vus.

La sonnerie du téléphone retentit. Dana passa dans le bureau, répondit à l'appel et s'entendit annoncer :

— Lieutenant, ici le sergent Levy. La balle avec laquelle a été tuée la jeune fille était du calibre 25.

— Merci, fit Dana.

Et, retournant dans le living-room, il s'approcha de la fenêtre et regarda en bas dans la rue. Deux voitures de police stationnaient au bord du trottoir, auprès d'un réverbère. Et, pendant qu'il était là, une autre voiture s'arrêta et vint se ranger derrière les deux autres. Deux hommes en descendirent par la portière avant et trois autres par la portière arrière. L'un des trois portait une chemise jaune.

Dana les suivit des yeux tandis qu'ils traversaient le trottoir et pénétraient dans l'immeuble.

Quelques instants, après on frappait de nouveau à la porte.

Dana alla ouvrir. Il trouva devant lui le sergent Ryan, les trois agents et un jeune garçon que l'un d'eux tenait par le poignet à l'aide d'une paire de menottes. Le jeune garçon portait une chemise jaune avec une flèche noire en travers de la poitrine. Ses cheveux lui retombaient sur le front et il avait la figure blanche comme de la craie.

— Bien travaillé, Ryan, dit Dana au sergent. Entrer.

Il l'introduisit dans le living-room et lui demanda :

— Et le revolver ? Vous l'avez ?

— On n'en a retrouvé aucun, nulle part.

Ryan indiqua d'un geste le prisonnier.

— Il prétend qu'il n'est pas coupable.

Dana fit manœuvrer le prisonnier de manière à le présenter de face devant les portes à glissières de la salle à manger, et il l'observa en même temps. Il était de taille moyenne, plutôt maigre et très noir de peau. Ses cheveux noirs étaient longs et trempés de sueur. La transpiration avait mis des taches sombres sous les manches et à l'encolure de sa chemise jaune.

L'un des agents ouvrit son calepin.

— Lieutenant, voici les renseignements que nous avons recueillis sur lui : nom, âge, parenté, domicile, lieu de travail...

— Nous nous occuperons de cela plus tard. Pour l'instant, il y a autre chose dont je désire m'assurer.

Dana fit un pas vers les portes à glissières et expliqua à ses subordonnés :

— J'ai là deux témoins dans la pièce à côté. Tous deux ont entendu le coup de feu quand cette femme a été tuée, ce soir, dans Prospect Park. Tous deux ont remarqué cet individu debout auprès d'elle alors qu'elle était morte et l'ont vu s'enfuir ensuite à travers les arbres. En outre, l'un des témoins est une jeune fille qui affirme que cet individu était venu auparavant lui faire des avances. En premier lieu, je voudrais que vous puissions entendre la voix de cet homme.

Il se retourna vers le prisonnier

— Comment t'appelles-tu ?

Le jeune garçon humecta ses lèvres sèches et marmotta :

— Sam Bernasi, monsieur, mais je vous jure que je n'ai pas...

— Quel âge as-tu ?

— Dix-neuf ans, monsieur.

— Répète un peu les mots que je vais te dire : « — Vous ne venez pas faire un tour avec moi, ma jolie ?»

La physionomie du garçon devint encore plus livide. Il ravala sa salive, avec un gros effort, et bredouilla :

— V... vous ne venez pas faire un t...tour avec moi, ma... ma jolie ?

Le sergent Ryan partit d'un franc éclat de rire.

— Hein ! Vous parlez d'un Roméo !

Dana s'approcha de l'entrebâillement des portes et demanda à Louise :

— Alors, mademoiselle, c'est bien celui qui vous a accostée dans le parc ?

— Oui, répondit la voix de Louise à travers la fente.

— C'est bien celui que vous avez vu debout ensuite auprès de la victime ?

— Parfaitement, répliqua Louise. J'en suis certaine.

— Je vous remercie, mademoiselle. A l'autre témoin, maintenant.

La voix de Laidlaw répondit à son tour :

— Oui, oui, c'est bien lui.

Et, puisque vous le tenez, à présent, lieutenant, je suis prêt à signer ma déposition. Je suis prêt à tout pour servir la justice.

— Merci, fit Dana. Je vous sais gré d'être revenu sur votre première décision.

Le sergent Ryan s'informa;

— Qu'est-ce qu'il y a donc, lieutenant?

— Le témoin s'était refusé jusqu'ici à déposer. Cette fois, il y consent.

Dana s'approcha encore davantage des portes à glissières.

— Par conséquent, il n'a plus aucune raison de rester caché désormais.

Et il repoussa l'une des deux portes.

Bert Laidlaw et Louise apparurent, éblouis par la lumière du living-room. Dana leur fit signe d'avancer et les confronta avec le prisonnier.

Dès qu'il aperçut Louise, le jeune garçon détourna les yeux. En voyant Laidlaw, il le regarda d'un air hébété.

Laidlaw le montra du doigt :

— Il n'y a pas d'erreur, c'est bien lui, l'assassin.

Le sergent Ryan se frotta les mains.

— Eh bien, voilà une affaire conclue.

Il s'adressa à ses hommes.

— Emmenez-le à Bergen Street. Vous direz qu'il est inculpé de meurtre.

— Une minute, s'interposa Dana.

Et, se tournant vers Bert Laidlaw :

— Vous déclarez formellement avoir vu cet individu auprès de la victime? Quelle arme avait-il dans la main : un gros revolver ou un revolver de petit calibre?

— Un revolver de petit calibre, lieutenant.

Louise eut un haut-le-corps qui n'échappa à personne.

— Moi, je ne lui ai pas vu d'arme dans la main.

En l'espace d'un éclair, Dana avait saisi son bull-dog 38 et en avait appliqué le canon contre la poitrine de Laidlaw.

— Un seul geste, et je te colle une balle dans la peau.

Le sourire confiant de Laidlaw s'éteignit. Il était devenu blême comme un mort.

— Passez-lui les menottes dans le dos, et fouillez-le, commanda le lieutenant à Ryan.

Sam Bervasi, les agents et Louise étaient muets de stupeur.

— Il a un revolver dans sa poche, annonça Ryan.

— Alors, fendez la poche et passez un crayon dans la gâchette ou dans le canon.

Lorsque le sergent eut exécuté son ordre en fendant la poche de Laidlaw et en extirpant avec précaution le revolver, Dana donna une poussée à Laidlaw pour le faire tomber sur un siège.

L'œil mauvais, Laidlaw s'était mis à invectiver Louise :

— Ah, tu fais bien la paire avec l'autre! Ça fait mine d'en tenir pour vous, et puis ça vous tire dans le dos! Toutes les mêmes, ces filles-là...

Dana l'empoigna par le col de sa veste et le remit entre les mains de l'un des agents.

— Emmenez-le, mais ne le brutalisez pas. Il en tient déjà pour son grade.

Ryan sortit avec Laidlaw et deux de ses hommes. Le troisième agent, tenant toujours Bervasi par ses menottes, s'informa :

— Et, celui-là, lieutenant, qu'est-ce qu'il faut en faire?

— Vous pouvez le relâcher, dit Dana. Mais, si jamais vous avez l'occasion de le coffrer un jour, amenez-le-moi.



Quand ils furent sortis, et qu'elle se trouva seule avec lui, Louise lui dit :

— J'en tremble encore. Un peu plus, j'envoyais un innocent à la chaise électrique.

— Bah, fit Dana avec un haussement d'épaules, ça s'est bien terminé tout de même, vous voyez. Seulement, ça prouve une chose, c'est qu'il faut toujours se méfier quand on dépose contre quelqu'un. Mais enfin, ne pensons plus à cela. Vous avez agi dans une bonne intention.

— Vous avez été merveilleux, dit Louise simplement.

— Affaire d'habitude, vous savez. Nous autres, dans la police, nous devons toujours nous souvenir de ce que nous avons vu et de ce que nous avons entendu. Nous étions seuls dans le parc, vous et moi, quand vous m'avez dit que le type que vous aviez vu n'avait pas de revolver dans la main, et Laidlaw ne vous a pas entendu dire cela. Tout à l'heure, on m'a téléphoné qu'il s'agissait d'un petit revolver. Mais cela, il n'y avait que nous (et l'assassin) à le savoir... Par ailleurs, il y avait quelque chose de pas naturel dans le revirement et dans la confiance démesurée de Laidlaw.(Dana haussa les épaules une seconde fois.) Question de métier... c'est tout.

Il remit sa tunique.

— Il va falloir que nous allions à Bergen Street pour faire nos dépositions. Après, je serai libre, et nous pourrions peut-être aller tous les deux prendre quelque chose pour nous désaltérer.

Louise hésita un instant.

— Ce ne serait pas de refus... Seulement, à ce moment-là, il sera l'heure que j'aille à mon dancing.

Dana eut un sourire enjôleur.

— On peut arranger cela. Je dirai que la police a besoin de vous... et l'on vous donnera congé.

Le sourire que lui rendit Louise fut aussi aimable que spontané.

— J'aurais grand plaisir à faire connaissance avec un policier. Ils sont si compréhensifs et si débrouillards.

(*Traduction par René Lécuyer de* Park killer. — *Dessin de Jean Boullet.*)

Madame Touseau est très sur l'œil

par Mignon G. EBERHART

Elle se souvenait bien de Mariette enfant, toute menue et adorable. Et maintenant, il lui semblait difficile d'imaginer qu'elle pût être mêlée à une sombre histoire de meurtre...

Susan Dare attendit dans le soir tombant. Juste au-dessus d'elle, la sombre façade de Notre-Dame se profilait sur un ciel presque noir, De temps à autre, elle entendait battre, derrière elle, la lourde porte de l'église, à mesure que les fidèles entraient et sortaient.

— Mariette ne devrait plus tarder, se dit-elle.

Mais peut-être Susan avait-elle un peu devancé l'heure du rendez-vous, car elle ne savait pas exactement où se situait le quartier français. En fait, elle avait toujours ignoré qu'il y en eût un à Chicago...

Et pourtant, elle n'avait guère été surprise quand Mariette Berne lui avait dit qu'elle habitait là... du moins tant que sa situation ne se serait pas améliorée. Il était normal qu'elle se fût rapprochée de ses compatriotes. Susan se demanda si elle reconnaîtrait la jeune fille. Que de temps s'était écoulé depuis l'époque où la jeune Susan, en robe blanche plissée, et avec un gros nœud dans les cheveux, s'en allait chaque semaine à sa

---

Née en 1899, *dans le Nebraska, Mignon G. Eberhart est un des « écrivains policiers » les plus populaires aux U.S.A. Elle fut notamment lauréate du Prix Scotland Yard, avec* While the patient slept, *ouvrage traduit en France avant la guerre, sous le titre :* Pendant que le malade dormait *(Éditions de France). Un des personnages favoris de Mignon G. Eberhart est la romancière détective Susan Dare, qui est l'héroïne de la nouvelle ci-contre. Principaux romans publiés en langue française :* L'allumette brûlée. La maison d'une autre. Cinq passagers de Lisbonne (Presses de la Cité) — L'assassin est au jardin. La tache rouge. Le mort a tué trois fois (Le Yard).

leçon de danse chez M. Berne! La petite Mariette Berne n'était alors qu'une frêle gamine aux yeux noirs, dont les parents affirmaient qu'elle dansait comme une fée.

Et maintenant, des années avaient passé, le cours de danse de M. Berne n'existait plus, la petite Mariette était devenue danseuse de ballet, et elle avait téléphoné à Susan, en se réclamant de ce charmant passé.

Certes, en lui fixant rendez-vous, la voix de la jeune fille s'était faite singulièrement douce et persuasive. Mais était-ce bien cette voix, et le passé qu'elle évoquait, qui avaient décidé Susan à donner son accord? Mais non! Et mieux valait ad-admettre la vérité. Elle n'était pas venue là par sentimentalisme, ni parce qu'un artiste de quatrième ordre avait soudain eu l'idée de disparaître, alors qu'il était fiancé à la petite danseuse. Non! Si elle était venue, c'était à cause du savon trouvé sur le blaireau de cet homme.

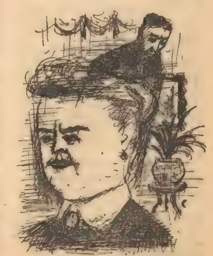
Une femme surgit rapidement de la pénombre et s'avança vers la porte de l'église. Elle était grande et mince, et, à la lumière d'un lampadaire, Susan remarqua qu'elle avait un visage aux traits particulièrement réguliers et des cheveux noirs fort bien tenus. Il émanait d'elle un je ne sais quoi, dû peut-être à son chapeau, ou aux lignes soyeuses de sa légère robe d'été, qui ne correspondait pas à ce que Susan s'attendait à rencontrer en un tel lieu.

Mais, à ce moment, une seule chose importait : cette femme ne pouvait être Mariette Berne, car elle ne remarqua pas, une seconde, Susan, et entra d'un pas vif dans l'église, dont la porte se referma sur elle.

La chaleur était suffocante. Susan passa d'un bras sur l'autre le mince manteau blanc qu'elle portait et se félicita d'avoir mis le tailleur de soie blanche le plus léger qu'elle possédât.

Elle avait hâte que Mariette arrivât, et fut soulagée lorsque, enfin, elle la vit paraître, à la pâle lueur du réverbère.

Elle la reconnût aussitôt : ses grands yeux doux et sombres n'avaient guère changé que pour exprimer de la souffrance; quant à ses longs cheveux bruns,



ils encadraient un visage en forme de cœur auquel la maturité avait conféré une réelle beauté. Elle serra avec effusion la main de Susan.

— Oh, Miss Dare, vous voulez bien vous en occuper? Vous allez retrouver André, n'est-ce pas?

— Je vais essayer, dit Susan, qui aurait souhaité que le regard de la jeune fille l'implorât avec moins d'ardeur. Je ferai de mon mieux, mais je peux fort bien échouer...

— Oh, non! s'écria passionnément la jeune fille. Vous réussirez! Je sais ce dont vous êtes capable. J'ai lu vos livres. Vous savez trouver la clef de n'importe quelle énigme.

— Voyons, mon petit, répliqua doucement Susan, êtes-vous bien sûre que vous désirez savoir la vérité?

— Vous voulez dire... savoir... s'il est mort?... murmura-t-elle dans un souffle.

Elle joignit et dénoua tour à tour ses mains, mais, soudain, elle eut un mouvement des lèvres qui trahit une détermination très ferme, et elle ajouta, d'une voix basse, mais nette :

— Oui, il faut que je sache la vérité, quelle qu'elle soit. Il le faut.

Susan n'avait pas pensé à un accident, mais à une disparition volontaire de l'artiste.

— Je dois vous dire, précisa très simplement Mariette, que, s'il le pouvait, il me donnerait des nouvelles; s'il était vivant, il me l'aurait fait savoir.

Susan garda un instant le silence, puis, prenant en main le petit nécessaire qu'elle avait apporté, elle demanda :

— Avez-vous prévenu Mme Touseau que vous m'ameniez?

— Oui, dit Mariette. Il y a une chambre libre, voisine de la mienne. Je lui ai dit que vous étiez une de mes amies, actuellement en chômage.

Elles descendirent les marches de l'église et s'enfoncèrent dans la pénombre de la nuit tombante.

— Mais Mme Touseau est très sur l'œil, reprit Mariette. Je dois vous en avertir.

— Voyons, répliqua Susan. Récapitulons, voulez-vous? Mme Touseau est propriétaire de la maison où vous habitez, n'est-ce pas?

— Oui. Nous y sommes plusieurs locataires. Elle nous appelle ses hôtes. Nous y prenons nos repas et la cuisine est, je dois le reconnaître, excellente. Tout est très propre et c'est bon marché.

— Combien êtes-vous de pensionnaires?

— En plus de moi et d'André, qui avait un atelier dans une chambre mansardée, il n'y a que deux hommes, M. Kinder et Louis Malmin. La bonne à tout faire ne couche pas là.

— Et comment les choses se sont-elles exactement passées? demanda Susan.

— D'abord, il faut que vous sachiez bien ceci : rien de ce qui arrive dans la maison n'échappe à Mme Touseau. Elle finit toujours par le décou-

vrir. C'est pourquoi, lorsqu'elle affirme que la porte a été verrouillée, le soir, une fois tout le monde rentré, et qu'André n'est pas ressorti, c'est certainement vrai. Bien entendu, elle dit maintenant qu'elle n'en est pas certaine; mais je sais que, le lendemain matin, la porte était toujours verrouillée. J'en suis sûre.

— Et les fenêtres? demanda Susan.

— Je ne pense pas qu'il soit sorti par là. Sa fenêtre est située à une grande hauteur, et on ne peut sauter de là dans la rue. Or, dans ce quartier, c'est une bonne précaution de fermer les maisons la nuit. Ce soir-là, c'était mercredi avant-hier, André m'a dit bonsoir dans le couloir. Je l'ai regardé monter l'escalier pour regagner son studio; arrivé à la porte, il s'est retourné et m'a fait un petit signe de la main, comme chaque soir. Et c'est la dernière fois qu'on l'a vu. Il a fermé sa porte... et a disparu. Plus personne ne l'a aperçu depuis lors...

Elles poursuivirent en silence leur marche. Autour d'elles bordant les rues étroites, s'élevaient de hauts immeubles, dont les murs défraîchis et noircis par la fumée s'estompaient dans la nuit. Puis Susan reprit à voix basse :

— Mme Touseau n'a pas voulu vous laisser avertir la police?

— Non, répliqua lentement Mariette. Elle s'y est opposée. Elle est très autoritaire, comme vous le verrez.

Pourquoi donc cette femme avait-elle changé d'avis, en prétendant qu'elle n'était pas sûre de n'avoir pas entendu sortir le jeune homme? Peut-être, se dit Susan, n'avait-elle vraiment rien entendu, puis, une fois démontré qu'André était effectivement parti, avait-elle été contrainte d'admettre son erreur, Et cependant, la porte avait bien été verrouillée du dedans! Comment expliquer cela? Était-il donc sorti par un autre chemin? Après tout, il y avait des fenêtres, au rez-de-chaussée...

— Mme Touseau, reprit doucement Mariette, serait folle furieuse, si elle savait que je vous ai parlé de l'affaire. Elle prétend qu'André a eu assez de moi!

— J'imagine que, s'il avait voulu sortir, il aurait pu trouver une issue...

— Peut-être, répliqua Mariette d'un tonplus que sceptique. Mais il y a le blaireau, Miss Dare. Un homme n'imbibe pas son blaireau de savon au moment où il décide de disparaître. Et, s'il s'en va, il ne laisse pas tout ce qu'il possède derrière lui, y compris son argent.

— Son argent?

— Oh, pas beaucoup! dit-elle, en soupirant. Il était caché sous une brique de la cheminée, Je l'ai pris, ajouta-t-elle simplement. Il était inutile de laisser Mme Touseau le trouver. Je vais le conserver pour lui. Ce

n'est pas grand-chose, d'ailleurs.

— Et les journaux, les avez-vous lus?

— Oui. Il n'y avait rien, murmura-t-elle. Non. Pas d'accident, pas de suicide, en tout cas, rien qui fasse penser à André.

— Il est certain, répliqua Susan, qu'on imagine mal un homme commençant à se raser, puis se trouvant tout d'un coup possédé du désir de se suicider, et se précipitant dehors pour se jeter... où cela?... dans la rivière, peut-être?...



Il y avait quelque chose d'étrange dans ce récit tout simple de Mariette, quelque chose qui intrigua Susan et l'incita à percer ce mystère. Peut-être ne s'agissait-il que de la banale et volontaire disparition d'un homme, dont l'existence n'intéressait que lui-même et cette jeune fille?...

— Avait-il des ennemis? demanda-t-elle brusquement. Avait-il jamais paru disposer de grosses sommes d'argent?

— Non, non! Vous pensez qu'il aurait pu être enlevé par des gangsters? Non. Ce serait invraisemblable. André ne s'occupait que de peinture.

Pourtant, s'il n'était pas parti de son plein gré, il avait sûrement été enlevé, ou assassiné... Dans ce quartier, dans une telle rue, les meurtres devaient être chose assez fréquente. Mais pourquoi l'aurait-on tué?

Très soudainement, Susan se mit à penser à Jim Byrne. Mais, depuis huit jours, il était absent de la ville, absorbé par une tâche délicate, concernant une extradition dont les journaux parlaient abondamment. De plus, Jim n'avait pas vu l'ardent appel qu'exprimaient les doux yeux noirs de Mariette.

— Mais voyons, dit Susan, après un long silence, André n'est parti que depuis deux jours. Vous n'avez donc pas lieu...

Elle ne put aller au bout de sa pensée, car la jeune fille, se tournant violemment vers son amie, lui prit les mains; son visage était très pâle et avait un aspect tragique.

— J'ai peur, dit-elle ardemment. Il y a dans cette pension quelque chose qui ne va pas, je ne sais pas quoi, mais quelque chose de terriblement anormal... Voilà la maison, Miss Dare.

Elle se tourna vers la gauche, et Susan se trouva face à une demeure d'apparence sinistre; à sa vue, elle regretta plus encore l'absence de Jim. Certes, elle pouvait fort bien laisser les choses en l'état, et rien ne l'obligeait à rester en un tel lieu.

Une lourde porte, souillée depuis des années par la fumée de Chicago, se referma sur elles et Susan cligna un peu des yeux en pénétrant dans un hall d'entrée spacieux, relativement élégant, et bien éclairé. De toute évidence, cette demeure avait jadis fait partie du beau quartier résidentiel entourant Chicago,

lequel, petit à petit, s'était vu submergé sous le flot toujours grandissant d'usines, d'entrepôts, et d'affaires nouvelles.

Mariette conduisit sa compagne vers une large porte donnant accès à un salon encombré de meubles, de plantes vertes, et de coussins recouverts de dentelle et de broderies.

Deux personnes s'y tenaient : une femme d'environ cinquante ans, assise sous une lampe, la tête penchée sur un ouvrage, que recouvraient en partie ses longs cheveux noirs, et, non loin d'elle, un homme faisant des patiences.

— Madame, dit Mariette, voici mon amie, Miss Dare.

Mme Touseau redressa la tête et la lampe l'éclaira d'un jour cru. Elle avait un teint mat, elle était massive et toute sa personne se révélait d'une propreté méticuleuse. Ses traits étaient communs, mais il émanait d'elle une impression de force peu ordinaire. Ses yeux étaient extrêmement foncés et, juste au dessous de l'un d'eux, on pouvait voir deux grosses excroissances noires, semblables à des verrues, qui lui donnaient un aspect redoutable, sinistre même. Enfin, un important duvet ombrait sa lèvre supérieure.

Elle considéra longuement Susan, des pieds à la tête; il était clair que ses pensionnaires devaient subir un examen approfondi avant d'être agréés par elle, et cela, selon des normes connues d'elle seule. Il ne parut pas moins évident que cette impressionnante personne eut de Susan une opinion défavorable après ce premier test.

Elle dit quelques mots à Mariette, dans un français rapide, et Susan ne comprit à peu près que la réponse de son amie, laquelle fit allusion à une situation de vendeuse de magasin, ce qui sembla rassurer Mme Touseau et suscita de sa part un sourire découvrant de grandes dents jaunes.

— Je peux vous donner une chambre, dit-elle. Je vais vous la montrer tout de suite. Du moment que vous êtes une amie de Mariette...

Elle n'acheva pas et Susan comprit que Mariette s'était portée garante de sa bonne tenue. L'homme assis à la table à jeu ramassa ses cartes et soupira, tandis que Mme Touseau enroulait, pour les ranger, d'innombrables fils blancs entremêlés. Elle était, incontestablement, experte en dentelle, car ses grosses et larges mains s'agitaient avec une rapidité et une délicatesse à peine croyables. Les petites bobines de bois se heurtèrent les unes aux autres, quand elle posa sur une chaise le coussin portant, solidement épinglé, l'ouvrage qu'elle confectionnait.

— Est-ce qu'il fait aussi chaud dehors qu'ici? demanda l'homme, se tournant vers la fenêtre.

— Encore plus, dit Mariette. Miss Dare, je vous présente M. Kinder.

Celui-ci se leva et s'inclina.

C'était un homme d'un certain âge, au visage fin et aux épaules étroites, mais dont le corps, curieusement trapu, ne semblait pas proportionné à ses longues jambes minces. Lui aussi, il avait une chevelure noire et il portait une barbe clairsemée, mais tout aussi sombre. Ses yeux, au regard perçant, trahissaient cependant une grande lassitude. Un léger tic se révéla au coin de sa bouche au moment où il murmura quelques mots polis à l'adresse de Susan.

Soudain, Mme Touseau, dit à celle-ci :

— Voulez-vous me suivre, Miss Dare? Je dois vous demander de signer le registre de mes hôtes. Ce n'est ni un hôtel ni une pension de famille, ici, mais il faut quand même se plier aux prescriptions de la loi.

Elle alluma dans le hall une lampe, au-dessus d'une table couverte d'un imposant sous-main, et ouvrit un registre.

— Votre nom, s'il vous plaît, et votre adresse précédente, ainsi que votre profession.

Susan s'assit tranquillement et s'apprêta à écrire. La maîtresse de maison ne prenait évidemment pas de risques, soit que la loi lui imposât vraiment ce registre, soit que ce procédé lui permît d'éliminer des hôtes indésirables. Susan jeta un coup d'œil sur les noms figurant à la page qu'on venait de lui indiquer et, aussitôt, elle devint songeuse. Mariette ne s'était pas trompée... Il y avait dans cette maison quelque chose d'anormal...

Se rendant compte que Mme Touseau la surveillait, elle écrivit son nom et son adresse sous la ligne occupée par Louis Malmin. Mais, profitant de ce que Mariette avait dit que son amie était en chômage, Susan laissa en blanc la case réservée à la profession.

L'hôtesse lut ce que sa nouvelle pensionnaire avait écrit, puis, la devançant, elle la conduisit à l'étage supérieur; la chambre qu'elle lui montra était terriblement chaude et peu aérée, mais d'une scrupuleuse propreté. Aussi, dès que Mme Touseau fut partie, Susan s'empressa-t-elle d'ouvrir les fenêtres.

Dehors, il faisait également très chaud; la nuit était calme, sans un soufle d'air, et le roulement lointain du métro aérien troublait seul le silence étouffant.

Juste au-dessus d'elle se trouvait le studio mansardé d'où André Cavallière avait si curieusement disparu. Mariette, qui n'avait pas tardé à venir la rejoindre, précisa pour Susan comment les locataires étaient répartis. Elle occupait dans la maison la chambre contiguë à celle de son amie; au delà, il y en avait d'abord une autre, puis une dernière occupant toute la largeur du bâtiment; elles étaient vides toutes les deux.

— Mme Touseau, dit Mariette, habite elle-même la grande chambre du devant, dont la porte est juste en haut

des marches de l'escalier. Celle de M. Kinder se trouve au dessus du hall d'entrée; c'est la plus grande et la meilleure de toutes, et ce locataire-là paie plus que nous tous. Enfin, c'est Louis qui occupe la pièce suivante.

— Louis Malmin, n'est-ce pas?

— C'est ça, oui. Il est importateur de produits orientaux.

— Depuis quand est-il ici?

— Presque deux ans. Il connaissait bien André. André a fait de lui quelques croquis. Ils étaient en bons termes.

— Et qui donc est Kinder?

— Il habitait déjà ici lors de mon arrivée, il y a deux ans. C'est un homme d'affaires retraité. Il a une mauvaise santé.

— Voyait-il beaucoup André?

— Oh oui! D'ailleurs, nous sommes tous en relations étroites les uns avec les autres, Mme Touseau nous appelle sa famille.

Pour sa part, Susan n'avait pas été fortement impressionnée par la sincérité du sentiment familial dont l'hôtesse faisait preuve.

— Il se fait tard, dit Susan. Nous causerons demain matin.

Mais, après le départ de Mariette, elle demeura un long moment assise à la fenêtre, à réfléchir. Il y avait donc deux jours qu'André Cavallière s'était retiré dans son studio, pour y disparaître, dans cette maison étouffante et silencieuse, où ne vivaient que quatre autres personnes. L'une d'elles pouvait-elle avoir été mêlée à cette disparition?...

Dans le silence de la nuit, une telle éventualité parut à Susan fort plausible. Derrière sa porte close, Mme Touseau veillait comme un tigre et ne dormait que d'un œil : à n'en pas douter, aucun mouvement dans le hall, dans l'escalier, ou dans le couloir, ne lui échappait. Si André Cavallière était sorti cette nuit-là, l'hôtesse en aurait eu connaissance...

Mais alors, s'il n'était pas sorti, qu'avait-il donc pu faire? Que lui était-il arrivé? C'était là une question fort peu agréable, et Susan ne cessa de se la poser tout au long d'une nuit suffocante.



L'aube finit par se lever; l'air était lourd, humide, difficilement respirable. Pendant que les autres locataires prenaient leur petit déjeuner dans la salle à manger, Mariette mena Susan dans le studio d'André.

— J'ai pris la clef, dit-elle, en ouvrant la porte basse à laquelle aboutissaient directement les marches de l'escalier.

Elles pénétrèrent dans une pièce aussi large que longue; c'était, en somme, tout le grenier de la maison que l'on avait ainsi transformé, en cloisonnant seulement les parties les plus basses de la mansarde. Le plafond et les murs, blanchis à la chaux, étaient couverts de peintures diverses.

A l'une des extrémités de l'atelier, on avait installé une petite cuisine, avec un réchaud à gaz, une table et quelques rayonnages. Le long d'une des cloisons, et masqués par un paravent, se trouvaient un divan et une table de toilette, surmontée d'une glace. Mariette la désigna d'un geste à son amie, et Susan se pencha aussitôt pour examiner avec soin les objets variés qui encombraient cette table; elle y découvrit, comme Mariette le lui avait annoncé, un blaireau, maintenant sec, mais encore plein de parcelles de savon; on eût dit qu'on venait de presser sur lui le tube de crème à raser posé juste à côté, mais le savon était également sec. Un rasoir mécanique, prêt à servir, mais non utilisé, avait été tiré de son étui; la lame était propre, intacte.

Susan, en constatant que Mariette ne l'avait pas trompée, fut instantanément convaincue d'une chose : André Cavallière n'avait pas eu l'intention de disparaître. Cela, au moins, était certain.

— Avez-vous trouvé quelque chose?

— Rien de plus que ce que vous m'aviez dit, répondit-elle. Où l'argent était-il caché?

Mariette lui montra vivement la cheminée, dans laquelle une brique était visiblement descellée. N'importe qui pouvait le remarquer au premier coup d'œil; il était donc probable que l'argent n'avait rien à voir à l'affaire, sauf à ce point de vue qu'il indiquait, lui aussi, qu'André Cavallière n'avait aucunement eu l'intention de disparaître.

Susan, songeuse, examina soigneusement la pièce. Le locataire y avait, de toute évidence, vécu presque tout le temps : il y habitait et y travaillait; les fauteuils avaient l'air peu élégants, mais confortables. Des chevalets dans tous les coins, une table souillée de taches de peinture, des cendriers, une ou deux petites carpettes, très minces et usées, tels étaient les accessoires du mobilier. Ce qui frappa Susan, ce fut la disposition des carpettes, laquelle ne correspondait ni à une nécessité ni à un souci de symétrie; l'une était jetée de travers devant la cheminée; l'autre avait été glissée sous un fauteuil, mais celui-ci se trouvait placé à un endroit inattendu.

Susan marcha vers le siège et ne put s'empêcher de trouver étonnant qu'on l'eût mis juste au milieu du petit tapis. Oui, c'était vraiment curieux...

Quelqu'un montait l'escalier... Un instant plus tard, Mme Touseau ouvrit la porte et, de son regard sombre, dévisagea durement les deux jeunes filles.

— Ah! fit-elle d'une voix rude, Mariette vous a fait part de ses soucis! Mariette est une petite bécasse. Le jeune homme est parti, c'est un fait; mais ce n'est pas à Mariette de le chercher. Il reviendra, s'il le désire. Le déjeuner, ajouta-t-elle fermement, est servi!

Elle aussi avait dans sa poche une clef du studio et, quand elles en furent sorties, elle ferma la porte à double tour. A ce moment, Susan remarqua combien Mariette serrait fort dans sa petite main sa propre clef.

Ce fut en arrivant au palier de l'étage inférieur qu'un incident, fort banal en lui-même, se produisit. Sur la dernière marche on avait posé un plateau couvert d'assiettes sales et d'une serviette chiffonnée. Dès qu'elle le vit, Mme Touseau marqua un temps d'arrêt, puis, se penchant vivement, elle le prit de ses deux grosses mains et, tournée vers ses pensionnaires, elle expliqua :

— M. Malmin a déjeuné dans sa chambre ce matin. Agnès n'est pas du tout soigneuse; elle n'aurait pas dû laisser le plateau dans l'escalier!

Puis, dans un mouvement ondoyant de sa légère robe noire, elle leur tourna le dos et descendit devant elles au rez-de-chaussée. Tandis qu'elles la suivaient, Susan tendit vivement la main vers Mariette, laquelle, comprenant aussitôt, lui remit en silence la clef du studio.

Quand, une heure plus tard, Susan regagna sa chambre, son hôtesse se tenait dans la sienne; elle en avait laissé la porte grande ouverte, de façon à pouvoir contrôler les allées et venues dans le hall, le couloir, et l'escalier menant au studio. Susan laissa de même sa porte ouverte, de toute évidence pour bénéficier du moindre courant d'air; elle fit mine de s'absorber dans un livre et entama ainsi, avec la redoutable Française aux yeux noirs, un long duel silencieux. A plusieurs reprises, Mariette, nerveuse, fit de brèves apparitions dans le corridor, regarda tour à tour Susan et Mme Touseau, puis rentra chez elle.

Pendant tout ce temps, la porte de John Kinder demeura fermée. Mais, à un moment donné, un autre homme sortit de la chambre opposée à celle de Susan; il était petit et trapu, mais d'allure souple, et son visage, très basané, faisait penser à un vautour; il jeta un regard perçant vers la nouvelle locataire et descendit l'escalier.

Ce ne pouvait être que le nommé Louis Malmin et Susan fut bien obligée d'admettre qu'à son aspect, on pouvait juger cet individu capable de tous les crimes, et cela sans aide d'aucune sorte. Mais rien ne permettait de l'associer à la disparition d'André. Mariette seule était vraiment liée avec le jeune homme. Le seul indice à noter, n'était-ce pas la vigilance dont Mme Touseau faisait preuve? Mais que signifiait, au juste, cette vigilance?

Tard dans l'après-midi, Susan parvint à combiner un stratagème pour détourner l'attention de sa logeuse. En fait, ce fut Mariette qui lui en fournit le moyen, en priant leur hôtesse

d'examiner avec elle l'argent qu'elle avait enlevé de la chambre d'André. Elles se trouvaient alors toutes les trois au rez-de-chaussée, dans le salon.

— De l'argent? s'écria Mme Touseau. Vous avez pris de l'argent chez lui? Combien?

— Je... je n'ai pas compté, répondit Mariette avec plus d'astuce que Susan ne l'avait prévu. J'ai pensé que cette somme serait plus en sûreté si je la conservais. Voudriez-vous y jeter un coup d'œil?

La femme scruta d'un air méfiant les visages des jeunes filles. La cupidité était sans aucun doute son seul point faible, et elle mordit à l'appât.

— Il faut en effet que je voie cela, dit-elle. Car, si André Cavallière ne revient pas, je serai obligée de saisir cet argent : il m'en doit pas mal, vous comprenez?

Suivies tranquillement de Susan, elles remontèrent donc chez Mariette et, dès que celle-ci eut fermé sa porte, son amie se hâta le long du corridor, au bout duquel s'élevaient les marches conduisant au studio.

Elle fut particulièrement heureuse de s'y trouver seule lorsqu'elle déplaça le fauteuil et regarda sous la carpette. Car, sur le vieux plancher de sapin, elle découvrit une tache anormale, de forme irrégulière. Ce n'était pas du sang, mais il y en avait eu, et on l'avait tout récemment lavé avec grand soin. Susan, accroupie sur ses talons, resta un long moment à regarder cette marque.

La vigilance de Mme Touseau venait de prendre une signification toute nouvelle et fort sinistre. Car cela voulait dire qu'elle savait quelque chose sur la disparition d'André.

Susan se releva et il ne lui fallut guère de temps pour fouiller consciencieusement la pièce; celui qui y avait vécu ne possédait, en effet, pas grand-chose. En réalité, ce qu'elle trouva d'utile, ce fut, d'une part, qu'André avait fumé un grand nombre de cigarettes depuis qu'on avait vidé les cendriers, d'autre part, qu'il avait dessiné chacun des habitants de la maison, dans toutes les attitudes imaginables.

Sur la table de travail, se trouvait un carton à dessin bourré de croquis. Les uns montraient Mme Touseau, en noir, avec ses cheveux lustrés, et penchée sur sa dentelle; il y en avait d'autres de John Kinder, dont le visage s'ornait parfois d'une barbe comique, ou bien était rasé comme un bedeau. Parmi les croquis de Louis Malmin, Susan en trouva un, humoristique, où ce personnage paraissait enturbanné d'un foulard, avec de gros anneaux en boucles d'oreilles, et un couteau entre les dents; mais, dans son regard, on pouvait voir quelque chose qui n'avait rien de drôle.

Susan découvrit encore des portraits d'une femme très belle, qu'elle crut vaguement reconnaître, et beaucoup de

dessins de Mariette. Elle referma le carton et le prit sous son bras; mais, avant de quitter la pièce, elle remit en place le fauteuil et la carpette.

Qui donc les avait disposés ainsi? Qui donc avait frotté cette tache et l'avait lavée, jusqu'à ce que le plancher fût, en cet endroit, plus clair que dans le reste de la pièce? Oui, qui?... Et voici que, se penchant, elle ramassa un petit objet qui se trouvait à demi caché dans un coin du fauteuil; seul, son petit bout rond apparaissait, et, pendant un court instant, Susan le tourna lentement dans ses doigts : c'était une petite bobine en bois, un fuseau, du genre utilisé pour faire de la dentelle.

Elle referma ses doigts sur l'objet. Le studio devenait de plus en plus obscur et la chaleur augmentait, suffocante, comme il arrive à l'approche d'un orage. Susan songea aux mains de Mme Touseau, à ces grosses et fortes mains, assidues à fabriquer de la dentelle, à ces mains portant le plateau, à ces mains grattant le parquet pour effacer la tache... Oui, elle se sentit à peu près sûre que cette femme avait accompli ce travail-là...

Satisfaite de son enquête, Susan sortit du studio et commença à descendre l'escalier. Le couloir, en bas, était vide et assez sombre. Or, comme elle le parcourait tranquillement pour regagner sa chambre, une porte s'ouvrit à l'autre extrémité et la silhouette de Mme Touseau apparut, se détachant à la lumière de la fenêtre qui, derrière elle, éclairait la pièce.

Mais cette chambre-là, — Mariette l'avait précisé, — était inoccupée. Pourquoi donc Susan eut-elle cependant l'impression très nette que quelqu'un y habitait? Peut-être à cause d'un imperceptible signe de tête de Mme Touseau, comme si, tout d'un coup, elle avait fait taire quelqu'un?

Sur le moment, Susan crut que l'hôtesse ne l'avait pas vue, tant le couloir était sombre. Mais, quand elle ouvrit la porte de sa propre chambre, une douce lumière verdâtre révéla sa présence, et elle se rendit compte que Mme Touseau hésitait à venir la rejoindre.

Dès qu'elle fut chez elle, elle eut soin de verrouiller sa porte, pour ne pas risquer d'être dérangée, puis elle ouvrit le carton à dessins, et étendit largement par terre les croquis. Elle les classa par modèles, et se mit à étudier, d'un air passionnément intéressé, le résultat de ce groupement.

Toutes les expressions si variées de ces divers visages, elle les avait constamment observées depuis longtemps chez bien d'autres gens. Il en était ainsi de Mme Touseau, contente et ronronnant sans doute parce qu'un nouveau locataire se révélait bon payeur; ou encore de la même personne intensive-

ment appliquées à sa dentelle, ou même se laissant aller à une excessive joie, à moins que ce ne fût à une redoutable colère.

De Louis Malmin, on pouvait voir beaucoup de poses diverses reflètant des humeurs fort variées. A y regarder de plus près, on ne pouvait pas ne pas retrouver, cependant, sur tous ses croquis, le visage d'oiseau de proie, de pirate, aux petits yeux sombres, trop rapprochés l'un de l'autre; c'était le signe même de l'âpreté au gain, de la cupidité. Cet homme-là devait tout subordonner dans la vie à un besoin irrésistible de gagner toujours plus d'argent.

A mesure qu'elle étudiait ces dessins, Susan se dit que leur auteur avait sans doute pour don essentiel un étrange pouvoir, qui lui permettait de deviner les caractères de ses modèles, au point que, d'un seul coup de crayon, il savait montrer dans les yeux d'un Louis Malmin la cupidité de son âme.

Quant au nommé John Kinder, qui disposait de nombreux loisirs, il avait posé plus qu'aucun autre des locataires; il y avait bien une douzaine de croquis de lui, ainsi que de Mariette. Susan les examina très longtemps et, lorsqu'elle eut achevé cette étude, elle en tira, en tout cas, une certitude : c'était que l'artise était très épris de Mariètte. Il ne l'avait donc, à coup sûr, pas abandonnée de son plein gré. Elle en était d'ailleurs convaincue elle-même, la pauvre petite, et ces dessins confirmaient qu'elle ne s'était pas trompée...

Lorsque Susan, se secouant, sortit de la longue méditation à laquelle elle s'était laissée aller, il faisait si sombre qu'elle dut allumer l'unique lampe de sa chambre, en l'espèce un gros globe, suspendu au milieu du plafond; et la lumière crue tomba sur le dernier groupe de croquis qu'elle n'avait pas encore étudié : celui de la belle inconnue. Elle n'avait posé que deux fois, et, tout d'un coup, Susan se rappela où elle avait vu ce visage aux traits presque trop réguliers : c'était, à n'en pas douter, celui de la femme qui avait surgi de la pénombre, pour entrer vivement dans l'église Notre-Dame, pendant que Susan attendait Mariette...

Elle fronça les sourcils et rejeta en arrière sa légère chevelure blonde. Était-ce vraiment le portrait de cette femme-là? Et, dans l'affirmative, qui était-elle?

Elle soupira, souhaitant que l'orage éclatât, puis se remit à étudier les dessins. L'un d'eux retint tout particulièrement son attention, tandis que, dehors, le ciel devenait tout noir. Aussi, lorsque Mariette frappa timidement à sa porte, Susan avait-elle appris un certain nombre de choses qu'elle ignorait auparavant.

Elle était maintenant convaincue que cet André Cavallière avait, en quelque sorte, laissé derrière lui, par ces croquis, un véritable récit de sa mort; et c'était là une constatation non

seulement curieuse, mais assez effrayante.

Car il avait été assassiné : Susan, désormais, en était sûre. Informer la police, pour l'instant, serait peine perdue. Tout ce qu'elle pourrait dire, c'était ceci : « Je pense qu'il y a eu meurtre, parce qu'une tache a été récemment nettoyée dans sa chambre, et que ce devait être du sang; parce que l'homme a disparu; parce que son carton à dessins montre certaines personnes, dans certaines attitudes et avec certaines expressions. » Tout ce que la police répondrait, — et cela à juste titre, — serait : « Où est le corps? »

Si seulement elle en savait un peu plus! Et ce peu de chose qui lui manquait n'avait, d'ailleurs, aucun rapport avec cette recherche aveugle, à tâtons, parmi des sensations et des courants impondérables de pensée, qui constituaient à la fois la force et la faiblesse de Susan.

« Ah, se dit-elle en souriant un peu amèrement, si Jim était là, cela m'aurait aidée! » Sans lui, elle ne pouvait se fier à son instinct; il lui fallait trouver elle-même la confirmation de ses intuitions, par le raisonnement, par des indices, par des preuves irréfutables.

— Entrez, répondit-elle à Mariette, puis, se souvenant qu'elle avait verrouillé sa porte, elle se leva et alla ouvrir.

Mariette entra, pâle comme un spectre, dans sa simple robe blanche, tandis que Susan rassemblait les croquis; sur le dessus de la pile se trouvait le dessin de la jolie femme aperçue à Notre-Dame.

— Connaissez-vous cette personne demanda-t-elle.

— Non, dit Mariette.

— Vous ne l'avez jamais vue?

— N... non. J'ai pourtant l'impression qu'elle ne m'est pas tout à fait inconnue, mais je suis sûre de ne pas l'avoir personnellement rencontrée. Je n'avais d'ailleurs jamais vu ce dessin d'André.

— Depuis que vous connaissez André, cette femme a-t-elle, à une époque quelconque, pu venir ici sans que vous l'ayez su?

— Oh, oui! J'ai fait une tournée pendant six semaines, l'automne dernier. Elle a pu venir ici à ce moment-là! Louis Malmin était en voyage d'affaire, en même temps. Et je me souviens que M. Kinder s'est également absenté à la même époque, pour huit jours de vacances, nous a-t-il dit. Mais André ne m'a jamais parlé de cette femme... Vous ne pensez pas... vous ne voulez pas dire qu'il serait parti avec elle?

Elle avait un regard suppliant, qui émut Susan.

— Non, répliqua celle-ci gentiment, il n'est pas parti avec elle. Dites-moi, Mme Touseau a-t-elle de la famille, des enfants, ou des parents?...

— Non, fit Mariette en secouant la tête, à l'exception d'une nièce éloignée qui habite je ne sais où, en Californie. Mais je ne

l'ai jamais vue. Mme Touseau vit beaucoup sur elle-même. Elle aime à répéter que ses hôtes sont l'unique famille qu'elle possède.

Elle hésita un peu avant de reprendre :

— Je crois qu'elle sait pourquoi vous êtes ici. Elle m'a posé... oh!... un tas de questions. Je sens, ajouta-t-elle en frissonnant malgré la chaleur, qu'elle nous surveille de près.

Susan fouilla dans un monde de souvenirs confus, cherchant à se rappeler si telle ou telle parole qu'elle avait entendue ne pourrait pas servir d'indice particulier, qu'il y aurait lieu d'exploiter. Sans l'aide de Jim, il lui fallait confirmer par des faits positifs les découvertes que, pour l'instant, elle devait uniquement à son flair, à cette étrange baguette de sourcier qu'était sa pensée. Ce qu'elle avait trouvé, c'était beaucoup par intuition, et cependant il y avait plus que cela.

Dans le silence, aussi lourd que l'atmosphère de cette après-midi orageuse, Susan finit par dire :

— Mariette, je voudrais que vous sortiez m'acheter un certain nombre de choses, mais il ne faut pas que Mme Touseau les voie quand vous rentrerez.

Elle s'arrêta, jeta un regard vers la fenêtre, puis, s'en approchant, elle en examina le store démodé et la mince tige de bois qui le maintenait tendu.

— Apportez-moi tous les magazines de cinéma que vous pourrez trouver. J'aurais aussi besoin d'une petite glace de poche, comme on en met dans un sac à main. De plus, ce soir, pendant le dîner, je désire que vous disiez à Mme Touseau que vous êtes décidée à aviser la police de la disparition d'André. Dites-le comme une chose importante et mûrement réfléchie. Enfin, quand, moi, je parlerai, suivez mon exemple, et donnez-moi constamment votre approbation.

— Entendu! dit Mariette en s'en allant.

Susan cacha les dessins et rouvrit sa porte; celle de Mme Touseau était fermée; sans doute avait-elle pris position au rez-de-chaussée, dans le salon. Susan, en examinant avec soin sa chambre, découvrit un petit bouton de sonnette et l'actionna. Mais son plan échoua car la bonne à tout faire devait être occupée, ou absente. Peut-être la sonnerie ne fonctionnait-elle pas. Toujours est-il que malgré plusieurs tentatives consécutives, personne ne vint.

Après tout, l'interrogatoire d'Agnès pouvait attendre; mais ce qu'il importait de savoir, c'était qui logeait dans la chambre prétendue vide, ou, plutôt qui ne s'y trouvait point. Mais, à nouveau, son plan échoua. Car si elle réussit à s'approcher de la porte de cette pièce sans avoir été remarquée, elle n'entendit pas le moindre son provenant de l'intérieur. Elle écouta attentivement, retenant son souffle et collant son oreille

contre l'huis, mais ne perçut pas le moindre bruit. Elle eut envie de frapper et d'ouvrir. Mais le silence et la pénombre ambiants l'incitèrent à ne pas éveiller l'attention; elle ne se sentait d'ailleurs pas très sûre d'elle.

Car enfin, un homme avait été assassiné dans cette maison, assassiné froidement, et de propos délibéré. Si, au cours de son existence, elle avait acquis parfois des certitudes absolues, celle-ci en était une. Et ce meurtre-là avait été adroitement et soigneusement caché, avec un tel soin et une telle adresse qu'il n'en subsistait pas la moindre preuve. La seule, peut-être, consistait en une très mince marque brune autour de la partie fraîchement nettoyée du parquet, sous la carpette. Et puis, évidemment, il y avait les croquis dans le carton à dessins de Cavallière...

Cependant, l'assassin avait commis une erreur. Et, si les déductions de Susan se révélaient exactes, cette nuit même, on essaierait de réparer cette erreur. Or, que pourrait-elle faire, dans ce cas? Elle aurait besoin d'aide, et pour agir, il fallait qu'elle soit sûre...

Certaine de ne rien entendre au delà de cette porte, Susan regagna tranquillement sa chambre, mit son chapeau, et, cette fois, d'un pas résolu, descendit l'escalier.

Mme Touseau, appliquée à sa dentelle, leva les yeux vers elle; John Kinder en fit autant et laissa tomber par terre une des cartes de son jeu de patience.

— Je sors un instant, dit Susan. Si Mariette rentre avant moi, voudriez-vous lui dire que je suis allée faire un tour?

L'hôtesse scruta de ses yeux noirs le visage de la jeune fille et lui dit, d'une voix calme :

— La porte est fermée et j'ai la clef. Mariette est sortie aussi, il y a un instant. Je ne vous conseille pas d'en faire autant, Miss Dare, ajouta-t-elle lentement, car l'orage ne va pas tarder à éclater. Vous n'aimeriez certainement pas être surprise par l'averse!...

Susan agrippa fermement la rampe de l'escalier; c'était ridicule, mais elle ne pouvait maîtriser les battements désordonnés de son cœur, et sa gorge était effroyablement contractée. Jetant un coup d'œil à John Kinder, elle constata qu'il s'était remis à faire une patience, comme s'il n'avait pas remarqué le ton menaçant de Mme Touseau.

Susan, quittant l'escalier, s'avança à travers le hall, mais Mme Touseau, arrivant avant elle à la porte, la barra de son imposante et indomptable carrure.

— Votre robe, dit-elle, est bien trop belle, elle a bien trop de valeur, pour qu'on risque de la gâcher ainsi. Je m'y connais en jolies toilettes, Miss Dare. Je ne suis pas de celles que l'on peut tromper dans ce domaine... dans celui-là, répéta-t-elle lentement, ou dans d'autres. Je ne crois pas que vous ayez envie de marcher sous la pluie, Miss

Dare! Non, je ne le crois pas!

Cela devenait une menace non déguisée. Cependant, cette femme ne pouvait la garder longtemps prisonnière dans cette maison. Susan réfléchit rapidement. Ce que la femme cherchait, c'était à gagner du temps. Elle en avait sûrement besoin, sinon son opposition se serait manifestée d'une tout autre manière. Susan étouffa en elle un violent désir de se battre ouvertement avec l'hôtesse; mais, pendant un court instant, elle eut une envie folle de se jeter sur cette femme pour lui prendre sa clef, pour s'enfuir de cette demeure fétide et sépulcrale, où l'on trouvait des taches de sang; ce fut une réaction physique, comme l'eût été une crise d'hystérie. Mais son adversaire était, à n'en pas douter, beaucoup plus forte qu'elle. Et puis, il y avait Kinder...

Et voici que, très brusquement, une autre voix se fit entendre derrière elle, en haut des marches. Ce qu'elle disait était d'ailleurs d'une grande banalité.

— Madame Touseau, dit tranquillement Louis Malmin, pourrais-je dîner un peu plus tôt ce soir?

Dès lors, la scène se modifia : on eût dit un puzzle dont les pièces, complètement mélangées, se seraient d'un seul coup remises en place. Tout redevint normal et d'une banale simplicité. Susan retrouva aisément son souffle, cependant que Mme Touseau répondait fort calmement à Louis Malmin. Elle n'avait fait que conseiller à Susan de ne pas sortir sous la pluie... rien de plus...

— Voudriez-vous m'ouvrir la porte, s'il vous plaît, Madame? dit Susan. Je voudrais sortir avant la pluie.

Les yeux noirs de la femme brillèrent singulièrement, mais Susan soutint fermement leur regard.

— Bien sûr, finit par répondre l'hôtesse en souriant, et en ouvrant la porte. Mais je vous préviens : quand l'orage va éclater, ce ne sera pas drôle!

Susan se rendait parfaitement compte que Kinder ne les quittait pas plus des yeux que Louis Malmin, là-haut, sur le palier de l'étage. Mais la porte était ouverte et elle la franchit d'un pas ferme, en faisant un signe de tête à Mme Touseau.

Il devait y avoir des magasins dans une des rues voisines; elle se rappelait vaguement les avoir aperçus, en venant de l'église la veille, avec Mariette, et elle se dirigea de ce côté-là.

Sa facile victoire la rendit perplexe, l'incitant presque à douter de ses précédentes conclusions. Il semblait, en effet, que Mme Touseau avait simplement voulu l'avertir qu'il ne fallait pas sortir, et qu'elle avait traité par le mépris toute indication tendant à prouver que Susan possédait déjà un renseignement compromettant.

Mais, plus elle y réfléchit, plus Susan acquit la conviction que l'incident était un avertissement de son hôtesse : il fallait

qu'elle fût vraiment très sûre d'elle-même pour se permettre d'agir ainsi. Mais elle ignorait que Susan avait vu les croquis; elle ignorait qu'une de ses petites bobines à dentelle se trouvait maintenant dans le sac à main de sa nouvelle locataire; elle ignorait aussi que Susan avait vu la belle jeune femme sur les marches de l'église.

Et pourtant, le raisonnement de Susan pouvait fort bien se révéler faux d'un bout à l'autre. Peut-être avait-elle omis un point essentiel, crucial...

Il y a peu de carrefours de rues sans cafés, et celui que Susan atteignit bientôt n'échappait pas à la règle. Le café qu'elle trouva était petit et plein de monde; de grands verres de boissons glacées étaient servis en hâte par des garçons affairés, et vidés aussitôt par les clients en sueur. Susan prit des jetons à la caisse et se dirigea vivement vers les cabines téléphoniques, situées au fond de la salle.

Le numéro de téléphone du *Record* est connu de tout le monde à Chicago. Susan le composa et attendit. Certes, Jim était la veille hors de la ville, mais il pouvait fort bien être rentré. Si tel n'était pas le cas, elle ne savait pas trop comment elle opérerait. Peut-être le mieux serait-il d'attendre, tout simplement; mais elle n'était pas sûre qu'elle oserait attendre...

La cabine était abominablement chaude. Une voix lointaine répondit : « Ici, le *Record* », et la mit en communication avec une autre voix, hésitante celle-là, qui, finalement, cria près de l'appareil :

— Eh, Jim! C'est pour toi.

Susan se sentit immensément soulagée.

— Allô, Allô! répondit Jim Byrne.

— Jim! s'écria-t-elle, oh, Jim! Quelle chance que vous soyez là!

— Oh, c'est vous, Sue! Bonjour! Qu'y-a-t-il?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Mais je crois bien que c'est un meurtre...

— Oh, mon Dieu! Et par cette chaleur!...

— Je crois que je sais qui a fait le coup.

— Où êtes-vous?... Et où est le corps?

— Je suis chez Sibley et Leonis...

— Où cela? hurla Jim.

— Chez Sibley et Leonis, répéta Susan fermement. C'est un café.

— Vous avez l'air tourmenté, Sue. Alors, restez là. J'y serai dans... dix minutes... A tout de suite!

Elle prit place à une table et commanda à un garçon portant un long tablier blanc :

— Deux grandes limonades, avec beaucoup de glace.

— Deux? fit le garçon, un peu surpris qu'elle eût une telle capacité.

Jim devança de trois minutes

le délai promis et, à la vue du verre de boisson glacée, s'écria :

— Quel ange vous êtes! C'est pour moi?

— Buvez ça, répondit-elle, et ne me posez pas de questions tant que je n'aurai pas fini. Jim, croyez-vous que quelqu'un puisse se cacher chez une Mme Touseau? C'est une logeuse, qui prend des pensionnaires dans le quartier français. Quelqu'un de très repéré, désireux de disparaître?...

— Cela peut arriver à une quantité de gens, ma petite Susan : en particulier, au type que je viens de tenter de retrouver. Mais, reprit-il après avoir avalé une grosse gorgée, tout le monde raconte qu'il a quitté le pays. Tant mieux pour lui. Vous avez entendu parler de l'affaire Anton Burgess?... Tant qu'il n'est pas pris, une quantité de gens, ici, à Chicago, sont relativement tranquilles. C'est une grosse histoire de détournements.

— Oui, répondit Susan en fronçant les sourcils, je suis au courant. Jim, pouvez-vous venir avec moi, là-bas? J'ai à vous montrer certains croquis. Les faits principaux sont simples. Un nommé André Cavallière artiste peintre, fiancé à la petite Mariette Berne...

— Berne?... répliqua Jim... La danseuse?...

— Oui. Eh bien, il a disparu, et je crois qu'on l'a assassiné.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a une tache de sang, lavée, dans son studio.

Jim la regarda longuement, et appela le garçon.

— La même chose! commanda-t-il. De qui est le sang, Susan?

— Je désire que vous voyiez ces dessins, répondit-elle, se dérobant un peu. Je veux voir si vous y trouvez ce que j'y ai vu. Burgess, murmura-t-elle, en fronçant encore les sourcils, oui, cela se pourrait...

— Eh là! s'écria Jim en posant son verre. Si vous êtes tombée sur ce gars-là, Susan, conduisez-moi tout de suite à lui! Voilà deux ans que tous les journaux des États-Unis cherchent à le découvrir.

— Croyez-vous que vous le reconnaîtriez si vous le voyiez, Jim?

— Oui, dit-il, Je le crois. Vous ne m'avez pas tout dit, Susan. Qu'y a-t-il?

— Non, fit-elle en secouant la tête. Je veux que vous jugiez vous-même. Je peux me tromper.

Il la dévisagea par dessus les verres vides, de ses yeux bleus au regard perçant; son visage, aux traits fins, était tendu.

— D'accord, dit-il enfin. Faut-il prévoir du renfort?

— De la police? Non. C'est tout à fait une affaire pour vous, Jim, je crois. Et j'ajoute que nous disposons d'un levier qu'il vous sera facile d'actionner.

Le jeune homme glissa quelques pièces dans la main du garçon et ils sortirent dans la rue étouffante.

— J'avais oublié l'existence de ce quartier, dit Jim, comme ils se dirigeaient vers Notre-Dame. Quelle bonne cachette que ce coin-là, perdu en plein milieu de la grande ville, et entouré de tous côtés de petites colonies étrangères! Alors, racontez-moi tout, Sue.

— Ma foi, répliqua-t-elle prudemment, j'ai élaboré un petit plan; ce n'est pas grand-chose, mais ça peut réussir. J'ai envoyé Mariette chercher des magazines de cinéma et un petit miroir.

— La glace, je comprends qu'elle doit servir de périscope, mais les magazines, ça... je donne ma langue au chat. Et comment allez-vous me faire entrer là dedans? Vous allez leur dire que vous avez retrouvé un ami d'enfance?...

— Je ne sais pas, dit Susan. Je ne crois pas que, même pour de l'argent, Mme Touseau consentirait en ce moment à prendre un autre locataire, et surtout pas un garçon aussi bien habillé, arrivant aussitôt après mon retour. Non. Je crois que le meilleur moyen, c'est tout simplement de vous faire entrer pendant que les autres dînent.



Tout se passa très simplement. Il faisait beaucoup plus sombre dans la maison que dans la rue, et, malgré qu'une lampe brûlât dans le salon, personne ne s'y trouvait pour remarquer l'entrée de Jim.

Susan ne devait jamais plus oublier ce dîner, son premier et dernier dîner chez Mme Touseau. La pièce était petite, avec des murs marrons, des dessertes scellées dans les cloisons et surmontées de miroirs, et un énorme lustre au milieu du plafond.

La table était fort soigneusement dressée, avec du beau linge, et le repas fut excellent. Quant à Mme Touseau, elle le présida, très droite sur sa chaise, tout comme si les convives avaient été ses invités.

Louis Malmin faisait face à Susan. John Kinder ne toucha qu'à peine aux plats spéciaux qui lui étaient présentés et qui se composaient de divers légumes; il ne parla d'ailleurs guère plus qu'il ne mangea. Lorsque Susan fit son entrée, Mariette ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement, qu'elle justifia en parlant de l'orage.

On avait ouvert une des fenêtres et, de temps à autre, un courant d'air chaud faisait voltiger à l'intérieur de la pièce un rideau de dentelle, qui retombait ensuite contre le store. Cette atmosphère électrique est vraiment conforme aux circonstances, se dit Susan, tandis que, pour la première fois, elle observait la femme de chambre, Agnès, qui lui servait du potage.

C'était une fille commune, grosse, de petite taille, et semblant aussi alerte qu'une borne; dès qu'elle eut passé les assiettes, elle regagna sa cuisine.

Mariette en profita pour lever les yeux vers son hôtesse et, la regardant bien en face, elle lui dit :

— Je tiens à vous prévenir que, demain matin, j'irai avertir la police de la disparition d'André.

Le visage de Mme Touseau s'assombrit et elle jeta à Susan un regard soupçonneux.

— Vous leur demanderez d'ouvrir une enquête? fit-elle.

— Exactement, répondit Mariette, d'un air étrangement décidé.

La logeuse se mit à jouer nerveusement avec ses couverts en argent; John Kinder resta un instant immobile, tenant en l'air une fourchette pleine de salade cuite; quant à Louis Malmin, il continua à manger comme si de rien n'était. Susan prit alors la parole.

— M. Cavallière a laissé quelques dessins très intéressants. Ils sont si intéressants, d'ailleurs, que nous avons pensé qu'ils pourraient servir à la police, afin de...

Mais elle s'arrêta court, comme si elle en avait trop dit.

Un bref silence suivit, puis Mme Touseau demanda :

— Des dessins? Quel genre de dessins?

— Oh, pas grand-chose!... Des petits croquis concernant la vie courante... des scènes de la rue... des gens...

Susan espérait avoir effectivement donné l'impression qu'elle était troublée, et cherchait à se rétracter.

— Quels gens? demanda la maîtresse de maison, d'une voix dure.

Susan ne répondit rien. John Kinder avala péniblement sa salade et dit, la bouche pleine :

— Moi, par exemple. J'ai beaucoup posé pour lui. Mais je ne vois pas du tout pourquoi cette jeune fille espère que ces croquis permettraient de résoudre le problème de sa disparition. Et, pour ma part, je trouve qu'une enquête de police est tout à fait superflue.

— Moi, j'estime qu'elle est indispensable, et je vais les prévenir, répéta Mariette, obstinément.

Louis Malmin se leva brusquement, dit quelques mots à Mme Touseau, et quitta la pièce.

Après cela, il ne fut plus question de la police, et John Kinder s'efforça d'entretenir un peu la conversation, tandis que l'hôtesse observait un sombre mutisme; incontestablement, l'atmosphère tournait à la catastrophe.

Au moment où, dans un bruit de chaises, tout le monde se levait de table, Mariette murmura à Susan :

— J'ai trouvé, dans un des magazines, qui était la femme qu'André a dessinée : c'est Sally Gowdy.

Sally Gowdy! Une des actrices les plus en vogue! Voilà pourquoi son visage ne leur était pas inconnu!

— Allez avec les autres!

répliqua Susan sur le même ton.

Au moment où Mariette disparaissait, Agnès rentra dans la salle à manger.

— Agnès, lui demanda Susan à brûle-pourpoint, depuis quand servez-vous des repas à part, sur un plateau?

Agnès cligna un peu des yeux, hésita, parut déconcertée, puis répondit, presque automatiquement :

— Depuis lundi. Et je ne vois pas ce que M. Malmin peut en faire. Ça représente six repas par jour pour lui tout seul!

Susan retourna, pensive, au salon, où Mme Touseau s'était remise à sa dentelle. Sans s'y attarder, elle prit Mariette par le bras et les deux amies remontèrent l'escalier, laissant John Kinder à nouveau occupé à ses patiences. En arrivant sur le palier, elles remarquèrent un rais de lumière filtrant à l'imposte de la porte de Malmin.

— Rentrez dans votre chambre, Mariette, dit Susan à voix basse; fermez la porte à clef et n'ouvrez à personne, entendez-vous, à personne, sous aucun prétexte!

Mariette, pâle et bouleversée, acquiesça d'un signe de tête, et disparut dans la pénombre du couloir.

Jim éteignit sa lampe de poche lorsque Susan entra; dès qu'elle eut refermé sa porte, elle alluma l'électricité, et trouva les croquis répandus en éventail sur le plancher. Les magazines, dûment inspectés, avaient été empilés dans un coin. Ainsi donc, Jim savait déjà la vérité. A côté de la porte, se trouvait un petit dispositif bizarre : il consistait en une glace de poche, fixée au bout d'une légère tige de bois que Jim avait arrachée au store.

Il avait les yeux tout brillants d'ardeur et de joie, et, dans un murmure, il dit à son amie :

— Susan, vous l'avez bien déniché! C'est lui! C'est Burgess, sans aucun doute. Mais il fallait un artiste pour le démasquer ainsi. Cet André Cavallière était vraiment doué, trop doué hélas! Cela ne lui aura guère servi! Alors, quel est notre programme? J'ai préparé votre périscope. Les croquis sont-ils l'appât dont nous allons nous servir?

— Oui, répondit Susan, acceptant tranquillement la merveilleuse et immédiate compréhension de Jim. Les croquis et la menace de prévenir demain matin la police. Ils vont certainement tenter quelque chose cette nuit.

— Ils vont agir tout de suite, dit Jim. Vous feriez bien d'éteindre la lampe.

Susan obtempéra. Par la suite, elle se rappela qu'au moment où ils commençaient leur veillée, il y eut un fort roulement de tonnerre, tout près, qui résonna de façon impressionnante dans la pièce plongée dans le silence.

Jim tenait le périscope improvisé qui fonctionnait remarquablement bien et Susan, debout près de lui, ne quittait pas des

yeux le petit carré de verre où elle apercevait le haut de l'escalier et un bout du couloir.

— Je crois, murmura Jim, que j'ai saisi les points essentiels. Mais il reste quelques questions à éclaircir, qui me paraissent fort mystérieuses. Ainsi, Sally Gowdy...

— Chut! fit Susan. Vous allez les éclaircir sous peu! Voilà Mme Touseau!

C'était une curieuse impression que de se tenir ainsi dans le noir et d'observer cette femme, se déplaçant d'un pas vif; elle était très pâle; elle s'arrêta un instant en haut des marches, jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, puis vint à pas de loup vers eux. Jim tourna la glace, de façon à voir l'autre côté du corridor, et ils purent ainsi apercevoir l'hôtesse qui pénétrait dans la chambre du bout, supposée inoccupée.

Ils attendirent encore un peu; à ce moment, l'orage éclata furieusement et la pluie se déversa en trombe sur la maison; le vent soufflait avec rage et les éclairs se succédèrent sans interruption, illuminant la petite chambre.

Sans doute, le vacarme extérieur incita-t-il alors l'assassin d'André Cavallière à agir, dans l'espoir qu'ainsi on ne l'entendrait pas. Toujours est-il qu'une porte donnant sur le couloir s'ouvrit, et qu'une silhouette d'homme se dirigea vers l'escalier menant au studio.

Jim eut envie de tourner le périscope pour suivre l'homme des yeux, mais Susan l'en empêcha :

— Attendez! murmura-t-elle. Pas encore! Attendez!...

Jim, un peu à contre-cœur, obéit sous la pression de la main de Susan, agrippée à son bras. Il ne savait évidemment pas qu'elle manquait de preuves, et qu'il faudrait utiliser un autre moyen, pour prendre en flagrant délit l'individu qui venait de monter dans le studio.

Il ne redescendit d'ailleurs pas, et ils attendirent ce qui leur parut une éternité. Mais, finalement, la porte de la dernière chambre s'ouvrit, et une silhouette de femme apparut dans le périscope; elle se glissa lentement le long du couloir.

Les doigts de Susan étreignirent plus fort le bras de Jim.

— Allons-y maintenant! dit-elle, et Jim ouvrit brusquement la porte, au moment où la femme passait devant eux.

Elle poussa un cri, s'arrêta net et couvrit son visage avec ses mains. Puis Mme Touseau parut à son tour. Mais Jim tenait en main un revolver, et ce fut là une vision singulièrement réconfortante pour Susan.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Mme Touseau. Qui est cet homme? Comment... C'est vous qui avez fait ça? dit-elle à Susan, comprenant en un instant toute l'affaire.

Soudain, Jim abaissa son revolver, en voyant la jeune femme inconnue à visage découvert.

— Mon Dieu! cria-t-il. Mais

c'est Sally Gowdy elle-même! Et Burgess, où est-il?...

— Il est en haut! dit Susan vivement. Dans le studio! Il cherche les dessins! Mais je suis convaincue que Mme Touseau préférera nous dire ce qu'elle sait du meurtre d'André Cavallière, plutôt que de voir Miss Gowdy impliquée dans un crime. Si vous nous dites ce que vous savez, Miss Gowdy pourra quitter la maison avant l'arrivée de la police. Miss Gowdy, ajouta-t-elle, est la nièce de Mme Touseau. Mais, sans doute par souci de publicité, elle ne veut pas qu'on sache qu'elle habite ici. Elle y est arrivée en secret deux jours avant le meurtre. Mme Touseau a essayé de cacher ce meurtre pour que sa nièce ne soit pas compromise. C'était évidemment une grande malchance qu'elle habitât la maison en un tel moment, mais ce serait encore bien pis si la police la trouvait ici. Et voilà pourquoi on n'a pas appelé la police. Car, bien entendu, je suis convaincue que notre hôtesse n'a pas accepté d'argent de Burgess pour prix de son silence!...

Susan ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait, mais Mme Touseau ne broncha pas et répondit, simplement :

— N'y a-t-il pas ce qu'on appelle des complices après coup, donc non responsables?

— Oui, sans doute, dit Jim. Mais nous savons que vous êtes responsable d'avoir caché ce meurtre. Alors mieux vaut, pour vous, tout nous dire.

— Un meurtre? s'écria Mariette qui venait de surgir et se tenait, vacillante et les yeux exorbités, au milieu d'eux. Alors... il est... mort!...

— Eh oui, il est mort, petite sotte! répliqua la logeuse, les lèvres pincées. Mais tout ce que je sais, c'est qu'il y a eu du sang répandu. Je ne l'ai pas vu ni touché. Je n'ai pas aidé à transporter le corps...

— Le corps? murmura Mariette.

— Il est dans la rivière de Chicago, j'imagine! reprit Mme Touseau. Burgess s'en est débarrassé cette nuit-là. Qu'est-ce que ça peut faire?...

Un coup de tonnerre leur imposa silence pendant un court moment. Le pauvre petit visage de cire de Mariette s'estompa, la beauté de Sally Gowdy ne devint plus qu'un masque sans vie, les verrues sous l'œil de Mme Touseau frémirent, et la maison trembla : l'orage submergeait tout. Et dès qu'il commença à s'éloigner, un claquement plus aigu retentit, juste au-dessus de leurs têtes.

Jim se précipita vers l'escalier, cependant que la porte de Louis Malmin s'ouvrait et, brusquement, tous les assistants se hâtèrent à la suite de Jim, vers le studio du grenier.

John Kinder était écroulé dans un fauteuil, à côté de la table, et sur celle-ci se trouvait une feuille de papier. Il était mort

sur le coup. La lettre, quoique d'un style décousu, était clairement compréhensible.

« *Vous m'avez eu, avait-il griffonné. Je ne trouve pas les croquis. Je savais que cela devait arriver. Le jeune artiste m'avait reconnu et me l'avait dit. Mais j'ignorais qu'il avait fait un dessin de moi sans barbe, conforme à mon aspect normal. C'est cela que la jeune fille a voulu dire. Après qu'il m'eut parlé, je ne pouvais agir autrement. J'ai utilisé le même revolver que celui dont je vais me servir maintenant. J'ai obligé la femme Touseau à cacher le meurtre. Elle y a consenti pour bien des raisons, mais elle n'a en aucune manière été complice de ce crime. Je suis prêt à quitter ce monde. J'ai été pourchassé et je suis fatigué. Les papiers concernant les détournements sont dans ma malle.* »

C'était signé : Anton Burgess, avec un paraphe tremblé sous le nom propre.

— Regardez ce paraphe, dit Susan à Jim, un peu plus tard, en lui montrant le registre où Burgess s'était inscrit sous le nom de Kinder. La ligne n'est pas uniforme; elle comporte une cassure, à l'endroit où la boucle inférieure du g de Burgess la coupe en deux. Or, c'est grâce à ce paraphe brisé que j'ai découvert que Kinder était un faux nom. En effet, sous le nom de Kinder, il y avait un paraphe identique, et cassé sans motif, puisqu'aucune lettre ne comportait de boucle inférieure. De plus, le paraphe dépassait largement le nom, d'au moins une lettre. J'en ai donc conclu que son vrai nom avait au moins sept lettres, avec une consonne au milieu, comportant une boucle vers le bas. Il avait tellement pris l'habitude de tracer ce paraphe en deux parties qu'il a continué lorsqu'il a changé de nom, surtout que cela ne semblait ni risqué ni dangereux. Mais, moi, cela m'a tout de suite intriguée.



Dans la soirée, quand l'orage se fut calmé, ils quittèrent la maison Touseau et s'en furent à pied vers Notre-Dame.

— La preuve flagrante a vraiment été fournie par ces croquis, dit Jim, songeur. Sans barbe, avec des cheveux blonds et non bruns, et une silhouette encore jeune, Burgess apparaissait tout de suite sous son véritable personnage. L'artiste a dû s'amuser en faisant ce croquis... Il ne pouvait se douter de ce qu'il risquait; à moins, bien sûr, qu'il ait eu l'idée de faire chanter Burgess pour garder le secret... Burgess savait où cela pouvait le mener. Et comment avez-vous su qui était Sally Gowdy?

— Je ne m'en suis pas douté, répliqua Susan, tant que je n'ai pas découvert que la femme des croquis et celle de Notre-Dame étaient la même personne. J'en ai conclu qu'elle devait être dans cette maison, et qu'elle la connaissait bien. Là-dessus, Mariette m'a dit que Mme Tou-

seau avait une nièce en Californie, et j'ai pensé au cinéma. Notre chance, c'est que sa photo se trouvait dans un des magazines. Or, du moment qu'Agnès portait des plateaux dans cette chambre depuis l'avant-veille du crime, j'ai été certaine qu'André n'était pas caché là.

Ensuite, j'ai compris que l'actrice de cinéma et Mme Touseau feraient n'importe quoi pour éviter qu'on les mêlât à une affaire de meurtre. J'ignore pourquoi Sally Gowdy n'est pas instantanément partie, mais j'étais sûre qu'elle partirait dès que Mariette annoncerait qu'elle voulait faire venir la police...

Ils avaient atteint Notre-Dame, qui se détachait nettement dans la nuit claire.

— Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte, dit Jim, du bruit que cette nouvelle va faire. Anton Burgess enfin découvert! Il faut que je me dépêche, Susan! Pour une fois, j'ai vraiment un coup de veine!

— Oui, je sais, murmura-t-elle en contemplant la croix qui surmontait la flèche de l'église. Pauvre petite Mariette! Elle était si faible et si inoffensive, pour se trouver mêlée à une pareille histoire!... Allons, Jim!... D'accord!... Dépêchons-nous!...

(*Traduction par Jacques Brécard de* The man who was mining. — *Dessin de Flip.*)

● Me René Floriot utilise peu les effets de manches, les grands déploiements de robe et autres artifices classiques. Certains, en revanche, en abusent, croyant donner ainsi à leur discours l'énergie et la force de persuasion qui leur font défaut. Répliquant à l'un de ses confrères particulièrement gesticulant, Me Floriot commença par cette phrase ambiguë : « Monsieur le Président, nous avons, tout à l'heure, « vu plaider » mon adversaire... »

● « Une bonne plaidoirie, selon Me Théodore Valensi, doit ressembler à la robe d'une femme. Il faut qu'elle soit assez longue pour couvrir le sujet et assez courte pour qu'on ait envie de la suivre. »

● Pour avoir ignoré les passages cloutés un avocat parisien, dangereusement distrait, a dû acquitter plusieurs contraventions. Furieux, il consacra une heure, à compter, boulevard du Palais (entre la Préfecture de Police et le Palais de Justice) le nombre des contrevenants qui, sans ennui, se mettaient dans le même mauvais cas que lui, alors que leurs fonctions auraient dû les inciter à donner l'exemple. Il aurait reconnu près de vingt magistrats distingués et plus d'une trentaine de gardiens de la paix en uniforme !

● Les réservoirs de Montsouris comptent, depuis quelques jours, un visiteur assidu : Léo Malet. L'auteur des « Nouveaux Mystères de Paris » interroge inlassablement les gardiens, prend des notes..., et semble fort impressionné. Espérons que les nombreux admirateurs de Nestor Burma le seront également lorsqu'ils liront la prochaine aventure du détective de choc, qui aura pour cadre le XIVe. Mais Malet mettra-t-il en scène les éditeurs, si nombreux en cet arrondissement, ou s'abstiendra-t-il... prudemment ?

Des brioches pour le commissaire

par William Campbell ***GAULT***

Dan Elias avait peine à s'adapter à une époque où triomphe le machinisme. Il fallut un guet-apens pour lui rendre la paix du cœur.

Le bar était la banalité même avec son long comptoir blanc et ses murs revêtus de carreaux blancs. Un piano mécanique, des dalles rouges et jaunes qui imitaient le marbre et des percolateurs de nickel sur une plaque chauffante électrique. Le barman lisait un journal de courses, séparé de Dave par toute la longueur du comptoir.

Un camionneur entra, claqua la porte derrière lui et s'arrêta au passage pour jeter une pièce dans les entrailles du piano mécanique qui, aussitôt, se mit à glapir la *Romance du Désert.* Le barman posa lentement son journal sur le comptoir.

— Bonsoir, Lenny, dit-il. Un sandwich? Ça roule ce soir?

— Comme tous les soirs? Dis donc, sur qui tu as misé dans la course à Hollywood demain? Ça ne me ferait pas de mal de tomber sur un gagnant.

— J'ai choisi *Echaudé*; ça fait six dollars que je risque de perdre. J'ai été si souvent ratiboisé! Cette fois, j'espère avoir le bon tuyau. Mais pour rien au monde, je ne voudrais te donner un conseil.

Le camionneur sourit sans répliquer. Les œufs mijotaient sur le réchaud; Edouard mit un couvercle sur le plat et coupa le courant. Il versa une tasse de café à Lenny et regarda la tasse vide de Dave.

Nous vous avons déjà parlé de W.C. Gault dans notre premier numéro, en vous présentant sa nouvelle : Service de nuit. *Mais nous ne vous avions pas dit que Bill avait remporté un Edgar pour son roman* Don't cry for me, *un ouvrage que nous espérons bien voir traduit dans notre langue.*

— Un peu plus de café?

Dave secoua la tête.

— Je n'ai pas de quoi le payer, malheureusement.

Edouard étudia le visage décharné, les épaules voûtées, les mains sales de Dave Elias.

— La maison ne fera pas faillite si je vous offre une tasse de café, dit-il. Vous cherchez du travail?

— Pas ce soir.

Dave regarda le barman remplir sa tasse et ajouta :

— Merci beaucoup.

Le camionneur avait pris le journal du soir qui traînait sur le comptoir et le lisait avec attention. Deux rôties jaillirent du grille-pain, le piano mécaniqe cessa de moudre la *Romance du Désert* et Edouard glissa deux œufs frits juste à point et une tranche de jambon sur une assiette chaude qu'il plaça devant Lenny.

Lenny posa le journal pour saisir sa fourchette. Edouard lui donna du pain grillé, du beurre et versa de nouveau du café dans sa tasse.

Dave buvait lentement en savourant chaque gorgée et se demandait où il trouverait un gîte pour dormir. Dans ce sacré coin de l'Amérique, d'un bout à l'autre de l'année, les nuits étaient aussi froides qu'au pôle Nord.

— Je vous demandais si vous cherchiez du travail, parce que j'aurais besoin de quelqu'un, reprit Edouard. Nous ne sommes que deux à nous relayer et nous prendrions volontiers un peu de repos.

— Je n'ai que les frusques que je porte sur mon dos, protesta Dave les sourcils froncés.

— J'ai un pantalon tout propre qui vous irait, insista Edouard, et nous fournissons les vestes. Je vous trouverai bien deux chemises. Vous coucheriez dans le petit chalet, derrière la maison.

Dave ne répondit pas tout de suite.

— Laisse-le tranquille, Edouard, dit le camionneur. Tu vois bien qu'il a tout du mendigot; le travail lui fait peur.

Tout en disant ces mots, il tourna un visage hilare vers Dave, mais le sourire mourut sur ses lèvres. Lenny était pour-

tant un homme fort qui se flattait de n'avoir peur de rien. Mais Dave Elias, immobile sur son tabouret, le regardait comme on regarde un insecte nuisible avant de l'écraser.

Lenny reprit son journal, blême, et les mains tremblantes.

— Lenny parle sans méchanceté, expliqua Edouard à Dave en souriant. Et vous ne pouvez pas rosser l'univers entier.

Dave, interloqué, leva la tête. Le barman était donc au courant de son passé. En un éclair d'intuition, Dave comprit qu'Edouard l'avait reconnu à la minute même où il mettait le pied dans le bar.

— Beaucoup de gens comme Lenny parlent sans réfléchir, reprit Edouard. Ils ont tort. Mais leur casser la figure ne les guérirait pas de leurs défauts.

— Qui veut me casser la figure? cria Lenny.

— Personne, répliqua Edouard. Mange tes œufs, Lenny, conduis ton camion. Ça, ce sont des choses de ton ressort. Et joue *Echaudé* à la course de demain.

Lenny se leva, laissant son assiette à moitié pleine, posa un dollar sur le comptoir et déclara :

— Mêle-toi de tes affaires et fiche-moi la paix.

Et il sortit avec dignité.

— Je ne deviendrai jamais riche, j'en ai peur, soupira Edouard. Eh bien, sergent Elias...

— David Elias tout simplement. J'ai perdu le grade en perdant la situation. Je ne demande de pitié à personne.

Edouard l'étudia gravement, sans rien dire. Puis il secoua la tête, empocha le dollar de Lenny, reprit son journal sportif et s'assit à l'autre bout du comptoir. Dehors le moteur de Lenny ronfla et le camion démarra.

Le froid serait vif cette nuit. Dave était le dernier des imbéciles, un crétin, un âne bâté. A quoi rimait cette algarade? Depuis sa plus tendre enfance, il était sujet à ces accès de colère et, maintenant, il choisissait le moindre prétexte pour déverser sa bile.

Il se remit à boire son café. Soudain, il demanda :

— Quel est votre nom de famille, Edouard?

— Hovde... Edouard Hovde.

Les yeux pâles soutinrent le regard de Dave.

— Vous êtes Suédois?

— Norvégien.

— Vous ne me comprenez peut-être pas bien. J'en ai vu de dures, vous pouvez m'en croire. Plus que vous.

— Je comprends quand même Ma mère était juive.

Un silence tomba. Sur la route, une voiture passa.

— Vous avez eu de mauvais jours, vous aussi? interrogea Dave.

— Surtout dans ma jeunesse. Mais j'ai appris qu'on ne lutte pas avec ses poings contre l'ignorance et la méchanceté. Quand on sait vivre en paix avec soi-même, on peut toujours se tirer d'affaire. Je ne crois pas que vous soyez en paix avec vous-même.

Dave bâilla.

— Je le serais peut-être si je prenais un bain. Y a-t-il une douche dans ce chalet?

— Pour sûr, répondit Edouard avec un sourire. Et vous mangerez bien des œufs? Regardez pendant que je les prépare. C'est la moitié du métier. Et le café représente l'autre moitié.

— Deux œufs sur le plat ne me feraient pas peur, reconnut Dave.

Plus tard, après la douche, allongé sur le lit de camp, les yeux levés vers le plafond obscur, il revécut le pugilat qui avait eu pour théâtre le poste de police. Il croyait entendre encore le martèlement de ses poings osseux sur le visage de Burkhardt, il entendait le craquement du nez qui se brisait. Puis Burkhardt gisant, évanoui, sur le parquet, Burkhardt, le lieutenant Burkhardt, son supérieur.

Il avait payé sa sottise. L'intervention du capitaine Smolley lui-même, les dépositions de ses nombreux amis n'avaient pu atténuer les conséquences de cette crise de rage aveugle.

Certes, ses accès de fureur ne se comptaient plus, mais jamais encore il n'avait perdu ainsi toute maîtrise sur soi. David Elias, qui avait fait ses études à l'Université, David Elias, champion des Jeux Olympiques, sergent-détective, était devenu un clochard. Non, il n'était plus clochard. Aspirant-barman... comment voulez-vous vos œufs?

Il s'endormit enfin d'un sommeil agité et troublé de cauchemars.

Rasé, vêtu de vêtements propres, il prit son service le lendemain matin. Edouard et son frère Rolf étaient derrière le comptoir. En plus petit et en moins énergique, Rolf était l'image de son frère.

— Avez-vous bien dormi? demanda Edouard.

Dave, au mépris de toute vérité, hocha la tête.

— Porridge? s'enquit Edouard. Pain grillé, œufs, jus d'orange, soupe? Que voulez-vous?

— Du porridge. Avez-vous vraiment besoin d'un aide?

— Oui, si nous voulons aller à la chasse, Rolf et moi. Je pense que vous serez au courant pour le week-end; d'ailleurs du samedi au lundi, nous n'avons pas beaucoup de clients.

Dave apprit à faire cuire les œufs, à nettoyer le gril, à extraire tout l'arome d'une livre de café. Aucun autre talent gastronomique n'était nécessaire.

Il avait recouvré un peu de paix et se résignait à son sort; mais il ne connaissait plus la gaieté et la joie et vivait dans une espèce de morne stupeur.

Ce n'était pas le hasard seul qui l'avait amené à Elverno, ville côtière au nord de Los Angeles. A moitié ivre, sans le sou, un désir de vengeance attisé par l'alcool avait dirigé

ses pas vers la demeure de Bus Rowan.

La maison s'élevait en dehors de la ville; elle était d'un modernisme agressif et affichait un luxe de mauvais goût, comme son propriétaire lui-même. Bus était tabou. Il tenait la ficelle de maints pantins qu'il faisait danser au gré de sa fantaisie à Los Angeles. Bus était le Grand Manitou du crime en Californie du Sud. Dave avait conduit devant le tribunal plus d'un homme de paille de Rowan, mais les meilleurs avocats prenaient la défense de l'accusé qui était acquitté ou condamné à une peine légère.

Dave pouvait faire son *mea culpa*, il le savait. Il ne prenait pas le temps de rassembler assez de preuves. Pour renverser Rowan de son piédestal, un dossier complet et irrécusable était nécessaire. Devant le tribunal, ce n'est pas ce qu'on sait qui compte, mais ce qu'on prouve.

Après un de ces procès, le grand chef avait adressé à Dave une verte semonce; le capitaine Smolley y avait ajouté quelques reproches en termes plus mesurés. Mais la raillerie cinglante du lieutenant Burkhardt avait été la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Ce souvenir l'obsédait; si sa rancune contre l'intransigeance de ses supérieurs s'était atténuée, il se reprochait toujours amèrement la rage qui avait presque fait de lui un assassin. « Peut-être, pensait-il, étais-je du mauvais côté de la barricade. Peut-être aurais-je dû faire cause commune avec Rowan. »

A son arrivée à Elverno, les fumées de l'alcool s'étaient dissipées et il n'avait pas cherché à entrer en contact avec Rowan. Sa colère aussi s'était en partie évaporée au cours des semaines qu'il avait passées depuis sa destitution.

En buvant la tasse de café versée par Edouard Hovde, il avait recouvré l'usage de la raison.

Et, maintenant, il faisait frire des œufs.

Le vendredi soir, Edouard déclara :

— Dave, nous avons décidé de partir ce soir et non demain matin. Vous pourrez fermer à l'heure que vous voudrez.

— Je veux écouter le reportage du match Utah-Californie, répliqua Dave. Autant vaut laisser ouvert. Bonne chasse, Edouard.

A la porte, Edouard s'arrêta et se retourna.

— J'allais oublier. Quelqu'un vous a demandé cet après-midi. Elle n'a pas dit son nom.

— Une femme?

— Une femme ou une jeune fille. Elle a promis de revenir.

La porte se referma derrière lui.

❧

Edouard avait vu la photographie de Dave dans le journal et l'avait reconnu. D'autres personnes, parmi les clients du

bar, avaient sans doute aussi la mémoire des visages. La visiteuse appartenait peut-être à un des journaux de la région. Elle avait, sans doute, envie d'écrire : *Notre nouvel hôte à Elverno, David Elias, ancien détective-sergent.*

Ou bien c'était une secrétaire, envoyée par un échotier de Los Angeles qui flairait ce qu'on appelle une pathétique histoire de cœur humain. Un pathétique qui, trop souvent, est à base d'humiliation.

Ou bien Marge... Non, il ne fallait pas que ce soit Marge, pas maintenant, il souffrait trop encore. Plus tard, peut-être, mais pas tout de suite.

L'Utah venait de marquer un but contre la Californie quand la porte s'ouvrit.

La jeune fille qui se tenait sur le seuil était brune et svelte, avec un visage intelligent et charmant. Naguère, Dave lui avait glissé au doigt un anneau de fiançailles. C'était Marge.

— Bonsoir Dave, dit-elle.

Sans répondre, il la regardait et son amour imposait silence à sa honte. Enfin, il tourna le bouton de la radio et demanda :

— Qui t'a dit que j'étais ici ?

— Le lieutenant Burkhardt. Il est désolé, Dave.

Elle s'assit sur un tabouret, en face du jeune homme.

— Je ne croyais pas qu'il avait une conscience. Nous l'avons mal jugé.

— C'est pour m'annoncer cette nouvelle que tu es venue ?

— N'est-ce pas important ? Et faut-il une raison pour expliquer ma visite ? Ma présence n'est pas suffisante ?

Ce ne serait pas leur première querelle. Dave montait facilement sur ses ergots et Marge lui tenait tête. Leur dernier entretien leur laissait à tous deux un souvenir cuisant.

— Je me moque du lieutenant Burkhardt comme de ma première pantoufle, déclara Dave. Et je regrette que tu sois venue, Marge.

La jeune fille eut un sourire incrédule.

— Si nous prenions une tasse de café pendant que tu me traites de tous les noms, Dave, proposa-t-elle.

Il remplit deux tasses et approcha sa chaise.

— Burkhardt, dit-il d'un ton rêveur. Il me recherchait donc pour avoir découvert que j'étais ici ?

— Sans doute.

— Répète-moi ses paroles.

— Il a dit que tu étais intelligent, capable, travailleur, et qu'il regrettait ce qui s'était passé.

— Il doit surtout regretter d'avoir le nez cassé, commenta Dave. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— C'est moi qui me suis proposée.

Un silence tomba. Dave évitait les yeux de la jeune fille.

— Tu as multiplié les démarches, hein ? Tu as fait le tour de mes amis et usé de ton influence.

Tu ne t'avoues jamais vaincue, n'est-ce pas ?

— Jamais. Dave, si tu me dis que tu ne m'aimes pas, je m'en irai tout de suite. Dis-le si c'est vrai.

— Qu'importe que je t'aime ou non ? répondit-il à voix basse. Veux-tu donc rester seule jusqu'à la fin de tes jours ? Nous ne nous marierons pas, je t'en fais le serment. Je ne veux pas mettre des gosses au monde pour qu'ils soient malheureux comme moi.

— Qui sait s'ils le seraient ? Les choses changeront. Les gens deviendront bons.

— En vingt ans ? Alors qu'au cours des siècles leur méchanceté n'a fait que croître.

— N'en parlons plus. Ton pessimisme est une vraie maladie. Que dirai-je de ta part au lieutenant Burkhardt ?

— Ce ne sont pas des mots qu'on prononce devant une femme. Qu'il vienne lui-même les entendre.

La jeune fille soupira.

— A quoi bon ? Que rapporte la haine ?

— Rien. Mais Burkhardt n'a pas changé, malgré ses paroles. Il ne veut que m'humilier. Marge, tu aurais mieux fait de ne pas venir.

Après l'avoir contemplé quelques secondes, elle se leva.

— Je croyais te trouver calmé. J'avais tant prié. Tu as raison, j'aurais mieux fait de ne pas venir.

Et elle sortit.

Sa voiture, la petite Austin qu'il l'avait aidée à choisir, démarra aussitôt.

Il prit les tasses, les posa sur l'évier, puis remit la radio en marche. C'était la mi-temps et le speaker interviewait un personnage quelconque. Dave tourna le bouton et resta debout près de la grande fenêtre, les yeux perdus dans le vide.

Cette histoire n'avait ni queue ni tête. Burkhardt n'était pas homme à oublier les offenses. Marge avait fait peut-être agir des gens influents. Qui ? Mais pourquoi Burkhardt cherchait-il à entrer en contact avec lui ?

A dix heures, il ferma le bar, mais au lieu de se coucher, il alla au drugstore acheter des cartouches pour son revolver, puis se dirigea vers le nord.

Une légère brume montait de l'océan; le bruit du ressac retentissait sur la plage. Du haut d'un rocher qui dominait la route et la baie, la résidence de Rowan se dessinait sous la clarté de la lune à son troisième quartier.

Dave monta l'avenue en se dissimulant dans l'ombre des eucalyptus. Il aperçut plusieurs voitures, deux de marque étrangère et une Olds Club noire avec des pneus blancs. Dave connaissait cette voiture, mais il grava le numéro dans sa mémoire, par mesure de prudence.

Ce n'était que pour cela qu'il s'était approché de la maison,

car, de la route, les voitures étaient invisibles.

Soudain, il sursauta. Une ombre se détachait du tronc d'un eucalyptus. Un homme qui tenait une cigarette à la main.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Je... je l'ai trouvé.

A la clarté de la lune, Dave reconnaissait l'homme, petit et lourd, au visage joufflu de chérubin. Scarlatti, un des trublions de Rowan qui, sous un masque de douceur, cachait une âme d'assassin, mais jusqu'à ce jour, n'avait jamais eu maille à partir avec la justice.

— Que je sois damné si ce n'est pas le sergent Elias ! s'écria-t-il.

— Damné, vous le serez certainement, Scarlatti. Votre patron reçoit ce soir ?

— Peut-être. Vous avez quitté la police, Elias ?

Dave fit un signe affirmatif.

— Vous n'avez plus de situation sociale. Et à votre démarche furtive, on vous prendrait pour un rôdeur.

— C'est ce que je suis, dit Dave à mi-voix. Et qui plus est, un rôdeur armé. A combien de mois de prison me condamnerait-on ? Appelez les flics, Minuscule.

— Je vois que vous connaissez mon surnom, Elias. Je ne crois pas que vous soyez un dur.

Un léger tremblement dans la voix de l'homme trahissait la peur plutôt que la colère.

— Je connais votre surnom, votre métier, et je ne suis pas un dur. Mais je suis plus grand et plus fort que vous et j'attends d'avoir un prétexte pour vous tuer.

Scarlatti était aussi silencieux que la nuit, aussi immobile que le tronc de l'eucalyptus. Il grommela enfin :

— Vous êtes fou. Tout le monde le dit et je vois bien maintenant que c'est vrai.

Dave hocha de nouveau la tête.

— Je vois que nous nous comprenons, Scarlatti. Dites au patron que je venais lui faire une visite, mais que je ne veux pas le déranger puisqu'il a du monde.

Il tourna le dos au gros homme, descendit l'avenue et rentra dans son chalet.

Cette nuit-là, il dormit comme un enfant. Le lendemain, il ouvrit le bar à sept heures et servit les habitués qui demandaient leur petit déjeuner. A neuf heures, le commissaire Ericson fit son apparition. Cet homme, grand et blond, avait un sourire grave et cordial.

— Quelqu'un a porté plainte ce matin, Dave. Donnez-moi une de ces brioches au sucre, de la confiture et du café.

Il se jucha sur un tabouret qui gémit sous son poids. Dave lui servit du café, une brioche au sucre, de la confiture et du beurre.

— Contre moi ? demanda-t-il en soutenant le regard des yeux bleu.

— Oui. Un des Crésus de notre ville. Il prétend que vous vous êtes introduit dans sa propriété sans permission.

— C'est vrai. Et pour la première et dernière fois. Je ne croyais pas qu'il regimberait. Il ose donc faire appel à la police?

— Ma surprise égale la vôtre. Puis-je vous demander du sucre, Dave?

— Excusez-moi de l'avoir oublié.

Dave prit le sucrier sur une étagère et se creusa en vain la tête pour trouver un sujet de conversation.

— Je n'ai aucune sympathie pour lui, Dave, ni pour ceux de sa clique. A la moindre incartade, par exemple si je le surprenais à cracher sur le trottoir, je le fourrerais au bloc et ce serait vite fait. Mais je représente la loi et ceux qui ont des ennuis n'ont qu'à venir me trouver. Vous saisissez?

— Je saisis, répliqua Dave. C'était une chose idiote et je ne sais pas trop pourquoi je suis allé là-bas.

— Moi, je le sais, dit le commissaire à mi-voix. Je mangerais bien une autre brioche si elle doit être aussi bonne que la première.

Le commissaire avait pris un ton léger, mais il pensait ce qu'il disait. Ceux qui avaient des difficultés n'avaient qu'à s'adresser à lui. L'ordre régnait dans la ville, et y régnerait tant qu'il exercerait ses fonctions.

Le reste de la matinée fut calme et Dave continua à faire frire tranquillement des œufs. Midi fut l'heure du coup de feu, puis le bar redevint désert. L'inactivité, qui lui laissait le temps de réfléchir, pesait à Dave. S'il méditait sur sa triste situation, il finirait par devenir neurasthénique.

Vers une heure et demie, il préparait son repas lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à Scarlatti, le sourire aux lèvres.

— Le patron voudrait vous voir ce soir, sergent. Il regrette le coup de téléphone qu'il a donné au commissaire.

— Ce qu'il peut me dire ne m'intéresse pas, affirma Dave.

— Je crois que si. Il est revenu à de meilleurs sentiments. Il veut être désormais un honnête citoyen. Et il a des tas de noms à vous citer. Tous ses anciens complices. Vous comprenez, il veut faire pour ainsi dire un marché avec la police.

— Je ne fais plus partie de la police.

— Ce serait le meilleur moyen pour rentrer en grâce. Voyons, un peu de cran, sergent. Venez. Vous n'avez rien à perdre.

Après une pause, le gros homme ajouta :

— A moins que vous n'ayez peur.

— Je serai là-bas à neuf heures et demie, promit Dave.

C'était vraiment louche! Rowan voulait s'assurer les services de Dave. Le reste de l'histoire paraissait assez plausible. Une fois riche à millions, la crapule a soif de respectabilité

et elle est prête à y mettre le prix. Rowan était assez riche pour vouloir jouir de l'estime publique. Il avait des enfants dans les collèges et les pensions de Los Angeles et désirait leur procurer une place honorable dans la société. Mais pourquoi diable s'adressait-il à Dave?

Il avait peut-être un plan de campagne soigneusement préparé. Et pour finir, les journaux feraient de lui un bienfaiteur de l'humanité, un héros qui, avec l'aide de policiers révoqués livrait à la justice toute une bande d'apaches et de scélérats. Le bon public goberait cela comme du petit-lait.

Le soir venu, Dave retourna dans la propriété de Rowan; il savait qu'il se conduisait comme un idiot et selon toute probabilité tomberait dans un piège. En tout cas, il était armé.

La lune, cachée derrière un nuage, jetait dans l'avenue une clarté indécise. Dave monta les marches de la terrasse et se dirigea vers une fenêtre éclairée.

A sa droite, une ombre bougea. Il n'eut pas le temps d'en voir davantage. En une fraction de seconde, il comprit qu'il n'était qu'un pauvre idiot de flic. Puis d'épaisses ténèbres se refermèrent autour de lui.

D'étranges rêves peuplaient ces ténèbres. Parmi eux figurait un nommé Jeff Keller. Qui était-ce? Un nom surgi du néant; puis il se rappela que son voisin en classe, dans les lointains jours de son enfance, s'appelait ainsi. Les ténèbres, des douleurs dans la tête, la déception, la haine, la peur et des voix.

Une voix disait :

— Il avait toujours les yeux tournés vers le patron. Pourquoi avait-il pris un emploi près de lui, après avoir été saqué par la police? Le sergent n'était pas un type à se mettre du côté de la loi. Chaque fois qu'il s'est attaqué au patron devant le tribunal il a été battu à plates coutures. Le patron l'avait convoqué ce soir. Mais qui aurait pu penser qu'il serait armé. J'ai entendu la détonation, je suis arrivé en courant dans le bureau et il était penché sur le corps.

Dave ouvrit les yeux. Il était étendu sur un divan, dans une pièce tapissée de rayons de livres, dont la porte-fenêtre laissait voir une cour. Scarlatti parlait au commissaire Ericson. Sur le tapis gisait un corps, le corps de Bus Rowan.

De nouveau, il se traita d'imbécile. Déshonoré, ennemi déclaré de Bus Rowan, il s'était laissé prendre au piège et servirait de bouc émissaire.

— Vous êtes venu prêt à la bagarre; n'est-ce pas? demanda Ericson à Scarlatti d'un ton détaché. Avec quoi l'avez-vous frappé?

— Avec une matraque. Quand on travaille avec Bus Rowan, on est toujours prêt à la bagarre, vous devez vous en douter.

Ericson contempla un moment le corps. Puis un personnage chargé d'une trousse entra; un médecin à en juger d'après les apparences.

— Il me faut la balle, docteur, dit Eriscon, les yeux fixés sur Scarlatti. Vous n'étiez que tous les deux dans la maison, Rowan et vous?

— Oui, la femme de charge va toujours au cinéma le samedi soir et le domestique est allé passer quelques jours dans sa famille.

— Saviez-vous ce que Rowan avait à dire à Elias?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Dans le silence qui suivit cette déclaration, la voix du médecin s'éleva.

— Cet homme est mort. Et celui qui est sur le divan?

— Il a reçu un coup de matraque sur la tête.

Le médecin se leva et Dave qui fermait les yeux entendit la voix d'Ericson.

— Montrez-moi où vous étiez quand vous avez entendu la détonation, Scarlatti. Je veux connaître tous les détails.

Ils sortirent de la bibliothèque et le médecin se mit à examiner Dave.

Ericson n'était pas un policier à ce point naïf. S'il faisait l'âne, c'était pour avoir du son.

Dave ouvrit les yeux et le médecin lui sourit.

— Ça va un peu mieux?

Des gestes odieux sont parfois nécessaires. Dave n'avait pas le choix des moyens. Il laissa pendre sa main gauche et serra le poing. Puis, de toutes ses forces, il assena un coup en pleine figure à l'homme penché sur lui. Sans un cri, le médecin s'écroula en travers de son corps.

Dave se dégagea et se leva. Une douleur aiguë traversa son crâne; aveuglé par le vertige, il chancela et eut peur de tomber. Par un effort surhumain, il reprit son équilibre et se dirigea vers la porte-fenêtre ouverte.

Derrière la cour, une véritable falaise descendait à pic vers la route. Le jeune homme rampa sur sa surface unie. Il avait fait les trois quarts du chemin et venait de se redresser quand il trébucha et tomba de tout son long. L'arête aiguë d'une pierre ouvrit sa joue et sa cheville se tordit; il sentit une dent qui branlait dans sa bouche et resta immobile, incapable d'un nouvel effort.

Sa cheville luxée le faisait cruellement souffrir et une nausée lui montait aux lèvres. S'enfuir? Pourquoi s'enfuirait-il? La honte, le déshonneur, le châtiment... tel était son destin, aujourd'hui comme hier? Où fuir d'ailleurs, puisque le filet était déployé autour de lui?

Ericson, de retour dans la bibliothèque, téléphonait sans doute déjà. Comment Dave pourrait-il échapper à la police? Il s'était laissé prendre au piège; tout était fini pour lui.

Au bout d'un moment, il se releva tant bien que mal et clopin-clopant se dirigea vers la

route. Même au bout de son rouleau, un homme a besoin de se raccrocher à quelque espoir et il s'obstinait à faire confiance à Ericson.

Il traversa hardiment la route. Si personne ne lui mettait la main au collet ici, il avait une chance de gagner Los Angeles. Si...

Les phares d'une voiture éclairèrent le macadam et du pouce il fit le geste traditionnel.

La vieille Chevrolet ralentit, s'arrêta et Dave courut vers la portière ouverte.

Deux hommes étaient assis en avant, un au fond. Tous les trois le regardèrent avec curiosité.

— Los Angeles? demanda Dave.

Le chauffeur répondit par un signe affirmatif. L'homme assis au fond recula pour lui faire place.

— J'ai manqué l'autobus, dit Dave en montant, et je viens d'apprendre que ma sœur est malade.

— Nous arriverons avant l'autobus, affirma le chauffeur.

La conversation s'arrêta là. Il descendit à Sepulveda et prit la direction de Pico. Sa cheville enflée lui faisait mal à chaque pas et il se rendit brusquement compte que si ces compagnons de voyage lisaient son signalement le lendemain dans le journal, la police saurait où le cueillir. Car tous ses amis connaissaient Marge. Mais où aller?

Elle habitait un appartement à quelque distance de Pico et la fenêtre de sa chambre était éclairée. Il sonna. Un pas retentit dans le vestibule. Marge, par le judas, reconnut le visiteur et ouvrit aussitôt la porte.

— Qu'y a-t-il, Dave? s'écria-t-elle.

— De nouvelles difficultés, répondit-il.

— Oh! Dave, je mourais d'inquiétude. Que se passe-t-il?

Elle l'entoura de ses bras et, tremblante, interrogea du regard le visage ensanglanté du jeune homme.

— Je me suis foulé la cheville pour commencer. Je voudrais m'asseoir.

A cloche-pied, il gagna le divan et se déchaussa. Puis il raconta à Marge les événements de la soirée.

— Et je suis venu tout droit chez toi, conclut-il. Malgré notre querelle hier soir, malgré ma honte et mon déshonneur, je suis venu en courant chez toi.

— Tu as eu tort, dit-elle. Ta fuite t'accuse du crime.

Il ne protesta pas. Elle mit de la glace sur sa cheville et lui apporta un verre de whisky. Puis elle lui lava le visage avec un linge humide.

La torpeur qui l'avait envahi au pied de la falaise s'abattit de nouveau sur lui; il n'avait pas la moindre envie de quitter son refuge. Mais le temps pressait.

— Si tu serres bien ma cheville avec une bande, je crois que je pourrai marcher, dit-il. Et tu me prêteras ta voiture.

Marge, qui trempait la serviette dans une cuvette d'eau froide, le regarda avec surprise.

— Tu ne vas pas sortir cette nuit?

— Si.

— Tu n'y penses pas! Je le comprends maintenant, tu es un casse-cou. Tu t'es fourré dans un beau guêpier en allant chez Rowan. N'est-ce pas assez pour un soir?

— Aimerais-tu mieux que je boive à en perdre la raison? demanda-t-il. Ou que je reste ici pour te mettre aussi dans le pétrin.

— Où vas-tu? demanda la jeune fille avec un soupir.

— A la recherche de l'assassin. Où veux-tu que j'aille? Je le sais, je me suis conduit en imbécile. M'aimes-tu, Marge?

Les yeux humides, mais la voix calme, elle répondit :

— Je voudrais bien ne pas t'aimer. Je l'ai souhaité souvent. Dave, je me demande parfois si tu n'es pas...

Elle retint le mot qui allait lui échapper.

— Fou? acheva-t-il avec un faible sourire. Scarlatti a la même opinion. Mais les frères Hovde m'ont appris beaucoup de choses, Marge.

— Lesquelles? demanda-t-elle avec douceur.

— Oh! que nous sommes à peu près seuls. Nous avons tout au plus un ami ou deux. Edouard et Rolf se suffisent à eux-mêmes. Je ne peux pas rosser tout le monde et je ne choisirai pas mes copains dans la voyoucratie. J'ai accordé à beaucoup de gens une importance dont ils n'étaient pas dignes. Des pauvres types qui essaient de paraître grands en tyrannisant les faibles. Ils sont destinés à la défaite parce qu'ils ont peur de ce qui les dépasse.

Il posa les pieds par terre. Marge le regardait avec tendresse.

— Quelle éloquence! Edouard et Rolf se suffisent à eux-mêmes. Et toi qui as-tu?

— Toi.

— Non, si tu franchis le seuil de cette porte, tout est fini entre nous.

— Il faut que je m'en aille. Mais nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire, tu le sais, Marge.

— Zut! cria-t-elle. Zut! Zut! Zut!

Mais, déjà, elle était dans ses bras, tremblante et sanglotante. Sa Marge!

— Les clés, dit-il au bout d'un moment. Tu ne veux pas que je reste garçon de café jusqu'à ma mort, n'est-ce pas? Les clés de ta voiture, chérie.

— Dave...

— Les clés. C'est important pour nous deux. La police ne tardera pas à arriver.

Elle obéit et lui saisit les bras dans ses mains crispées.

— Dave, sois prudent, plus prudent que jamais. Tu es si changé, je ne veux pas te perdre, chéri.

Il avait sur lui la recette de la journée et la clé du bar. Les Hovde avaient d'autres clés.

Il laissa l'argent à Marge et ne garda qu'une petite somme.

Puis il prit l'Austin dans le garage et se dirigea vers Westchester. C'était le moment critique; il allait faire appel à l'amitié et à la loyauté du capitaine.

Marge avait bandé avec soin sa cheville, mais il devait actionner le frein avec son talon; pourtant il pouvait presser sans difficulté l'accélérateur.

Le capitaine habitait le quartier de l'Université. Aucune lumière ne brillait dans la maison. Dave sonna à la porte d'entrée. Après un moment d'attente, il carillonna de nouveau. Enfin une lampe s'alluma dans le vestibule et le capitaine Smolley parut, vêtu d'un peignoir de bain. En reconnaissant son visiteur, il eut un geste d'indécision.

— J'espère que vous n'êtes pas ivre, Dave.

Agé d'environ cinquante ans, il était plus petit et plus large que Dave.

— Je suis à jeun et on me recherche pour meurtre. Je suis victime d'un coup monté.

La seconde décisive était venue. Le capitaine lui ferait-il confiance? Croirait-il son ancien sergent, cet homme irascible qui depuis sa destitution avait sombré dans la boisson?

L'hésitation de Smolley fut de courte durée. Après avoir considéré Dave quelques instants, il l'invita à entrer.

Le salon était tristement éclairé par un lampadaire. Le capitaine s'assit sur le divan; Dave prit place dans le fauteuil.

Le jeune homme relata tout ce qui s'était passé entre la visite de Scarlatti et sa fuite. Il ne prononça pas le nom de Marge.

Le capitaine l'écouta sans une interruption et sans un geste. Puis il s'approcha d'un service de fumeur, bourra sa pipe et dit comme s'il s'adressait à son allumette :

— Et vous voilà? Pourquoi êtes vous venu à moi, Dave? A notre dernière entrevue, vous m'avez parlé assez grossièrement.

— Je le sais. Et je sais que vous ne pourrez agir auprès du commissaire Ericson. Mais j'ai pensé que vous seriez intéressé par ma théorie concernant Burkhardt.

L'ombre d'un sourire se joua sur le visage grave du capitaine.

— Le lieutenant est votre bête noire, n'est-ce pas?

Dave approuva d'un signe de tête.

— Voulez-vous entendre ma théorie, capitaine.

— Je vous écoute, dit Smolley en tirant une bouffée.

La Olds Club qui, la veille, stationnait devant la maison de Rowan, appartenait à Burkhardt. Tout le reste n'était qu'hypothèses. Mais Smolley ne cachait pas son intérêt.

Trente minutes plus tard,

Dave reprenait la direction d'Elverno. Il était presque deux heures du matin et la femme de charge serait de retour. Bien qu'elle n'eût pas demandé le divorce, Mme Rowan avait quitté son mari depuis longtemps.

Chose essentielle, Scarlatti serait là et Dave voulait lui parler sans témoin.

La femme de charge, volumineuse Mexicaine, répondit au coup de sonnette.

— M. Scarlatti est ici, n'est-ce pas? dit Dave. Je veux le voir; c'est urgent.

Elle le regarda avec crainte, mais une voix s'éleva derrière elle.

— Je suis ici. Madame Aragon, vous pouvez retourner vous coucher.

Une vive lumière inonda le vestibule et Scarlatti s'avança en robe de chambre, la main dans la poche.

— Qui m'a tendu ce piège interrogea Dave. Vous?

— Personne. Restez où vous êtes. Au moindre geste, je...

— Du calme, Scarlatti. Vous allez trop au cinéma. Vous croyez que je ne sais pas ce qui se passe dans votre organisation? La moitié des flics en ville sont au courant. Même Ericson.

Scarlatti le regarda bouche bée.

— J'imaginais que le patron voulait vraiment me proposer un marché, reprit Dave. Qu'il voulait commencer une nouvelle vie. C'est bien vrai ce que vous m'avez dit? Qu'il avait l'intention d'acheter une conduite? Et qu'il avait des révélations à faire à la police?

— On ne peut rien vous cacher, articula l'homme.

— Bien. Je serai au bar toute la journée, demain, si vous vous décidez à vous mettre à table. Vous n'aurez qu'à me téléphoner.

— Au bar? s'écria Scarlatti. Ericson vous cherche.

— Ce n'est pas moi qu'il veut arrêter. Téléphonez-lui. J'attendrai.

Il tourna le dos et fit un pas vers sa voiture.

— Halte! cria Scarlatti.

Dave s'arrêta.

— J'attendrai dans ma voiture. Je n'ai pas peur de ce commissaire de village.

— Non, bien sûr. Mais qui a tué le patron si ce n'est pas vous? La police soupçonne quelqu'un. Qui?

— Je ne sais pas? Avez-vous un autre présumé coupable à lui fournir.

— C'était votre revolver... une balle de votre revolver. Ça, on en est sûr... et si ce n'est pas vous qui avez fait feu...

— La police sait que j'ai été attiré dans un guet-apens, interrompit Dave. Téléphonez à Ericson ou à Los Angeles. Ou à votre grand patron et prenez une décision ensemble. Le métier de barman ne me plaît pas beaucoup, Scarlatti. Je tiens à le quitter le plus tôt possible. C'est pour cela que je suis venu hier soir. Sur ce, je vous tire ma révérence.

Il remonta en voiture et démarra. Scarlatti, debout sur le seuil de la porte, assista à son départ.

Ericson n'était pas couché.

— Je viens de voir Scarlatti, déclara Dave. J'ai peut-être déclenché quelque chose.

Ericson approuva d'un signe de tête.

— Sûrement votre revolver et votre haine pour Rowan ont mis en branle tout un engrenage. Il faut que le capitaine ait bien confiance en vous. Un tribunal ne vous écouterait même pas. Vous le savez.

— Je le sais. Et vous qui n'avez pas fait garder la bibliothèque! C'était m'inviter à la fuite.

— Peut-être. Si je suis un mauvais commissaire, notre petite ville ne s'en porte pas plus mal.

— J'ai vu de plus hautes fonctions confiées à des hommes qui ne vous valaient pas, affirma Dave.

— Leurs noms? demanda Ericson avec un sourire. C'est au lieutenant que vous pensez?

— Il était là-bas hier soir. Quelqu'un renseigne ces gens et les avertit avant les descentes de police. Et pourquoi a-t-il proposé à ma fiancée de me faire réintégrer? Parce que je le gênais au bar. Je voyais ses allées et venues. Quand j'ai appris que c'est lui qui m'envoyait Marge, j'ai deviné qu'il m'avait vu derrière le comptoir. Cela m'a paru étrange; puis je me suis rappelé que Rowan habitait tout près. Bien sûr, ce ne sont que des hypothèses. Mais nous allons savoir à qui Scarlatti est en train de téléphoner.

— Comment le saurons-nous?

— Le capitaine fait surveiller Burkhardt. Je crois que le lieutenant est l'assassin; il risquait gros si Rowan mangeait le morceau. Son nom serait le premier sur la liste. Quand un gredin trahit un des siens, tous ses complices tremblent de peur. Burkhardt avait probablement machiné tout le complot.

— Mais comment ces scélérats savaient-ils que vous iriez au rendez-vous?

— Ils ne le savaient pas. Ils ont sans doute gardé Rowan garrotté jusqu'à ce que j'aie le temps d'arriver. A-t-on trouvé des marques rouges sur ses poignets et ses chevilles?

Ericson répondit par un signe affirmatif :

— C'est une des raisons pour lesquelles je vous laisse en liberté.

— Et pourquoi m'avez-vous donné la possibilité de m'enfuir? demanda le jeune homme en riant. Vous n'aviez pas vu encore la marque des cordes.

— Je suis un mauvais flic, je ne peux pas voir souffrir quelqu'un! Venez à la cuisine. Nous boirons un peu de café.

Ericson portait la tasse à ses lèvres quand la sonnerie du téléphone l'appela dans son bureau. A son retour à la cuisine il annonça :

— C'était le capitaine. Burkhardt est en chemin.

Dave était assis sur son lit, en pyjama, les lumières éteintes lorsque la voiture passa devant le bar. Puis les phares s'éteignirent. Au bout d'un moment, on frappa à la porte.

Le jeune homme se roula sur le lit pour faire grincer les ressorts et cria :

— Qui est là ?

— Fritz Burkhardt, Dave. Drôle d'heure pour venir, n'est-ce pas? Mais c'est urgent.

Dave donna la lumière avant d'ouvrir la porte. Geste imprudent peut-être, mais il ne croyait pas qu'un second guet-apens lui serait tendu.

Burkhardt était devant lui, les mains vides.

— Entrez, lieutenant, dit Dave rassuré.

Burkhardt était grand, blond et bien découplé.

— Un jour, vous me donnerez une revanche, Dave, dit-il en souriant. Vous avez fait plus de mal à mon amour-propre qu'à mon nez.

— Le hasard m'a aidé, voilà tout, dit Dave. Vous ne venez pas m'offrir de reprendre mon grade et ma place dans la police, lieutenant ?

— Peut-être.

Il s'assit sur le lit. L'unique chaise était occupée par les vêtements de Dave.

— Je ne les accepterais pas. Je passe de l'autre côté de la barricade. On y gagne davantage.

Burkhardt eut un sourire mi-figue mi-raisin.

— Vous avez mis Scarlatti dans tous ses états. De qui s'agit-il, Dave ?

— J'attends que vous me le disiez.

— Je pourrais vous en dire long, mais je ne suis pas si bête. Vous êtes plus intelligent que moi, Dave; tout de même, vous ne me ravalez pas au niveau de Scarlatti, je pense ?

— Pas de danger. Le piège auquel je me suis laissé prendre n'était pas de l'invention de Scarlatti. Notre ami n'aurait pas compris que ce qui compte le plus dans un assassinat, c'est le motif. Vous, vous le saviez. Et je connais votre motif. C'est vous qui avez préparé le guet-apens, lieutenant.

— Je ne dis pas non. Je vous ai toujours détesté, Dave. Ce soir, enfin, je comprends pourquoi. Vous êtes plus intelligent que moi. Pour me venger, il fallait que je vous humilie et que je vous écrase. Mais, maintenant, je triomphe de cette rancune stupide.

— Ce qui ne vous empêche-

rait pas de me plonger un couteau dans le dos à la première occasion.

— Je ne tuerais pas un garçon aussi brillant qui serait de mon côté.

— Et si j'étais de votre côté, qu'est-ce que cela me rapporterait, lieutenant?

Burkhardt ne répondit pas tout de suite. Il regarda le lit défait, les vêtements de Dave sur la chaise et demanda :

— Comment avez-vous gagné Ericson? A quel prix? Où avez-vous trouvé l'argent?

— Je n'avais pas d'argent. Nous sommes dans sa ville, qui est notre refuge. Mais il a besoin d'un bouc émissaire.

Burkhardt ne cacha pas son admiration.

— Nous sommes faits pour nous entendre, Dave. Il est temps. Je suis encore dans la police, et nous pourrons donner à Ericson son bouc émissaire. Je lui livrerai Scarlatti.

— Et il passera aussitôt aux aveux. Ce ne serait pas très malin, lieutenant.

— Il ne parlera plus quand je le livrerai. Il sera tué au cours d'une arrestation mouvementée et les journaux publieront que l'organisation de Bus Rowan est en déroute.

Dave garda le silence un moment.

— Vous conserverez votre poste?

— Les deux. Et vous reprendrez votre grade, Dave. Nous connaîtrons tous les stratagèmes de nos chefs, nous déjouerons toutes leurs ruses.

— Vous acceptez de travailler avec moi? interrogea Dave.

Burkhart fronça les sourcils.

— Oh, Dave, assez de rodomontades. Je vous détestais parce que je vous sentais supérieur à moi. C'est fini maintenant.

— N'en parlons plus. J'ai trop bonne mémoire.

— J'admire votre intelligence, Dave, je vous le jure. Et vous gagnerez autant d'argent que vous le méritez.

— Et Scarlatti? interrogea Dave en prenant ses chaussettes. Battons le fer pendant qu'il est chaud.

— Recouchez-vous. Dans une heure le sort de Scarlatti sera réglé. Vous êtes sûr d'Ericson? Il ne nous réserve pas un tour de sa façon?

— Je vous le garantis, affirma Dave. Je le connais et il est dans mes mains.

Il remit ses chaussettes sur la chaise.

— A demain.

— Bonne nuit et des rêves dorés, répondit Burkhardt en clignant de l'œil. Votre fortune est faite.

Dave attendit pour s'habiller que la voiture de Burkhardt eût démarré.

— J'attendais dans le salon de Rowan, derrière la draperie, près du piano, raconta Ericson.

J'avais dit à Scarlatti que Burkhardt était à sa recherche. J'ajoutai que nous connaissions l'assassin de Rowan, mais que si Scarlatti voulait endosser la responsabitité du crime, c'était son affaire. Il a donc joué son rôle. Il s'est assis dans le salon; je l'avais persuadé que Burkhardt ne le tuerait pas dans la maison, à cause de la présence de la femme de charge.

— Burkhardt est donc bien l'assassin, interrompit Dave. Je n'en étais pas sûr.

— Oui. Il tenta d'attirer Scarlatti dehors et lui raconta que vous m'aviez acheté... il ne se doutait pas que j'étais si près de lui! Scarlatti commençait à avoir peur. Si vous l'aviez vu! Il disait qu'il n'avait pas tué et que sa conscience était tranquille. Alors le lieutenant a tiré son revolver et lui a ordonné de le suivre et de monter dans la voiture.

— Et à ce moment, dit Dave en riant, le commissaire de police Ersicon a fait son apparition selon toutes les règles du mélodrame. J'aurais voulu être là. Mais les preuves? Avez-vous des preuves?

— Pourquoi avez-vous besoin de preuves, Dave?

— Sans preuves, un tribunal ne le condamnera pas. Et vous voulez bien le faire comparaître devant un tribunal?

Ericson secoua la tête.

— Un cadavre? Ce serait difficile.

— Il est mort?

Dave fixa sur le commissaire un regard incrédule.

— C'est la triste vérité. Burkhardt s'est tourné vers moi, le doigt sur la gachette du revolver. Je ne suis pas un policier modèle, Dave, mais je ne peux pas souffrir les renégats. Et ce monstre-là était prêt à tout.

— Vous... vous avez tué Burkhardt? gémit Dave.

— Il le fallait pour qu'il ne me tue pas. Dites-moi, Dave, vous ouvrirez le bar à l'heure ordinaire, n'est-ce pas? Mettez-moi de côté des brioches au sucre. C'est la spécialité des Hovde.

— J'ouvrirai le bar, convint Dave. Je serais désolé que vous n'ayez pas de brioches. Et Scarlatti? Vous ne l'avez pas...

Il laissa sa phrase inachevée.

— Tué? Bien sûr que non. Nous avons besoin de lui. Il est tout prêt à parler et je suis assez photogénique pour me réjouir de voir ma photo dans les journaux.

Dave se leva.

— Je vais me coucher, déclara-t-il. Dès qu'il fera jour, je téléphonerai à ma fiancée et elle m'apportera la clé du bar que j'ai laissée chez elle. Je ne voudrais pas que vous attendiez trop longtemps vos brioches au sucre, monsieur le commissaire. Et c'est moi qui vous les offre. Vous les avez bien gagnées...

(*Traduction par Jeanne Fournier-Pargoire de* Sweet rolls and murder. — *Dessin de Siard.*)

Cambrioleur selon Einstein

par Eugène **PAWLEY**

La vie était trop monotone et le temps passait trop lentement au gré de Smitty, qui avait envie de se remplir les poches sans travailler.

Conduit au poste de police, Smitty y avait été cuisiné pendant six heures d'affilée. Son système de défense était le plus vieux du monde et faisait toujours son effet. Tantôt l'insolence aux lèvres, tantôt suant de panique, Smitty était l'image même de l'innocence accusée. L'inspecteur Tiernan, vieux dur à cuire chargé de l'interrogatoire, commençait à se sentir mal à l'aise.

— M'sieu l'Inspecteur, gémit Smitty, est-ce que j'aurais été assez ballot pour retourner à la bijouterie si j'y avais barboté pour vingt mille dollars de diamants? Je vous le jure, quand j'ai entendu la sirène des voitures policières, j'étais tout au bas de la rue, à plus de cinq cents mètres de là.

Et Smitty se tordit les mains.

— Est-ce qu'un type peut être dans deux endroits à la fois? Est-ce que vous me prenez pour Einstein ou Houdini? Comment voulez-vous que je sois en même temps à la bijouterie Hunter et au bas de la rue?

Tiernan lança une bordée de jurons, se leva de la chaise qui craquait sous le poids de son corps volumineux et, d'un pas pesant, se dirigea vers la fenêtre.

— Smitty, dit-il avec un ricanement à donner le frisson, vous

---

Les théories du professeur Einstein sur la relativité prêtent à diverses interprétations. Mais le célèbre savant, dont la mort a été un deuil pour le monde entier, n'aurait probablement pas approuvé celle de Smitty.

avez raison. Vous n'êtes pas un ballot. Et je ne vous prends ni pour Einstein ni pour Houdini. Mais vous avez fauché les bijoux et vous êtes revenu vous faire pincer après vous être procuré un alibi à toute épreuve.



De retour dans sa cellule, Smitty eut beaucoup de peine à réprimer le rire homérique qui lui secouait les entrailles. Avant l'aube, Tiernan le relâcherait avec ses plus humbles excuses.

Smitty revécut par la pensée les péripéties de la journée et ce fut comme s'il buvait de grandes lampées de Chianti ou de Malaga. Il se revoyait flânant dans la rue, sous les chauds rayons du soleil, perdu dans la foule qui encombrait les trottoirs. Smitty était le symbole même de l'Américain moyen. Ni grand ni petit, ni blond ni brun, signe particulier aucun, costume de confection, fabriqué en série. Quand il arriva au coin de la rue où un photographe ambulant attendait les clients, il ralentit le pas.

« Un instantané, monsieur? » supplia le photographe qui ne devait pas manger tous les jours à sa faim.

Smitty se tourna vers la vitrine de la quincaillerie. Il vérifia l'heure sur le cadran de l'horloge électrique. Encore trois minutes à attendre. A trois heures et quart, les deux aiguilles se rejoindraient. De l'endroit où se tenait le photographe, l'horloge paraîtrait n'avoir qu'une seule aiguille... et Smitty interviendrait.

Avec un bâillement, il se pencha nonchalemment en avant, tira le crayon qu'il cachait dans sa manche et pressa l'extrémité enduite de colle sur le coin bombé de la vitrine. Le crayon resta droit. Son ombre, accentuée par l'éclat du soleil, tomba, nette et noire, sur le cadran de l'horloge et y forma une troisième aiguille. Immédiatement, il fut trois heures et demie.

Smitty avança son bras devant le crayon et intercepta l'ombre. Il n'était plus que trois heures quatorze. Avec un sourire d'idiot du village, Smitty fit quelques pas en avant. Les deux aiguilles se rejoignaient. L'ombre du crayon vieillissait le jour d'un quart d'heure.

— Allez-y! On verra ce que ça donnera.

Le photographe ne se le fit pas dire deux fois et se hâta de prendre l'instantané. « Voici votre ticket », dit-il.

Tandis qu'une femme en noir posait à sa place, Smitty, sans avoir l'air de rien, rasa la vitrine et reprit son crayon. Puis, sans se presser, il descendit la rue en direction de la bijouterie Hunter.

S'il avait choisi ce magasin de préférence à tant d'autres, c'est que cette joaillerie de grand luxe, depuis cinq ans

n'avait pas reçu la visite d'un seul cambrioleur; la vigilance de ses directeurs s'était endormie. Smitty ralentit le pas et chronométra avec soin chacun de ses mouvements.



A trois heures vingt-cinq, il franchissait le seuil de la porte et attirait l'attention d'une vendeuse.

— Je voudrais une bague de fiançailles, murmura-t-il en feignant un léger embarras.

— Nous avons un très beau choix, dit la jeune fille en souriant.

Elle le conduisit dans un coin du magasin.

Trois heures vingt-neuf. Mais le témoignage de l'appareil photographique et de l'horloge prouverait qu'il était à cinq cents mètres de la bijouterie. La vendeuse posa sur le comptoir quatre plateaux chargés de bagues et se pencha pour en prendre un cinquième. Smitty en profita pour rafler les plateaux et s'élança vers la sortie. La porte s'était déjà refermée derrière lui lorsqu'un cri perçant s'éleva; aussitôt le tumulte et l'affolement régnèrent dans la bijouterie Hunter.

En quelques enjambées, Smitty avait gagné une ruelle déserte. Là, il se hâta de vider le contenu des plateaux dans un emballage préparé avec l'adresse et les timbres; il ficela le paquet et le mit dans une boîte à lettres, tandis que résonnaient les sirènes des voitures de la police.

Dix minutes plus tard, il revenait. Il joua des coudes dans la foule rassemblée devant la bijouterie Hunter et parvint au premier rang des badauds.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il.

— Un vol en plein jour, répondit avec véhémence un petit crieur de journaux. Un type a mis les voiles avec un tas de bagues, de brillants. Cette blonde là-bas... il les lui a arrachées des mains.

Smitty aperçut la vendeuse. La vendeuse le reconnut, le montra du doigt, poussa un autre cri perçant et s'évanouit.



— Dites donc! En voilà des manières! Qu'est-ce que ça veut dire? protesta Smitty avec indignation lorsque les agents lui passèrent les menottes.

L'inspecteur Tiernan fit son apparition et Smitty fut entraîné sans douceur au poste de police. Il garda le silence comme si la frayeur et la surprise le frappaient d'amnésie, jusqu'au moment où le ticket fut retrouvé dans une de ses poches.

— Je m'accordais une après-midi de repos et je flânais sans penser à rien, M'sieu l'Inspecteur. Je ne peux pas me rappeler ce que j'ai fait. J'ai bu un bock, j'ai fait faire ma photo...

Tiernan envoya un agent au photographe pour vérifier les dires du prévenu. Smitty attendait sans crainte le résultat de la démarche; son alibi était incontestable. Mais pour le bénéfice de ses gardiens, il grillait une cigarette après l'autre, à petites bouffées nerveuses.



Tiernan se penchait sur son bureau. Ses doigts boudinés tenaient une loupe et un rouleau de pellicules photographiques.

— Vous nous avez fait perdre huit heures, mon gaillard. Dites-moi, vous avez un frère jumeau?

— Mon frère est en...

— Je sais, je sais, interrompit rageusement Tiernan. Et voici votre alibi. L'horloge n'a pas pu être truquée. La photo n'a pas été retouchée et l'instantané a été pris vingt secondes avant que la police soit alertée.

Smitty regarda l'inspecteur avec une perplexité parfaitement imitée.

— L'horloge? Quelle horloge?

Morose, l'inspecteur continuait à examiner le rouleau de pellicules.

— Smitty, demanda-t-il enfin. Comment vous y êtes-vous pris?

— M'sieu l'Inspecteur, je vous dis que...

— A trois heures quatorze minutes, à en juger d'après cette horloge, un couple a fait faire sa photo. Vous êtes venu ensuite et l'horloge marque trois heures trente. Après vous, une femme s'est arrêtée devant l'objectif.

— Une femme en noir, oui, je me rappelle, approuva Smitty d'une voix un peu tremblante.

— Maintenant ce que je veux, c'est que vous rendiez les bagues, ricana l'inspecteur. Le truc de l'horloge, vous nous l'expliquerez plus tard.

— Je vous dis que...

— La dame en noir a été prise après vous, rugit Tiernan. Mais l'horloge marque un quart d'heure de moins que sur votre photo. Ça vous apprendra à faire votre petit Einstein!

(*Traduction par Jeanne Fournier-Pargoire de* No time to lie. — *Dessin de Flip.*)

Une chaise pour Madame

par William FAY

Pauvre Herbie, qui trouva sa fiancée dans le « burlesque » où il avait ordre de faire une descente.

Herbie Delehanty assis confortablement dans son bain, considérait sa poitrine où était venue se loger, quelques semaines plus tôt, une balle de revolver tirée par Linky Belvedere, un criminel notoire. Elle n'avait provoqué qu'une blessure superficielle, — mais c'était bien grâce à la Providence seule si Linky, désespéré, haineux, acculé, prêt à faire feu, pour un oui, pour un non, n'avait pas fait plus de dégâts, laissant à Herbie suffisamment de force et de volonté pour, au beau milieu de la bagarre, balancer une chaise à la tête de tous ces types, et cela, avec tant d'énergie et de précision qu'aucun d'entre eux, Linky excepté, n'avait pu s'échapper.

« *Blessé, traqué, trahi, — alors que son revolver vide, mais encore chaud, avait cessé de se faire entendre au nom de la Loi, — Delehanty parvint, à lui seul, à mettre en échec pour la première fois les dangereux tueurs du plus grand gang criminel...* »

C'est ce que disaient les journaux. C'était le paragraphe préféré d'Herbie. Il avait réussi cet exploit avec une chaise, — une simple chaise. Il les avait tous eu, sauf Linky, et il s'était bien juré que son tour viendrait à lui aussi. Et depuis l'incident, la chaise — « pièce

---

Il y a entre les acteurs et les policiers une affinité qui ne date pas seulement de Mack Sennett. William Faye, qui est un de ces auteurs peu ou pas connus en France que nous avons l'intention de révéler au public, a su exploiter cette affinité d'une façon fort adroite et fort amusante.

à conviction nº 6 » au procès — était, par la bienveillance de la Cour, revenue à Herbie en tant que souvenir.

Herbie se leva de son bain et choisit une serviette sur le séchoir. Il la passa derrière son dos et, la tenant par les deux bouts, se frotta énergiquement, tout en fredonnant quelques mesures de *Je cherche une femme comme celle qui épousa ce cher vieux papa*.

La femme, il l'avait. Du moins, il l'aurait bientôt. Juste le temps des formalités. Un peu de patience, voilà tout. Après cinq longues années de séparation, elle venait de revenir de Chicago, où elle travaillait. Il ne l'avait pas encore revue. Ils auraient pu se marier alors, il y a cinq ans, avant qu'elle parte. Seulement, — enfin oui, — Herbie n'avait pas d'argent.

Il était alors tout nouveau dans le métier, avec deux mille dollars par an et ces mensualités à payer pour la voiture. Mais maintenant ? Maintenant, il était inspecteur de première classe. Avec quatre mille par an. Une gentille somme. Bien rondelette. Assez pour Gracie et lui.

Il pénétra dans la chambre et s'assit sur la chaise qui lui avait servi à défoncer tant de crânes de la gent criminelle. C'était une vulgaire chaise de cuisine, avec des pieds branlants, qui n'avaient pas été très bien recollés. La peinture vert pâle était à moitié partie. Elle ne valait pas grand-chose, si ce n'est le ruban que les copains y avaient attaché.

Assis sur la chaise, il se mit à penser à Linky Belvedere ; comment, par la force des choses, l'un d'eux devrait bientôt dire adieu à la vie. Mais ses pensées revinrent à Gracie, qui était maintenant de retour. Entre eux, les choses seraient bientôt mises au point comme elles devaient l'être.



Il était presque habillé lorsque Gracie téléphona. « Allô Herbie », puis elle écouta un instant. « J'étais tellement occupée », dit-elle. « J'ai sauté sur la première occasion pour te téléphoner. J'ai trouvé du travail dès samedi, — non, Herbie, je ne danse pas. Tu m'en as guérie, — n'aie crainte. Oh, mais Herbie je suis si fière de toi ! J'ai conservé toutes les coupures, sans exception. Je les ai relues au moins sept fois. Tu es sûr que tu te sens bien ? Pas de complications ? C'est guéri ? Bon, parfait. J'avais dit une prière. Parole.

« Dîner ? Herbie, j'aurais bien aimé. Bien sûr que cela me ferait plaisir, — mais pas ce soir. Demain ça irait ? Bon, huit heures. Je volerai ça au boulot. Je te passerai d'abord un coup de fil, puis tu pourras venir me prendre à mon travail. » Elle lui expliqua où cela se trouvait. « J'ai hâte de te voir, Herbie. Bon, au r'voir. »

Sa voix était chaude dans le

téléphone et sonnait tout comme si elle n'était jamais partie. Tout lui revint en mémoire. La grande Gracie, honnête, droite, confiante en un type comme lui, fidèle au possible.

Elle devait encore être jolie. Et assez pin-up, quoique un peu forte. Trop forte pour danser sur une scène. Elle lui faisait toujours penser à ces chevaux que l'on fait sauter lors des revues de la police. Il avait compris qu'elle travaillait maintenant chez une modiste. Mais sa femme ne s'occuperait que de lui. C'était une charmante carrière qu'il lui réservait. Et si elle était un peu grasse, elle ne le serait jamais autant que lui. Elle ne serait que Gracie, sa femme.

Herbie se leva et se mit à valser dans la pièce, sans pouvoir s'empêcher de sourire. Il lui faudrait acheter un cadeau pour Gracie, quelque chose d'original quelque chose de gentil, quelque chose qui lui était cher. Il s'arrêta pour chercher une idée.

La chaise! La chaise vert pâle, éraflée et branlante, qui avait été photographiée des centaines de fois et publiée dans les journaux et les magazines, avec ou sans Herbie. C'était ça. La chaise, — et s'ils se mariaient, il la récupèrerait. Parfait, en tout cas, elle serait dans la maison. Il s'en fit la promesse, — la chaise, pour Gracie, pour personne d'autre.

George, un collègue d'Herbie, apparut à la porte :

— Herbie, nous sommes là. La voiture est en bas.

— Drelin! drelin! drelin!

— Herbie, qu'y a-t-il de si drôle?

— Eh? Oh, rien George. Enfin, pas grand-chose. N'importe comment tu es marié. Tu ne comprendrais pas. Quoi de neuf? Pas de nouvelles de Linky?

— Rien. A croire qu'il s'est emmuré. Nous devons aller arrêter la petite.

— Qui veux-tu dire? Dimples? Encore une fois? Écoute, George, je suis fatigué de pourchasser cette femme. Elle ne me



plaît pas, tu comprends? Je n'aime pas son genre. D'autant plus que nous n'avons rien pu en tirer. Simplement parce qu'elle est l'amie de Linky? Son avocat l'a innocentée en moins de vingt minutes.

— Ce ne sera pas pareil cette fois-ci. Deux autres sont en bas dans la voiture. Nous allons boucler son spectacle, — cadenasser sa boîte.

— Sans blague? (Herbie, quoique plus intéressé, n'était pas encore convaincu.) Écoute, George. Ce genre de spectacle est toléré depuis des années, n'est-ce pas? On ne peux pas aller cueillir cette femme comme ça.

— Elle se déshabille un peu trop, dit George calmement. Le chef a dit de mettre le grappin dessus.

Herbie comprenait les motifs ici invoqués. Miss Dimples Dawning, vedette des *Folies Uptown*, remplissait la salle sept fois par jour en quittant la majeure partie des vêtements qu'elle portait. Herbie n'avait pas vu le spectacle. Il ne fréquentait pas ces endroits-là. Il devinait bien le numéro de Dimples, semblable à tous les autres qui fleurissaient dans la ville, bien que ce ne fût pas spécialement légal. Sinon, le mot strip-tease serait-il aussi connu?

— Le chef dit qu'elle va trop loin, poursuivit George. Plus elle en retire, plus elle attire de monde. Et plus il y a de monde, plus elle ramasse d'argent. Le chef dit qu'elle envoie le fric à Linky. Elle sait où il est, mais il n'y a rien à en tirer. Que pouvons-nous faire quand elle est blanchie en vingt minutes par ce menteur qu'elle nomme son avocat?

« Il nous faut contre elle une charge bien définie. Le chef dit que nous n'aurons qu'à nous asseoir là, jusqu'à ce que ça devienne trop osé. Mais il s'agit de savoir exactement ce qui est trop osé. Il faut attendre qu'elle soit sans méfiance. Alors, lorsque nous sommes sûrs qu'elle va trop loin, nous bouclons la porte, Herbie. Bien verrouillée. Et nous embarquons Dimples et le directeur. Okay?

— D'accord, sauf que je n'aime pas ces espèces de « burlesques », George. C'est un boulot qui ne me plaît pas.

George lui donna d'autres détails tandis qu'ils descendaient vers la voiture. George prit le volant. C'était une décapotable, chère aux détectives, sans inscription aucune, ni plaque officielle. Les inspecteurs Rappaport et Burns étaient assis sur la banquette arrière. Ils roulaient lentement vers la ville haute.

— Nous avons tout notre temps, dit George. Les séances se succèdent avec peut-être une demi-heure d'intervalle.



Herbie était de plus en plus tendu au fur et à mesure qu'ils approchaient des *Folies Uptown*. Non qu'il y eût quelque danger à fermer un « burlesque ». Il n'y a qu'à se présenter, exhiber son insigne, pousser tous

les types dans un coin et dire aux filles de se rhabiller. Entre temps, le fourgon arrive et il ne reste plus qu'à les faire monter dedans. Seulement, c'était une entreprise qui touchait à la vie privée de Linky Belvedere. Pour Herbie, c'était un pas de plus vers un règlement de comptes qui lui était cher.

George parqua la voiture à quelque distance du théâtre. Herbie remonta la rue avec lui. Les inspecteurs Rappaport et Burns restèrent assis dans la voiture. Il était entendu qu'ils attendraient là cinq minutes avant de se mettre en route pour les *Folies* et qu'ils feraient de leur mieux pour ne pas trahir la raison de leur présence.

En face de lui, Herbie vit se détacher en lettres lumineuses : « Dimples Dawning ». Sur le trottoir, des photographies grandeur natures : elles étaient placardées sur la façade des buildings adjacents, elles remplissaient le hall d'un bout à l'autre. La plupart des gens qui passaient s'arrêtaient pour jeter un coup d'œil et beaucoup donnaient cinquante cents pour entrer. Le portier, sous sa lourde tenue militaire, pourpre et soutachée d'or, se démenait avec énergie :

— Oh, c'est intime et sexy, messieurs, allez-y, entrez! Unique! Dimples Fawning vous montrera des virages dangereux que vous ne rencontrerez pas sur l'autoroute, messieurs. Une nouvelle séance dans quinze minutes. En plus, cinquante jolies girls dans la Parade de la Liberté, un nouveau numéro féerique dédié aux garçons sous les drapeaux. Entrez, entrez, par ici, s'il vous plaît! »

Herbie rabattit le bord de son chapeau, — il ne se sentait pas la conscience tranquille en prenant son ticket. Il entra avec George, qui regardait les photos au passage et remarqua joyeusement : « Tu trouves ça moche? »

Ils trouvèrent deux places à mi-chemin de l'allée centrale et se frayèrent un passage au milieu d'une quantité de genoux. Les lumières étaient allumées et Herbie espéra qu'ils n'avaient pas été reconnus. Un homme se tenait devant la fosse d'orchestre, faisant sonner de la monnaie dans une poche de sa veste d'alpaga et tenant en l'air, de l'autre main, une boîte de bonbons d'une livre. « Vingt-cinq cents seulement, messieurs, — la même qualité que ceux vendus autrefois au détail... » Un autre essayait de placer des glaces, des cacahuètes, des cigarettes.

Les lumières s'éteignirent dans la salle. Le rideau étincela, puis se leva. L'orchestre était petit, mais très bruyant. Des girls apparurent de derrière les décors, six de chaque côté, levant la jambe en cadence. Certaines souriaient et faisaient honnêtement de leur mieux. Les autres s'en moquaient. Il y en avait de jolies, quoique un peu vulgaire. Un homme vint pousser la romance dans le micro. Le public n'était pas intéressé par ces préliminaires.

Il endurait le tout dans le seul but d'admirer Dimples Dawning.

Ce ne fut pas une mince affaire lorsqu'elle apparut.

Elle était étonnamment belle à regarder dans sa longue robe du soir de couleur sombre. Les paillettes d'or étincelaient tandis qu'elle se déplaçait, de sa démarche féline, parmi les spectateurs. L'orchestre jouait une sorte d'arrangement pour elle. L'homme qui était assis à la droite d'Herbie soupira lourdement.

Miss Dawning secoua sa courte chevelure blonde. Son corps était souple comme celui d'un phoque. Elle chanta une petite chanson : *Je continuerai à l'aimer même si les barreaux de la prison me désapprouvent*, un morceau tout ce qu'il y a de plus sentimental et très approprié à Linky, bien qu'il ne fût encore dans aucune prison. Mais, fait étrange, cette chanson avait le pouvoir d'arracher de grosses larmes des yeux de bon nombre des spectateurs.

— Regarde, Herbie.

Dimples se débarrassait de quelques vêtements. Le public applaudit. Herbie attendit anxieusement, mais ce fut tout ce qu'elle retira. Elle venait de disparaître derrière un décor. Les spectateurs sifflèrent, tapèrent du pied et parvinrent à la faire revenir. Herbie l'observait tandis qu'elle s'apprêtait à attaquer le passage épineux de son numéro. Il entreprit de se lever.

George murmura :

— Attends! Nous n'avons pas vu le meilleur!

Herbie lui lança :

— Au diable le reste!

Il se leva et se dirigea vers la scène.

— Assis! Assis! Assis! entonnèrent les admirateurs de Miss Dawning. Assis! Tu t'ôtes de là, abruti!

Dimples s'immobilisa et parut ennuyée de priver ses clients de tout ce que pouvait révéler chacun de ses mouvements. Herbie dit, d'une voix neutre :

— All right, all right, je vous arrête.

Et George se leva pour venir le rejoindre tant bien que mal dans l'allée. Rappaport et Burns se mirent en action.

Herbie monta sur la scène. Le directeur apparut :

— Nous sommes dans un pays libre, dit-il. Nous ne voulons pas être ennuyés, compris?

— Embarque-le, dit Herbie en s'adressant à Burns. Dimples se tourna vers lui, puis quitta la scène en courant. Quelqu'un frappa Herbie avec une boîte de chocolats tandis qu'il courait vers les coulisses à la poursuite de Dimples Dawning.

Il ne savait pas exactement par quelle porte elle avait disparu ni quelle direction elle avait prise dans sa fuite. Les autres girls étaient autant d'obstacles à franchir.

— Nous n'avons pas besoin de vous autres, dit-il. Elles étaient toutes vêtues, suffisamment vêtues. Il choisit une porte et

l'ouvrit. Personne. Il en essaya une autre. Une grande fille se tenait devant lui, à moitié nue. Elle était très forte et très pâle. Elle poussa un cri.

— Herbie!

C'est le nom qu'elle cria.

— Gracie!

— Oh!

Elle lui tourna le dos et s'empara d'une robe. Puis elle resta là à le regarder. Herbie baissa les yeux. Ses mains pendaient, immobiles.

— Gracie, répéta Herbie, mais c'était difficile à dire. Sa femme, celle dont il voulait faire son épouse, dans cette boîte où il avait ordre de faire une descente!

— Mais, Herbie!

— Toi, dont je suis assez fou pour faire mon idéal. Tu es comme les autres! « Non, Herbie, je ne danse plus », m'as-tu dit. Et tu fais du strip-tease dans une boîte pareille. Et moi qui pensais toujours que tu étais...

— Herbie, ne me parle pas comme ça.

— Te montrer comme à une foire aux bestiaux!

L'injure porta.

— Sors d'ici!

— N'aie crainte, dit-il. Je sors. Toi, reste où tu es. Nous embarquons seulement Dimples et le directeur.

Il referma la porte et refit, dans la confusion, le chemin de la scène où le travail l'attendait.

Rappaport tenait Dimples, parée d'un vison et des bracelets de la loi, mais protestant :

— Otez-moi ces trucs-là!

Elle donna un coup de pied à Rappaport et gratifia Herbie d'un nom qu'aucun homme jusqu'ici n'avait prononcé à son égard. Herbie se contenta de répondre :

— Allons-y!



Le lendemain, le juge acquitta Dimples. Elle s'était présentée bien habillée, pour sa défense habilement assurée par son avocat. Elle ne nia absolument rien de son numéro et n'eut aucun mouvement d'humeur pour se faire rappeler à l'ordre. Elle dit simplement qu'à son avis Herbie était un « imbécile et un maladroit qui ne cherchait qu'à faire parler de lui! »

Herbie, George, Rappaport et Burns avaient exposé les charges et raconté les faits, honnêtement, comme ils les avaient vus, ni plus, ni moins. Le juge avait écouté attentivement, tout en se tenant le menton et en se grattant la barbe.

Il dit en s'adressant à Herbie :

— Inspecteur, votre moralité ne fait pas de doute. Aussi cette Cour est-elle toujours prête à vous entendre. Mais votre conception de la loi, vos goûts en matière de spectacle sont choses personnelles qui ne peuvent être prises comme règle par tous. Votre témoignage et celui de vos collègues prouvent simplement que Miss Dawning offre pour

une somme raisonnable un genre de spectacle comparable à celui de bien des boîtes de nuit, dont les prix sont comparativement exorbitants. La cause est entendue.

Et George dit à Herbie :

— Qu'est-ce que je t'avais dit? je t'avais prévenu de ne pas foncer si vite. La dame n'était qu'à moitié déshabillée. Mais non. Tu n'as pas pu attendre. « Je vous arrête », as-tu dit. Ah, Herbie, tu as tout fichu par terre!

Herbie commençait à voir juste. Un jour, on est quelqu'un d'important. Le lendemain, on n'est qu'un imbécile. Inspecteur de première classe à quatre mille dollars par an! « Je ferais mieux de casser des cailloux », pensa-t-il.

Sa déconvenue fut vraiment retentissante. Ses supérieurs, cependant, surent se montrer gentils. Le District Attorney ne cria pas trop. « Meilleure chance la prochaine fois », se contentaient-ils de dire. Mais il savait qu'il avait échoué et que leur confiance en lui en était diminuée.

Il observa Miss Dimples Dawning, tandis qu'elle quittait le tribunal avec ses amis. A la voir, jeune, petite, maquillée, disculpée, fière, il avait peine à croire les mots qu'elle lui avait lancés au visage dans l'agitation de la nuit passée. « Tu peux reprendre le collier, imbécile. » Cette fois-ci, ce fut tout ce qu'elle lui dit, en passant. Doucement et confidentiellement, les mots s'échappèrent du coin de sa jolie bouche.

— Elle ne parlerait pas comme ça, dit George, si tu avais attendu.

Herbie marchait, sans écouter. Ses pensées étaient ailleurs, tournées vers Gracie, vers son malheur. Gracie aux *Folies Uptown*!

A la sortie, sur les marches du palais, les photographes s'affairaient autour de Dimples. Herbie la vit finalement monter dans un taxi. Il le vit démarrer; Dimples était seule sur le siège arrière. Il alluma une cigarette et, se tournant vers George, lui dit avec amertume : « Allons prendre une bière. »

Le taxi avait quitté le bord du trottoir. Le chauffeur était ravi d'avoir pris en charge une cliente aussi célèbre et aussi olie.

— Faites-moi simplement faire un petit tour, Jackson, lui dit Dimples. Je suis fatiguée, voilà tout. Juste un petit tour. Histoire de sortir d'ici.

Sa main gantée ouvrit son sac et sépara les cigarettes d'un énorme rouleau de billets. Elle savait combien il y avait là, une somme. Le chauffeur se retourna et dit :

— Autrefois, je travaillais dans le théâtre. Je...

— Vous parlez trop, dit-elle. Contentez-vous de conduire.

Le chauffeur obéit. Il roula au hasard jusqu'à ce qu'elle lui

dise de s'arrêter. Elle le paya, puis se mêla à la foule, sur le trottoir. Elle entra dans un café, avisa une cabine téléphonique, glissa une pièce dans la fente et composa hâtivement un numéro. Son visage était tendu et fatigué, ses doigts nerveux. A la seconde sonnerie, quelqu'un décrocha.

— Passez-le moi, dit-elle.

L'autre connaissait sa voix et savait à qui elle désirait parler. Linky Belvedere se fit alors entendre à l'autre bout du fil.

— Hello, chéri, dit Dimples. Il faut que je parle vite. Non. Je suis acquittée. Lui? Le grand imbécile a raté son coup. Il a arrêté le spectacle trop tôt, avant que le numéro soit assez poussé. Il a creusé sa propre tombe au tribunal. Le juge a dit qu'il était cinglé... Non. Il n'y aura pas de séances ce soir. Ton ami a décidé ça. Nous recommencerons demain soir. J'ai l'argent, chéri, mais je n'ose pas aller te retrouver... Non, je vais te dire ce que je vais faire : Nous nous rencontrerons chez une amie. Elle habite tout près de toi. A deux ou trois immeubles; ça ne te fera pas beaucoup de chemin à faire... Ce n'est pas une amie, à proprement parler. Ce qu'il y a, c'est qu'elle est toujours à essayer de me remettre sur la voie. Une sorte de bonne âme, quoi. Elle me demande sans cesse de venir prendre le thé, lorsque je suis seule. Elle travaille dans la revue. Son nom est Gracie Healey, deuxième étage au fond, appartement 3-B.

« Oui, je suis sûre de tout cela et il y a une autre raison pour laquelle il ne leur viendrait jamais à l'idée que je puisse aller là. Non, c'est sans importance, mais ça te tuerait net si je te le disais... C'est ça... au vingt-deux, deuxième étage, 3-B. Sois prudent, chéri!



Herbie Delehanty était assis, triste, solitaire, mais philosophe; il contemplait la chaise qui les avait tous terrassés, tous sauf Linky Belvedere. Il était déjà plus de huit heures, mais Gracie n'avait pas appelé. A vrai dire, il n'avait pas attendu ce coup de téléphone. Des scènes comme celle de la veille font rompre beaucoup plus qu'un simple rendez-vous à dîner. La nuit dernière avait désuni deux vies, anéanti deux bonheurs.

Évidemment, se dit-il, ils n'étaient pas fiancés. Il n'avait aucun droit sur sa vie privée, sur son travail. Il s'était simplement figuré que les choses seraient ce qu'elles avaient toujours été. Le fait qu'elle ait travaillé dans un « burlesque », sans plus de parure qu'un cheval de laitier, avait certes de quoi choquer son goût et blesser sa fierté, mais cela ne l'autorisait aucunement à lui parler comme il l'avait fait.

La façon dont elle avait pleuré, les grosses larmes de Gracie n'étaient pas choses faciles à oublier. Il n'avait pas le droit de la blesser avec son

mépris. Ce genre de travail qu'elle accomplissait pour cinquante cents, un simple regard suffisait à le réprouver. Évidemment, au point où en étaient les choses, — les projets de mariage qu'il avait faits, ses plus beaux rêves, — tout cela était tombé à l'eau. Mais ils pouvaient au moins être... c'est cela... de bons amis.

La chaise... il s'était juré de lui donner cette chaise. Il n'y avait pas de raison de changer maintenant d'avis, simplement parce que les choses n'avaient pas tourné comme il l'aurait souhaité. A l'heure actuelle, elle devait être chez elle, malheureuse. Il était ridicule de lui garder rancune.

Il se sentait seul, il était triste. Il se dit que le moins qu'il pouvait faire, était de lui porter la chaise. En guise d'adieu. Il ne pouvait se promener dans les rues de la ville avec une chaise de cuisine à la main, d'autant plus que cette chaise avait eu sa vie publique. Ceux qui l'auraient vu avec auraient certainement cru qu'il paradait. Cependant, la veille, à ses moments perdus, il avait conçu un plan pour le transport de la précieuse chaise. Une idée stupide, — une plaisanterie, juste pour rire.

Les pieds de la chaise ne tenaient pas très bien au siège. De ses fortes mains, il eut vite fait de les détacher. Il sépara aussi le dossier du siège. Il eut un peu plus de mal à retirer les barreaux qui réunissaient les pieds.

Il était alors possible pour Herbie de disposer ces différentes pièces contre son dos, de façon à présenter une surface assez plane, en plaçant verticalement dans chacune de ses poches arrière deux des pieds de la chaise et en calant au centre le siège et le dossier. Compris? Il n'eut plus qu'à enfiler son pardessus très ample pour couvrir le tout. Pas la moindre bosse n'était visible, si ce n'est là où son revolver butait contre les pièces de bois.

Il retira alors son arme de sa place habituelle et la glissa dans la poche intérieure de son veston, n'ayant aucune raison de supposer qu'il aurait à s'en servir. Ce corsage de bois, ainsi disposé, lui donnait fière allure et jamais personne n'aurait pensé un seul instant qu'il avait une chaise sur le dos. Mais, pour le moment, il ne goûtait pas le comique de la chose. Pour lui, c'était une nuit pleine de mélancolie.

Gracie, elle aussi, était assise seule, faisant ce qu'elle pouvait pour sauver une vieille paire de bas de soie. Elle venait de pleurer; ses yeux étaient encore tout humides. Sa colère et sa fierté avaient combattu les pleurs sans grand succès. Il fallait, pensa-t-elle, qu'il ne soit qu'un vulgaire flic, lourdaud et buté, avec une tête aussi grosse qu'une marmite, pour condamner les efforts louables d'une fille travailleuse.

Si seulement il lui avait laissé

une chance de s'expliquer. Mais non, pas lui — pas Delehanty, ce grand sot, ce puritain. Elle qui avait conservé les coupures le concernant, elle qui avait été si fière de lui, qui avait mis tant d'espoir en lui.

On sonna à sa porte. Une folle espérance l'envahit. Elle posa les bas. Si c'était Herbie? Qu'il vienne s'excuser? Elle se leva et traversa la pièce pour ouvrir la porte...



Linky Belvedere, l'homme du racket, sans être beau, était cependant très fier de sa personne et, pour rien au monde, il n'aurait fait dix pas dans la nuit la plus sombre, pour se rendre au rendez-vous de la plus myope des poupées, sans s'être soigneusement coiffé. Il mania le peigne patiemment, domptant la moindre mèche rebelle. Les poches de son complet renfermaient juste quatre-vingt cents. Il n'était pas facile désormais, avec ses types en prison ou raide morts, de ramasser l'argent qu'il avait l'habitude de se faire.

Évidemment, les choses ne continueraient pas ainsi. Il avait dû se retirer; mais, bientôt, il s'en irait, il repartirait à zéro, il descendrait même ce cochon de flic. Quelle heure était-il? Bon, presque neuf heures. Il se regarda une fois de plus dans la glace, arrangea quelques détails. Dimples aimait toujours la façon dont il s'habillait. C'était une brave fille. Elle aurait le pognon — un joli magot. Une bonne petite, pour sûr; mais où serait-elle si ce n'avait été pour lui? Où aurait-elle été pêcher sa célébrité, ses cachets exorbitants? Où se serait-elle procuré les belles nippes qu'elle portait, si ce n'était grâce à lui?

Il se demanda anxieusement si elle lui était toujours fidèle. Puis il s'interrogea sur ce qu'il ferait s'il venait à apprendre qu'elle ne l'était pas. Il n'aimait pas cette cachette — ces boîtes à sardines vides, les croûtons de pain dur, la bouteille de whisky à un dollar sur son bureau, l'odeur de tout ce qui l'environnait, pas plus qu'il n'aimait Herbie Delehanty, le représentant de la loi.

Il mit son feutre noir et rabattit avec soin le bord droit sur son œil. Il vérifia son revolver et sentit son poids rassurant dans sa main. Il quitta la pièce et se retrouva dans une entrée sombre et déserte. Il referma la porte derrière lui...



Gracie ouvrit et Dimples lui dit :

— Hello, vous avez l'air toute surprise. Je passais justement par ici. Je vous dérange?

— Mais non, bien sûr. Entrez. Je... je suis contente que vous répondiez à mon invitation. Débarrassez-vous! Mettez-vous à l'aise!

— Vous êtes seule?

— Mon Dieu, oui.

« Et c'est ce qui fait mon mal-

heur», pensa Gracie, «je suis tout fait seule.» L'apparition de Dimples l'avait surprise et cependant cela venait confirmer son opinion: il y a du bon dans chacun. Cette petite était tout simplement troublée, fatiguée, accablée, torturée par son amour pour Linky Belvedere. Il était donc possible de l'amender. Puis, elle remarqua que Dimples semblait bien nerveuse; son regard n'était plus le même, le ton de sa voix était changé, artificiel; elle s'efforçait de paraitre naturelle.

Dimples allongea ses jambes admirables.

— Bon, et si nous parlions de cette tasse de thé?

— C'est juste (c'était promis). Je vous demande juste le temps de pousser ce lit dans le mur. (Elle souleva le lit pliant et le remit en place.) Il n'y a que là-dessus que je peux étendre mon ouvrage lorsque j'ai à coudre, expliqua-t-elle.



Entre temps, Linky Belvedere s'avança dans la pénombre de l'entrée. Il suivit le mur de pierres brunes et sortit. La rue était tranquille. Une femme et deux enfants marchaient sur l'autre trottoir, mais ils ne firent pas attention à lui. De nombreuses voitures, tous feux éteints, stationnaient le long de la rue. Deux taxis passèrent à vive allure à côté de lui, fonçant pour attraper le feu vert.

Linky, ne flairant aucun danger, fit une dizaine de pas, puis, sans être vu, tourna et descendit dans le sous-sol d'un grand immeuble. De là, il se faisait fort, malin comme il l'était, de gagner la cour, commune à un autre immeuble donnant dans la rue où habitait Gracie.

Avec mille précautions, il parvint ainsi à déboucher dans la rue en question et se mit à la recherche du numéro vingt-deux. Il savait à peu près où cela devait être. Il ralentit le pas à la vue d'un grand gaillard venant en sens inverse. Une sueur froide l'inonda. Il porta rapidement la main à sa hanche, mais arrêta son geste. Il pouvait se tromper.

Il vit l'homme gravir les marches du numéro vingt-deux. La lumière n'était pas suffisante et d'où il était, il ne pouvait rien dire, mais il ressentit un coup à l'estomac et ses jambes chancelantes ne songeaient qu'à la fuite. Puis il se ressaisit, calma sa frayeur et finit par en rire. Il savait que Dimples ne le vendrait pas. Et si jamais cela devait se produire, il ne demandait qu'une chose : la possibilité de les descendre, elle et le flic, avec la même arme. Il attendit quelques secondes, puis approcha prudemment...

Herbie appuya sur la sonnette d'entrée, portant l'indication 3B. La porte lui répondit par son bourdonnement caractéristique et s'ouvrit, tandis qu'il appuyait une seconde fois. Herbie marchait sans peine, mais la chaise,

sous son pardessus, lui donnait une certaine raideur. Et les pieds se mirent à lui sonder sauvagement les hanches, l'une après l'autre, dès qu'il entreprit de monter les escaliers. Une lourde odeur de cuisine flottait dans la maison, — les marches craquaient sous son poids. Ce n'était certes pas le genre d'endroit qu'il aurait choisi pour Gracie. Mais, une fois de plus, on ne sait jamais, les goûts de certains sont si bizarres!

Il grimpa le second étage et les pieds de la chaise se remirent à le faire souffrir. Elle penserait qu'il était fou. D'accord, et après? 3B, la première porte à gauche. Il frappa. Il entendit quelqu'un dire : — Laissez, je vais ouvrir. J'avais oublié de vous dire que j'attendais un ami.

Dimples Dawning se tenait devant lui. Il la regarda. Elle le fixait, bouche bée, la cigarette pendante.

— Eh bien, c'est charmant, dit-il. Il ne nous manque plus qu'un peu de musique et nous pourrons commencer le spectacle. A quelle heure la séance? Il se tourna vers Gracie.

— Dimples est juste montée pour bavarder un peu, dit-elle.

— Charmant, tout à fait charmant! Je regrette de ne pas avoir amené le District Attorney... Tu ferais bien de verser quelque chose de fort à cette petite,ajouta Herbie à l'intention de Gracie. Elle m'a tout l'air de tourner de l'œil. Qu'y a-t-il? Que...

Gracie poussa un cri et Herbie fit volte-face. Linky Belvedere avait franchi la porte, son pistolet automatique à la main. Il était blanc comme un mort. Sa main tremblait visiblement. Ses yeux n'étaient pas ceux d'un homme, pas même ceux d'un lapin empaillé.

Herbie ne pouvait faire un mouvement. Il sentait la masse dure de son revolver contre sa poitrine. Mais il reposait, tout à fait inaccessible, sous deux épaisseurs de tissu. Sans compter que son pardessus et son veston étaient soigneusement boutonnés. Dimples essaya de parler, mais ne put articuler un seul mot et sa bouche resta entrouverte tandis qu'elle s'évanouissait.

Linky fit feu sur elle, par deux fois. Il était comme fou. Herbie n'avait pas le choix. Il s'écarta, d'un bond, de la ligne de tir de Linky, s'arrangeant pour bousculer Gracie au passage et la renverser à terre, se saisit de la table qu'elle avait dressée pour le thé et s'en fit un bouclier. Linky tira une balle dans la table. Tant qu'il la tenait ainsi devant lui, Herbie ne pouvait envisager de s'emparer de son arme. Il jeta la table dans la direction de Linky. Celui-ci fit un pas de côté. La table alla heurter le mur. Linky avait toujours son arme à la main. Ses lèvres tremblaient. Il lui restait encore trois balles. Herbie n'avait aucune chance d'être raté. Son pardessus s'était entortillé autour de lui et les différentes parties de la chaise se promenaient pêle-mêle dans son

dos. Son revolver avait profité de ses violentes acrobaties pour faire un saut sur le plancher.

Linky prenait son temps. Il contournait la pièce, son arme toujours braquée sur Herbie. Il semblait ignorer Gracie. Sa main se resserra sur la crosse, son doigt pressa la détente.

Gracie lui lança la première chose qui lui tomba sous la main. Un nuage de fumée, trois détonations. Herbie se précipita sur le petit homme et l'entraîna au sol. Il ressentit une vive douleur à l'estomac.

Linky lui laboura le visage de ses ongles. Herbie le bourra de coups de poing, sans grands résultats. Soudain, il sentit sous sa main un pied de la chaise de cuisine, qui s'était échappé de dessous ses vêtements. Il l'étreignit et en assena plusieurs coups sur la tête de Linky. Cela suffit. Herbie resta allongé là un moment, puis il se releva. Il retira son pardessus et son veston et se débarrassa des deux derniers morceaux de bois qui avaient refusé de le quitter.

Gracie courut à lui et jeta ses bras autour de son cou.

— Herbie, mon chéri. Il t'a touché!

— Comme la dernière fois, dit Herbie. « Cet imbécile raterait une vache dans un couloir. Cette fois-ci, je n'ai eu droit qu'à une petite brûlure.

— Il est mort.

— Non, il n'est pas mort. C'est son teint naturel. Elle non plus n'est pas morte. Elle est blessée au bras. Appelle une ambulance.

Gracie sortit téléphoner dans l'entrée. Herbie exhiba son insigne aux voisins qui étaient accourus. Il passa un coup de fil au poste, puis il suivit Gracie dans la pièce et referma la porte.

— Tu choisis bien ta compagnie.

— Ne sois pas si stupide, dit Gracie. Je... j'ai toujours essayé de l'aider, de la remettre dans le droit chemin. J'ignorais totalement qu'il devait venir ici.

— Tu es une âme tendre et sensible. Tu es épatante, Gracie. Oui, épatante. Tu ne l'as pas loupé avec ton espèce de truc. Tu as dévié son tir. Avec un... mais qu'est-ce que c'est, un drapeau?

Ils avaient allongé Dimples sur le lit pliant, que Gracie avait rabattu une fois de plus. Il traversa la pièce et alla ramasser l'étrange projectile, un bouchon de tissu, couvert de rayures et d'étoiles.

— On dirait un drapeau, dit-il. Il essaya d'imaginer ce que cela pouvait être.

— Non, ce n'est pas un drapeau, c'est une robe.

— Une robe?

— Parfaitement, avec des étoiles et des bandes rouges. C'est celle que je porte dans la revue. Je l'ai amenée ici pour y faire un point. Je... mais ne me regarde pas comme ça, grand sot, tu...

De grosses larmes s'échappaient des yeux de Gracie.

— Mais alors, tu ne t'exhibais pas comme ces autres filles des *Folies Uptown*?

Il étudia la robe de plus près :

— Cela m'irait. C'est...

— C'est ce que j'ai toujours porté sur la scène dans *la Parade de la Liberté* et c'est le seul moment où j'apparaissais parce que... enfin, oui, parce que je suis forte et statique tout comme la statue de la Liberté.

— Et adorable, dit-il.

— Et parce que j'avais besoin de ces cinquante dollars qu'on me payait chaque semaine pour ouvrir ma boutique de modiste. Je ne pouvais pas te dire au téléphone que je travaillais là. Et si tu ne t'étais pas conduit comme ça, la nuit dernière, alors que j'étais en train de me préparer... Oh, Herbie!

Il la serra très fort contre lui jusqu'à ce que les agents et l'ambulance arrivent. Il fit panser sa brûlure et lorsqu'ils furent tous partis, il vint s'asseoir à côté de Gracie, sur le lit pliant. Puis il rassembla tous les morceaux de la chaise.

— Elle a besoin d'être recollée, dit-il, et le ruban est parti. Je l'avais sur mon dos. Comme ceci. Je ne pouvais pas me baisser. J'avais même du mal à marcher. Je te l'apportais, parce que... tu vois, mon chou, c'est une précieuse petite chaise.

— Tu es un grand fou, dit Gracie.

— Je sais, je sais, je sais.

— Mais tu es aussi mon grand chéri.

— Gracie, j'ai hâte que nous nous mariions. J'ai pas mal d'argent, tu sais!

— Lève-toi, Herbie. Ne me regarde pas ainsi... Oh, Herbie!

(*Traduction par Christian Roart de* A chair for the lady. — *Dessin de Jacques Warot.*)

● Les perles du mois.

Un avocat : « Lorsque le mariage boîte au début, il ne bat ensuite que d'une aile. »

Un agent qui déposait contre un automobiliste, auteur d'un accident et qui avait pris la fuite : « Pourtant, je lui ai fait trois injections. »

● Un juge du tribunal correctionnel, qui vient d'être admis à faire valoir ses droits à la retraite, porta, et mérita, le surnom de « Président-minute ». En général, il expédiait une affaire en cinquante ou soixante secondes. Parfois en quatre mots.

— R'connaissez ?...

— Oui !...

— Trois mois, six mille...

Un avocat parvenait, de temps en temps, à glisser à la hâte : « Indulgence ».

— Y en a plus ! avait coutume de répondre ce juge pressé.

● Auguste Le Breton vient d'achever un nouveau roman : **La loi des rues**, qui fait suite à ses **Hauts Murs**. Ce roman paraîtra à la rentrée d'octobre aux **Presses de la Cité**, dans la collection **Cavalcade**.

LES ROMANS POLICIERS

CHRONIQUE MENSUELLE PAR

PIERRE BOILEAU

— Je pense que tu n'as pas oublié le Pape, commença Simon. C'est un de ces personnages qui s'imposent, du premier coup.

Hoppy Uniatz roula des yeux tout ronds; cependant, Patricia lançait au Saint un regard rapide, où la curiosité se nuançait d'inquiétude.

— Tu ne te sens pas bien, Simon ?... Ah ! Tu veux parler...?

— Tu y es, Pat. Je parle de Sa Sainteté Bidouze, le jeune héros de Guy Venayre, dont nous avons fait la connaissance, l'an dernier, dans *Le Pape cherche des crosses.*

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là, patron ? D'après le titre, ça a l'air plutôt marrant.

— Ça l'est, en effet, Hoppy. Serge Bidouze, fils d'un cafetier bordelais, est l'aîné et le chef d'une bande de gamins délurés, quatre garçons et deux filles, qui ont largement dépassé le stade du « gendarme et du voleur », et décidé de jouer, pour de vrai, aux policiers. Pour se procurer des affaires, ils ont créé un détective mythique : Antoine, et fait passer des annonces publicitaires dans les journaux. Un ami plus âgé, discret, naïf et complaisant, se charge de la réception du courrier, dont il est loin de soupçonner la nature, et le Pape paie ce précieux intermédiaire en petits verres, au zinc du bistrot paternel, quand M. et Mme Bidouze ont le dos tourné.

M. Uniatz passa la langue sur ses lèvres manifestement desséchées, et soupira :

— Personne ne me demandera d'être intermédiaire, à moi !

— A dire vrai, reprit Simon, le premier roman de Guy Venayre ne m'avait pas comblé. Certes, le point de départ était des plus amusants, et le pudique et orgueilleux Bidouze, un petit personnage déjà fort attachant, mais les associés de la firme Antoine se comportaient trop facilement en adultes. On sentait le procédé. Dans *Les petites mains de la Justice* (1), — un bien joli titre ! — l'auteur a, très heureusement, ajusté ses héros, qui se conduisent, cette fois, en enfants de leur âge... enfin, en enfants particulièrement évolués, puisque, à quatorze ans, sinon à treize, il commencent sérieusement à s'intéresser aux filles et font une ample consommation de boissons fortes...

— Alors, là, patron, je vous arrête. Si je vous disais qu'à huit ans et demi...

Prudemment, Patricia coupa court aux redoutables confidences de M. Uniatz.

— Et que se passe-t-il, dans ces *petites mains ?*

— Oh ! Beaucoup de choses. Car, grâce à sa demi-douzaine de corps, Antoine peut mener plusieurs enquêtes de front. Tout d'abord chargé de surveiller un mari présumé volage, il se trouve brusquement aux prises avec une bande de redoutables cambrioleurs, que le bonhomme approvisionne en fructueuses adresses. Puis, c'est une mère éplorée qui confie au multiple Antoine la délicate mission de récupérer son bébé, kidnappé par un père indigne. Enfin, répondant à l'angoissant appel d'une richissime vieille dame, le détective fait toute la lumière sur un mystérieux suicide... Mais tu te doutes bien, Patricia, que ce qui compte, dans le roman de Guy Venayre, ce n'est pas l'intrigue policière proprement dite, mais les agissements de nos six galopins, dépassés à tout ins-

tant par les événements. C'est ce constant désaccord, cette disproportion entre les situations et les personnages, qui fait toute l'originalité et toute la saveur de ces aventures du Pape, dont la meilleure reste, pour moi, celle du bébé kidnappé.

— Raconte, Simon. Tu me mets l'eau à la bouche.

— Oh ! C'est tout simple... et c'est justement parce que c'est tout simple !... Géraldine, la sœur du Pape, que ses compagnons n'appellent que : *la Greluche*, et Pierrot, son petit amoureux, — elle a douze ans, lui, treize, — ont réussi à tromper la surveillance de la nurse, complice du mari ravisseur, et ont enlevé le bébé. Il ne leur reste plus qu'à le rapporter, triomphalement, à sa mère. Mais celle-ci a disparu. Les voici avec le poupon sur les bras, au sens propre et au sens figuré. Un poupon qui menace de piquer une colère, et qu'ils ne réussissent à apaiser qu'en le gavant de chocolat. Un véritable gag !... Mais je ne t'en raconterai pas davantage, pour ne pas déflorer ton plaisir.

Le Saint souriait à l'évocation de quelque cocasse souvenir, et Hoppy Uniatz, par esprit d'imitation, découvrait ses dents aurifiées. Simon reprit :

— Je viens de te dire que Pierrot était le petit ami de la Greluche... C'est que l'amour joue un grand rôle, dans notre petite bande. Le Pape lui-même, jusqu'alors réfractaire, commence sérieusement à s'émouvoir... Et c'est pourquoi je crois nécessaire de crier « cassecou ! » à l'auteur. Qu'il sache bien que c'est parce que ses héros sont *encore* des enfants, que nous nous y attachons. Qu'il n'oublie pas leur âge ! Qu'il n'en fasse pas des enfants prodiges... dans aucun domaine ! Guy Venayre a atteint la limite, l'extrême limite, qu'il ait le bon goût... et la sagesse de ne pas la dépasser !

Sur ce souhait, Simon Templar rabattit le panneau d'un secrétaire de marqueterie, découvrant un impeccable alignement de bouteilles aux étiquettes multicolores.

— Et c'est tout ce que vous avez lu, patron ? interrogea Hoppy Uniatz avec un air de profond intérêt, que dévaluait toutefois la foudroyante apparition d'un tire-bouchon sur sa paume offerte.

— J'ai lu encore *Affaire Smallbone* (2), de Michaël Gilbert... Je pense que ce nom te rappelle quelque chose, Pat ?

— Attends donc...

— Eh quoi ! Aurais-tu oublié *La crainte d'un faux pas* et *Un mort dans le tunnel*, qui furent la révélation de l'an dernier ?... Le premier de ces romans nous racontait la lutte menée contre un redoutable gang du marché noir par un petit directeur d'école londonnien, à qui son indignation d'honnête homme forgeait une âme de héros. Une aventure sensationnelle qui nous rappelait, par instants, le Graham Greene de *L'Agent Secret*.

— J'y suis !... Et *Un mort dans le tunnel* était le récit d'une enquête dans un camp de prisonniers britanniques, en Italie; ce dernier roman vient même de remporter le Grand Prix de Littérature Policière étrangère.

— Bravo, petite fille.

— Et alors ?... Comment as-tu trouvé le nouveau Michaël Gilbert ?

— Long !

— Diable Voici un petit mot qui en dit beaucoup.

— Je n'en trouve pas d'autre. *Affaire Smallbone* n'est pas ennuyeux et ne nous laisse jamais indifférent. L'intrigue est d'une très honnête qualité; l'humour — tout britannique — de l'auteur nous fait sourire à tout moment, je crois même que ce sont les digressions qui constituent le meilleur du roman... Il n'empêche, ce roman est long.

— De quoi s'agit-il ?

Le Saint avala une gorgée de Peter Dauwson.

— L'histoire a pour cadre une étude d'avoués de Londres, une boîte du tonnerre. Le doyen des trois associés qui dirigent la Société vient de mourir. Peu après, on découvre, dans le coffre de son bureau, le corps d'un certain Marcus Smallbone, administrateur des biens d'une importante fondation gérée par l'étude. Inutile de préciser qu'il s'agit d'un assassinat. Smallbone a été étranglé à l'aide d'un cordon de tirage. Et l'enquête commence... Elle est menée par un inspecteur de Scotland Yard, qui n'a pas la tâche aisée. Les témoins se contredisent et mentent... quand ils ne s'accusent pas. L'un d'eux, une secrétaire, est tuée à son tour, étranglée comme le type du coffre...

— Un sujet classique, en somme.

— Cent pour cent classique, et d'une très honnête qualité, je te le répète, mais que notre écrivain a eu le tort de développer en quelque trois cents pages grand format... Que cette réserve ne t'empêche pas de lire *Affaire Smallbone,* surtout. En attendant le quatrième ouvrage de Michaël Gilbert qui demeure, en dépit de sa prolixité, un des plus brillants représentants du roman policier anglo-saxon !

Simon reposa son verre et alluma une cigarette.

— A toi, petite fille.

— J'ai lu *Ricochets* (3), d'Emile Pagès, notre nouveau Grand Prix du Roman d'Aventures.

— Et alors ?

— Le sujet est, lui aussi, cent pour cent classique : le crime, l'enquête, l'arrestation du coupable. Toute l'originalité de l'histoire tient dans les personnages. D'ordinaire, un roman de ce genre raconte la lutte de deux adversaires également perspicaces, ingénieux et rusés : des types d'une classe exceptionnelle. Ici, au contraire, policier et bandit rivalisent de maladresse. C'est à qui commettra le plus de sottises. *Ricochets* débute par la découverte d'un meurtre. Un romancier anglais, séjournant en France, est trouvé mort devant l'entrée de sa propriété, proche de la forêt de Fontainebleau. On lui a défoncé le crâne à l'aide d'un instrument contondant. Un jeune inspecteur, frais émoulu de l'Ecole Nationale Supérieure de Police, commence les recherches. A défaut de traces de pas et de cendre de cigarette, il relève, sur la peinture de la grille, une éraflure. Nul doute que cette éraflure n'ait été produite par le bouton métallique d'un uniforme... Et notre héros accuse successivement deux suspects, porteurs d'une veste compromettante.

— Heureusement qu'il n'y avait pas un régiment cantonné dans la région ! observa Simon... Bien entendu, ton petit inspecteur n'en parvient pas moins à découvrir le coupable.

— Bien entendu ! Mais *découvrir* est un peu excessif; il arrive comme les célèbres carabiniers... Quant à l'assassin, c'est le bonhomme qui, voulant se débarrasser d'un parabellum avec lequel il a commis un premier crime, charge de ce soin une domestique, exactement comme il lui aurait demandé de vider sa corbeille à papier.

— Je vois que tu n'exagérais pas.

— Il y a mieux. C'est cet assassin qui avait mis à la disposition de son adversaire le témoin qui devait le confondre. Le pauvre finit, d'ailleurs, par sombrer dans une démence complète. Pour ce qui est de la victime : l'écrivain anglais, sache que celui-ci avait entrepris de démasquer les coupables de vieux crimes impunis... et qu'il comptait à son actif la condamnation d'un innocent à vingt ans de travaux forcés.

— Pas mal non plus.

— Je te citerai enfin, parmi les personnages secondaires, un certain juge d'instruction... plus bête que tous les autres réunis.

— Eh bien, je crois qu'il y a là des éléments d'un excellent roman humoristique.

— En effet ! Mais Emile Pagès a-t-il eu l'intention d'écrire un tel roman ? A-t-il voulu marcher sur les traces de Séchan-Maslowski et de Henri David ?... C'est la question que je ne cesse de me poser depuis que j'ai refermé *Ricochets*. Le style est franchement parodique. Par contre, l'intrigue semble prise au sérieux. D'où troublant déséquilibre. L'auteur a-t-il craint de déconcerter, sinon de choquer une clientèle qui n'admet guère la fantaisie en matière de roman policier ?... C'est ce que je suis, finalement, tentée de croire, et je regrette que cette timidité nous ait privés de la joyeuse et rafraîchissante histoire que notre lauréat tenait au bout de sa plume...

— ... Mais qui ne lui aurait peut-être pas valu le Prix du Roman d'Aventures, dit le Saint.

Il piqua un volume dans la pile amoncelée sur une table basse.

— Encore une œuvre de virtuose : *Le village de verre* (4), par Ellery Queen. L'histoire se passe dans une minuscule agglomération de la Nouvelle-Angleterre : Shinn Corners, trente-six habitants. Une très vieille femme, peintre de talent, bienfaitrice et gloire du pays, est assassinée et dévalisée. Les soupçons se portent sur un émigré polonais en chômage : Kowalczyk, à qui la malheureuse venait de confier quelques menus travaux. On l'arrête et on retrouve sur lui le magot disparu. Kowalczyk reconnaît le vol, mais nie énergiquement être l'assassin.

— Mais ça me paraît terriblement banal, ce que tu nous racontes là, interrompit Patricia.

— Minute ! Attends que je te parle des trente-six habitants de Shinn Corners. Puritains bornés, vivant absolument repliés sur eux-mêmes, n'admettant aucune immixtion dans leurs affaires, pas même l'intervention des autorités du comté, nos gens entendent juger eux-mêmes le Polonais et, lorsque la police vient prendre possession du prisonnier, c'est presque la guerre civile. Pour éviter le pire, l'avisé juge décide d'ouvrir sur place le procès, étant entendu qu'on remettra ensuite l'accusé à qui de droit pour exécution de la sentence. Tu vois la ruse ! Ce jugement étant entaché de nullité, on rouvrira ailleurs, loin de Shinn Corners, et dans les formes légales, un nouveau procès... Autrement dit, nous n'assisterons qu'à une parodie, mais que tous nos villageois prennent au sérieux. Ils sont tous témoins. Ils n'ont rien vu, mais sont intarissables; et cela nous vaut de bien pittoresques auditions. Tu as compris que *Le village de verre* est avant tout une étude de mœurs provinciales, étude où Ellery Queen est, depuis longtemps, passé maître.

Depuis un moment, M. Uniatz contemplait avec nostalgie son verre vide et se râclait la gorge avec conviction.

— Mais le Polonais, patron, le Polonais ? Est-ce que c'est vraiment lui qui a tué la vieille ? Ça m'embêterait. Je me suis toujours senti certaines affinités avec ces gens-là !

— Je me demande bien pourquoi tu mets *affinités* au pluriel ?... Rassure-toi sur ton Polonais, Hoppy. Le lecteur ne nourrit, d'ailleurs, guère d'inquiétude à son sujet. Et les petits futés ne nourrissent guère plus de doute quant à l'identité de... Mais suffit ! Tu liras ce roman, monsieur Uniatz, et toi aussi, petite fille. Depuis le *Procès Bellamy*, on n'a pas fait mieux dans le genre.

---

(1) *Les petites mains de la Justice*, par Guy Venayre (Denoël). (2) *Affaire Smallbone*, par Michaël Gilbert (Julliard). (3) *Ricochets*, par Emile Pagès (Le Masque). (4) *Le village de verre*, par Ellery Queen (Presses de la Cité).

Autres ouvrages reçus :

Léo Malet. *L'ours et la culotte.* Troisième volume des « Nouveaux Mystères de Paris » : troisième arrondissement. Le vieux Marais, avec ses petits artisans et ses souvenirs historiques. Un minable jouet de peluche et un slip de nylon conduisent un Nestor Burma toujours en forme, et toujours fauché, de la sanglante officine d'un prêteur sur gages à l'hôtel délabré d'Isabeau de Bavière. Léo Malet soutient allègrement sa gageure; mais pourquoi ne s'inspire-t-il pas, pour le choix de ses titres, des pittoresques quartiers qui lui servent de cadre ? (Robert Laffont.)

Stanley Gardner, *La nymphe négligente.* Tout d'abord complice involontaire d'une ravissante jeune fille qui vient de s'emparer... d'une bouteille, Perry Mason doit bientôt assurer la défense de la « voleuse », également accusée de meurtre. Mais sa cliente ne facilite guère la tâche du brillant avocat-détective, qui doit faire appel à toutes ses étonnantes ressources, pour triompher. Encore une aventure qui ne décevra pas les innombrables admirateurs de Perry. (Presses de la Cité.)

J. R. Macdonald, *Vous qui entrez ici...* conservez toute espérance, car vous allez lire un très attachant roman. Un camion transportant du whisky, à destination d'une boite de nuit, disparaît; son chauffeur est tué. Le patron de la boite de nuit est également assassiné, puis c'est le tour de son ancienne maîtresse. La recherche de la vérité oppose le narrateur de l'histoire à un shérif aux étranges agissements. Et l'émouvant épilogue réserve une surprise. Excellente traduction d'Igor B. Maslowski. (Presses de la Cité.)

Jean Bruce, *Cache-cache au Cachemire.* Mis en disponibilité à la suite de sa fâcheuse odyssée en Egypte, l'effervescent Hubert B. de la B. se trouve contraint de passer au service du sexe faible. Faible ?... Façon de parler, car ces dames, qui ont déclaré la guerre à la guerre, n'hésitent pas à employer les grands moyens. Bagarres et « coucheries » se succèdent allègrement, notre héros se dépensant sans compter dans tous les domaines : un Zorro dont la moitié seulement des aventures s'adressent au moins de seize ans. (Presses de la Cité.)

Sam Taylor, *Chaud-froid de volaille.* Pour complicité avec un trio de gangsters, une jeune femme est condamnée à une peine d'emprisonnement. Peu après sa libération, deux des gangsters ayant été trucidés, elle est de nouveau arrêtée, sous l'inculpation d'assassinat. Un détective privé s'attache à démontrer son innocence. La découverte d'une vieille actrice, dans le cercueil qui fait partie de son mobilier, lui apportera la clef de l'énigme. Une histoire qui, pour ne pas être d'une très grande originalité, ne s'en lit pas moins avec agrément. (Presses de la Cité.)

André Piljean, *Liste noire.* Nos déjà vieilles connaissances Pio Calendelli et Ray Valmont, agents secrets américains, s'emploient aujourd'hui à faire échec aux projets d'anciens SS qui fomentent des troubles au Paraguay. L'action est rondement menée, les deux compères également sympathiques, et André Piljean a le double mérite d'écrire avec soin et de ne point chercher à flatter le mauvais goût d'une certaine clientèle. (Fleuve Noir.)

...et nous vous signalons dans *Mystère-Magazine* (numéro d'août) : *Franc-Chemin et le pamphlétaire hollandais,* une nouvelle aventure de Franc-Chemin, le pittoresque héros de Jean Burnat, agent double au temps du Directoire (guet-apens, attentats et vols à main armée, ou : la série noire historique); *Voyage sans retour,* par John L. Hayward (le récit particulièrement réaliste d'un crime sans pitié); *Cadavres à discrétion,* par Sidney Rowland (comment se débarrasser d'une épouse encombrante, quand on a des professionnels sous la main !); *L'oncle Abner et le prophète des collines,* par Melville Davisson Post (une enquête d'un héros célèbre et un modèle de détection); et *La douairière est en danger,* par Raoul Whitfield (un cru « série noire » qui a du tonneau...)

LES FILMS POLICIERS

CHRONIQUE MENSUELLE PAR

PIERRE NORD

Depuis un mois, le flot redoutable des films policiers est étale, peut-être même en légère décrue, quantitativement, certainement en régression, qualitativement. Et, déjà, que d'épaves !

Pourtant, l'un d'eux m'a un peu plus qu'intéressé, et, sinon passionné, tout au moins « accroché ». Ce n'est sans doute pas un chef-d'œuvre. Mais il est le seul qui m'ait procuré cette sensation d'évasion dans une vie intense et pathétique, mystérieuse et insolite, fabuleuse, mais non incrédible, qui est bien l'attrait particulier que nous attendons, n'est-ce pas ? des films à classer dans cette rubrique. En tout cas, il n'ennuie pas un instant, et vous fait oublier pendant deux pleines heures vos soucis personnels... s'ils ne sont pas trop lourds. C'est : *Voyage au-delà des Vivants*, film américain en couleurs.

1944. Un groupe de résistants hollandais commandé par un garçon d'une intrépidité un peu folle, et surnommé Foulard (Victor Mature), mène une guérilla efficace contre l'occupant allemand. Très belles images, saisissantes par le contraste entre le cadre et l'action : ce pays, plat et calme, de gens paisibles et d'eaux lentes et dormantes, bouleversé dans le temps d'un éclair par un combat brutal, terrifiant, puis retombant subitement dans son sommeil d'étang. Bravo pour le metteur en scène Gottfried Reinhardt. N'y aurait-il que cela...

Curieux personnage que ce Foulard. Complexe. Inquiétant parfois. Ce chef de patriotes se vante de ne pas être un patriote, mais seulement un aventurier, enchanté que la guerre lui donne l'occasion de se battre et de tuer, avec l'approbation, l'appui et les applaudissements de ses compatriotes. Foulard est donc un « cas » ? Oui, mais (attention) nullement invraisemblable. Il n'est pas un résistant actif qui n'ait connu au moins un Foulard.

Bien entendu, le nôtre n'obéit guère aux consignes du commandement interallié. L'officier responsable, à Londres, de la direction de la résistance en Hollande, le colonel Deventer (Clark Gable), parachute sur Foulard une femme-agent de liaison, Carla Van Owen (Lana Turner). Mais chaque fois que Carla veut lui parler de service, Foulard entreprend de la séduire. (On le comprend, car Lana Turner, brune et en couleurs, possède l'irrésistible sex-appeal que l'on nous avait annoncé, mais que nous n'avions pas tous subi, dans le temps, quand elle travaillait en blonde et en noir et blanc.) Il est si séduisant, le romantique Foulard, que nous avons l'impression que Carla ne lui résistera pas longtemps, oubliant Deventer-Gable, qu'elle aimait à Londres.

Tout à coup, une scène cruelle, apparemment gratuite, inutile. Foulard va voir sa mère, le seul être qu'il aime au monde. Des voisins, croyant qu'elle s'est compromise avec un occupant, lui ont rasé le crâne. Désespoir et rage muette du fils, brûlé vif en son seul point sensible, broyé, déchiré.

Il recommence de se battre avec une ardeur décuplée, sombre et farouche, peut-être trop folle, car la chance se détourne de lui. Jusqu'alors heureux dans toutes ses attaques, il ne peut plus faire le moindre coup de main sans laisser dix, vingt hommes sur le terrain.

Il devient évident que les Allemands sont au courant de tous ses projets. Qui est le traître ? A

Londres, on accuse Carla. Le colonel Deventer vient en personne diriger l'enquête, prêt à exécuter de sa main Carla, qu'il aime, si elle est coupable.

A partir d'ici, l'histoire prend une certaine enflure caricaturale, aggravée en images par un épisode rocambolesque (Deventer, entièrement vêtu en officier allemand, va se promener comme chez lui au delà des lignes, et jusque dans les états-majors ennemis). Cela rompt malheureusement le fil du film. Le fil, c'est Foulard. L'intérêt reprend dès qu'il reparaît.

Blessé et fait prisonnier, il s'évade, regagne les lignes alliées couvert de bandages et d'emplâtres, est fêté comme un héros national. Les Alliés, entrés en Hollande, vont utiliser les renseignements qu'il rapporte pour essayer de sauver les débris du corps des parachutistes largués sur Arnhem, encerclés là, perdus (adroit « accrochage » à un fait historique émouvant).

Coup de théâtre ! Deventer-Gable arrache brusquement les bandages de Foulard-Mature, et il s'avère que ce dernier n'a pas la moindre égratignure. Carla avait compris, et elle en avait convaincu Deventer, que le traître, c'était le héros lui-même, et qu'il s'apprêtait, pour couronner sa carrière, à attirer les Alliés dans un nouveau guet-apens à Arnhem.

Mais pourquoi Foulard a-t-il trahi ? Parce que, dans l'instant même qu'il a vu sa mère humiliée et tondue par les Hollandais, il a reporté sur ses compatriotes toutes ses forces de révolte et de haine. Au spectateur qui trouverait ce ressort dramatique trop gros, ce personnage, incroyable, je répondrai que j'ai connu de telles brutes, tendres sur un seul plan, et que j'ai vécu et combattu avec d'aussi déconcertants individus. Foulard m'apparaît moins impossible, plus réel que tous les héros de film dont j'ai parlé dans mes cinq dernières chroniques, à l'exception de ceux de Cayatte dans *Le Dossier Noir*.

Lana Turner est la séduction même, plus charmante peut-être encore en poupée-parachutiste, qu'en grande peau, en belle-madame-Van-Owen-du-soir. Victor Mature est l'habituelle force brute de la nature, mais il a, ici, l'occasion de rire, et cela lui va bien. Dans un personnage sacrifié par le scénario, un de ces rôles où le comédien, même s'il ne quitte guère l'écran, n'a jamais rien à faire artistiquement, Clark Gable déploie une puissance expressive immobile, et une émotion muette, qui suffiraient à élever ce film au-dessus de sa valeur intrinsèque.

⁂

La Veuve Noire est un film américain, en couleurs et en cinémascope. C'est l'une de ces histoires policières psychologiques dans lesquelles semble devoir se spécialiser le réalisateur Nunnaly Johnson. Une petite sainte-nitouche intrigante débarque du Middle-West à Broadway, pour y faire rapidement fortune comme femme de lettres. Son « culot » suffit à lui procurer des relations utiles. Elle en abuse tellement qu'elle se fait assassiner, ce qui est un bon débarras. Enquête assez banale et de série. D'excellents interprètes, Ginger Rogers devenue capiteusement belle (mais où sont les danses d'antan ? On espère à tout instant que va surgir, trépidant, Fred Astaire; évidemment, ce serait un autre film), Gene Tierney, Van Heflin, George Raft, entretiennent l'intérêt. Que c'est beau la richesse ! Pouvoir ainsi prodiguer, pour n'importe quel scénario, les vedettes, la couleur et les larges champs du grand écran ! Quel gaspillage ! s'écrieront, jaloux, les cinéastes français.

⁂

Dix-huit heures d'Escale, film français de René Jolivet, part d'une bonne idée éprouvée, celle de la course contre la montre : un sympathique journaliste (Jean-Pierre

Aumont) ne dispose que du temps d'une escale pour tomber amoureux d'une jeune femme (Maria Mauban) la séduire, l'arracher à une bande de gangsters, anéantir ce gang, berner la police, lui enlever la dame, s'échapper de prison luimême (si je me souviens bien), et bondir avec elle sur la passerelle du bateau, une fraction de seconde avant que cette performance ne batte le record mondial du saut en longueur. Malgré tout, il m'a semblé que ce film n'avait pas tout à fait trouvé le rythme.

⁂

Chéri-Bibi est un film franco-italien, en couleurs. Marcel Pagliéro, metteur en scène, s'efforce de rafraîchir le sujet (et je ne ferai pas au lecteur l'affront de lui raconter ce « classique », présent à tous les esprits, en le traitant à la rigolade, si j'ose dire. L'effet est curieux.

C'est la faute au Grisbi, italien, *Duel dans la Jungle* et *Intrigues sous les Tropiques*, américains et en couleurs (naturellement) ont fait une sortie en exclusivité assez discrète.

⁂

Signalons une intrusion des Anglais (en couleurs) dans le genre du western, *Route de l'Ivoire*, qui se passe au Kenya, et y a été vraiment tourné.

⁂

Notons que *Le Dossier Noir*, dont nous avons longuement parlé le mois dernier, a remporté le prix du meilleur film français au sixième référendum cinématographique de Vichy. Ce jury thermal me semble avoir plus de discernement que le jury balnéaire de Cannes. Et sa réunion ayant certainement coûté moins cher au contribuable que la foire de Cannes, quelle belle économie budgétaire l'on pourrait réaliser d'un trait de plume !

DECOUPEZ SUIVANT CE TRACE

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

si

... vous avez vraiment apprécié

LE SAINT, DETECTIVE MAGAZINE

... vous avez des difficultés pour vous procurer

LE SAINT, DETECTIVE MAGAZINE

... vous désirez recevoir régulièrement, à date fixe,

LE SAINT, DETECTIVE MAGAZINE

ABONNEZ-VOUS !

Pour tout abonnement souscrit avant le 1er octobre 1955,

LE SAINT, DÉTECTIVE MAGAZINE
OFFRE GRACIEUSEMENT
UN ROMAN POLICIER D'UNE VALEUR DE 175 FRS

à choisir dans la liste publiée au verso de cette page. Ce roman sera envoyé franco de port.

Bien entendu, nos lecteurs qui se sont déjà abonnés ont droit à ce cadeau. Il leur suffira de nous demander le roman qu'ils désirent recevoir.

BULLETIN D'ABONNEMENT
(valable jusqu'au 1er octobre 1955)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à la revue LE SAINT DETECTIVE MAGAZINE, à adresser à :

Nom ....

Adresse ....

....

Je vous adresse la somme de 1.080 frs (France)
1.280 frs (Etranger) (1)
par chèque-postal C.C.P. Paris 388-84
mandat-poste
virement postal
chèque bancaire (1)
en règlement de cet abonnement.

Je désire recevoir à titre gracieux le volume suivant : (titre) ....

....

Signature :

(1) Rayer la (ou les) mentions inutiles.

LE SAINT, DETECTIVE MAGAZINE, 18, rue du Saint-Gothard, Paris XIVe.

Voir au verso

LISTE DES VOLUMES A CHOISIR PAR NOS ABONNES :

L'HOMME AUX ORCHIDEES

Par REX STOUT

L'Homme aux Orchidées.
Ici Radio New-York.
La Bande élastique.
La Sauce Zingara.
Les Compagnons de la peur.
La Cassette rouge.
Meurtre au Vestiaire.
Double Piège.
Trop de Femmes.
Sept millions de dollars.
La Voix du mort.
La Seconde Confession.
Ça arrive dans les meilleures familles.
Les Orchidées noires.
Un roman a tué.
Je vous regarderai mourir.
Trois femmes et un homme.
Deux portes sur la mort.
Les Araignées d'or.

LE PRINCE

Par JOHN CREASEY

Le Prince entre dans le bain.
Le Prince et la Dame en Noir.
Le Prince en uniforme.
Le Prince contre le Marteau.
Le Prince contre Scotland Yard.
Le Prince en croisière.
Le Prince en perte de vitesse.
Le Prince et les Barbus.
Le Prince découvre les Champs-Elysées.
Le Prince hors-la-loi.
Le Prince sonne l'hallali.
Le Prince joue avec Casque d'Or.

CESAR ET JANE

Par DELANO AMES

César, vous aurez votre crime.
César cherche le Consul.

Directeur responsable : G. LE BOURGEOIS. Imp. HÉRISSEY, Evreux (Eure).
Dépôt légal : N° 1366

LE SAINT • DÉTECTIVE MAGAZINE

6

le saint

DÉTECTIVE MAGAZINE





L'idée géniale de monsieur Budd.
par Dorothy L. SAYERS

Édouard, Élise et moi.
par Pierre BOILEAU

Madame Touseau est très sur l'œil.
par Mignon G. EBERHART

Des brioches pour le commissaire.
par William Campbell GAULT

Trop belle pour mourir.
par Harry WIDMER

AVEC PIERRE NORD

L'homme qui croyait avoir la chance
une aventure inédite du Saint par
LESLIE CHARTERIS